This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

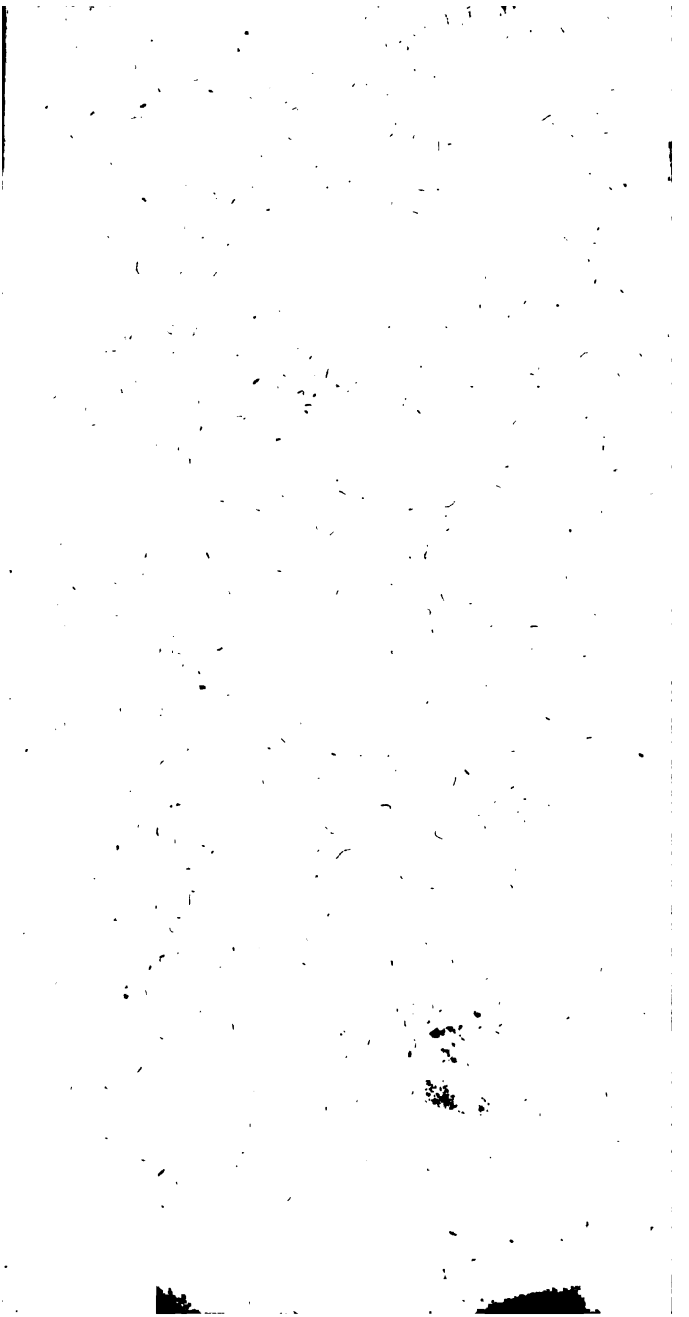
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

G9.45
6000866991



DE L'EXCELLENCE DE LA LANGUE FRANÇOISE.

Par M. CHARPENTIER, de l'Academie Françoiſe.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez la Veuve BILAINE, au ſecond Pillier de la grande Salle du Palais, au grand Ceſar.

M. DC. LXXXIII.
Avec Privilege du Roy.

275. o. 58

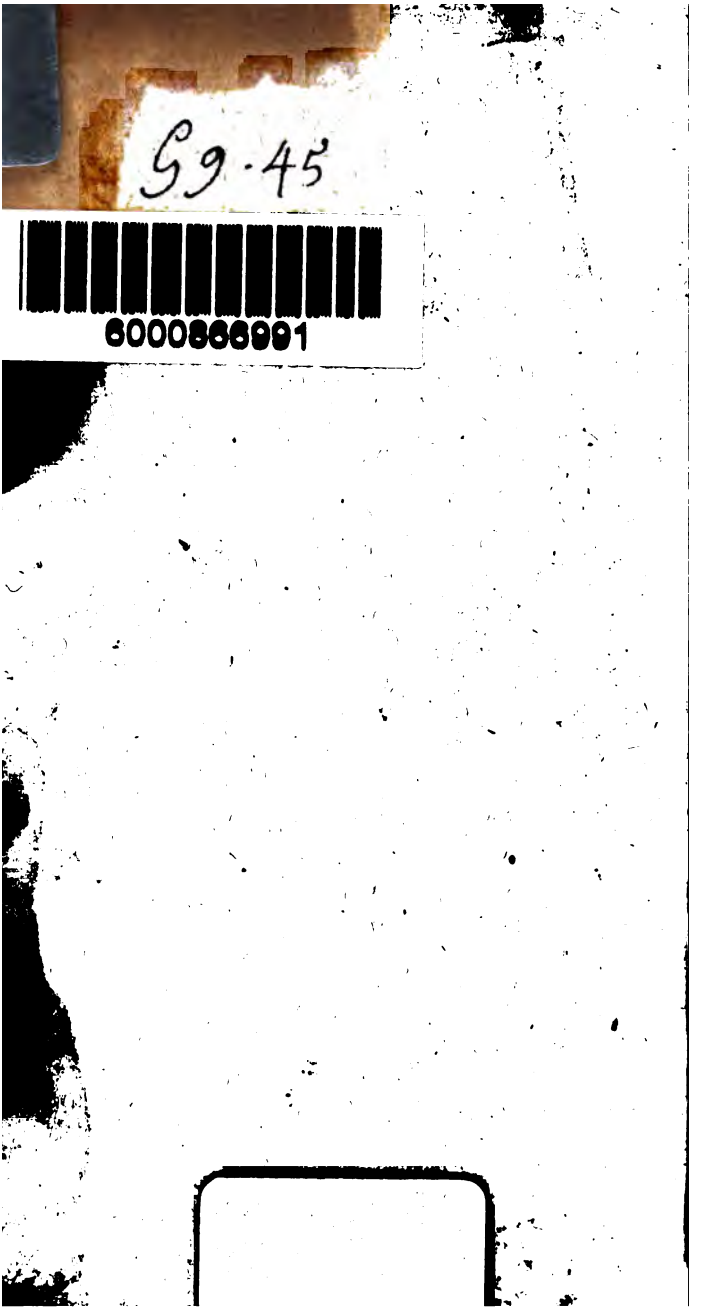
AU ROY.

SIRE,

Les merveilleux evenemens du Regne de VOSTRE MAJESTE' *ont porté la Nation Françoiſe au comble*

de ſa grandeur. L'Eſtenduë de vos Conqueſtes a donné de nouvelles bornes à ſon Empire ; La Iuſtice de vos Loix a aſſeuré ſon repos ; La Terreur de vos Armes l'a rendüe redoutable à ſes Ennemis. En cet eſtat de Proſperité & de Gloire faut-il qu'elle aille chercher dans une Langue eſtrangere des paroles pour expliquer ſon Bonheur, & ſe ſervira-t-elle d'une autre bouche que de la ſienne pour vous rendre les Graces immortelles qu'elle vous prepare ? Les Admirateurs de la Langue Latine ont voulu faire un der-

nier effort pour nous reduire à cette neceſsité honteuſe, & c'eſt ce qui m'a mis de nouveau la Plume à la main pour leur reſiſter. V. M. SIRE, *m'a fourni la preuve la plus convaincante des veritez que je ſouſtiens dans cet Ouvrage, & la plus capable de confondre nos Adverſaires. Y a-t-il parmi eux quelque Orateur aſſez vain, pour apprehender que la Langue Françoiſe ne rende trop foiblement ſes Idées, puis qu'elle a eu aſſez de force pour exprimer tant de reſolutions magnanimes qui ſont*


G9.45
6000866991

LA LUCIADE

AU ROY.

SIRE,

Les merveilleux evenemens du Regne de VOSTRE MAJESTE' *ont porté la Nation Françoiſe au comble*

de ſa grandeur. L'Eſtenduë de vos Conqueſtes a donné de nouvelles bornes à ſon Empire; La Iuſtice de vos Loix a aſſeuré ſon repos; La Terreur de vos Armes l'a rendüe redoutable à ſes Ennemis. En cet eſtat de Proſperité & de Gloire faut-il qu'elle aille chercher dans une Langue eſtrangere des paroles pour expliquer ſon Bonheur, & ſe ſervira-t-elle d'une autre bouche que de la ſienne pour vous rendre les Graces immortelles qu'elle vous prepare? Les Admirateurs de la Langue Latine ont voulu faire un der-

nier effort pour nous reduire à cette neceſsité honteuſe, & c'eſt ce qui m'a mis de nouveau la Plume à la main pour leur reſiſter. V. M. SIRE, *m'a fourni la preuve la plus convaincante des veritez que je ſouſtiens dans cet Ouvrage, & la plus capable de confondre nos Adverſaires. Y a-t-il parmi eux quelque Orateur aſſez vain, pour apprehender que la Langue Françoiſe ne rende trop foiblement ſes Idées, puis qu'elle a eu aſſez de force pour exprimer tant de reſolutions magnanimes qui ſont*

nées dans voſtre cœur vrayment Heroïque ? Apres cela craindrai-je de dire qu'il y a de l'Inſolence & de la fauſſe Delicateſſe à vouloir que nous empruntions toujours des Anciens Romains les expreſſions qui doivent Vous marquer noſtre juſte reconnoiſſance, puiſque l'Ancienne Rome ne nous offre rien de ſi éclattant que vos Actions incomparables? Ainſi c'eſt la Gloire de V. M. *qui nous affranchira d'une ſervitude où nous eſtions tombez dans un Siecle moins heureux que le Voſtre. C'eſt*

EPISTRE.

Elle qui rendra à noſtre Langue ſa ſplendeur & ſa liberté ; Et la reformation d'un abus ſi inveteré, n'adjoûtera pas peu d'eſclat à la magnificence de voſtre Triomphe. Ie ſuis,

SIRE,

De V. M.

Le tres-humble, tres-obeïſſant & tres-fidele ſujet & ſerviteur.
CHARPENTIER.

G9-45

6000866991

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Projet du preſent Livre fait à l'occaſion d'un Diſcours Latin, par lequel on a pretendu prouver que les Inſcriptions de tous les Monumens Publics doivent eſtre en langue Latine. . . . . . page 1

CHAPITRE II.

Plan du Diſcours Latin auquel nous pretendons reſpondre. p. 20

CHAPITRE III.

Que l'Autheur du Diſcours Latin a taſché adroittement de donner un tour deſavantageux à l'opinion que nous avons ſouſtenuë, en laiſſant à penſer que nous avons pretendu que toutes ſortes de Monumens doivent avoir des Inſcriptions Françoiſes. . . . . . p. 36

CHAPITRE IV.

Prejugez employez par l'Auteur du Diſcours Latin en faveur des Inſcriptions Latines. p. 47

CHAPITRE V.

Que l'excellence d'une Langue eſt une marque indubitable de la beauté de l'eſ-

prit du Peuple à qui elle eſt naturelle. p. 76

CHAPITRE VI.

De l'Origine des Langues. p. 89

CHAPITRE VII.

Que la Grandeur de l'Empire Romain n'eſt point une raiſon pour pretendre que les Romains ayent eu plus d'eſprit ou plus de vertu que Nous : Et que la grande opinion qu'on a d'eux eſt beaucoup au deſſus de leur merite. p. 119

CHAPITRE VIII.

Qu'on ne peut rien inferer au deſavantage de la langue Françoiſe, ſur ce qu'on nous dit que nous n'avons point encore d'auteurs eſgaux aux Romains, & que dans la comparaiſon des choſes excellentes chacun en juge ſelon ſon gouſt. p. 148

CHAPITRE IX.

Si l'on peut ſouſtenir que noſtre Eloquence eſt moindre que celle des Anciens, parce qu'on ne fait point aujourd'huy de ſi grandes fortunes par l'Eloquence qu'on en faiſoit autrefois dans Athenes & dans Rome. p. 163

CHAPITRE X.

Que la grandeur des richeſſes ne conclud rien pour le merite de l'Eſprit, & que le trop grand Amour des lettres eſt une eſpece d'obſtacle à la fortune. p. 185

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XI.

Qu'il eſt impoſſible d'égaler les Anciens en écrivant en Latin, mais qu'aſſurément on peut les egaler en ſe ſervant de la Langue Françoiſe & des autres Langues vulgaires illuſtres. p. 205

CHAPITRE XII.

De la bonne & de la mauvaiſe imitation des Anciens. p. 226

CHAPITRE XIII.

Que nos Adverſaires ſe vantent un peu trop hardiment que le ſeul moyen de faire paſſer les Livres dans les Païs eſtrangers c'eſt d'eſcrire en Latin; Et de l'eſtenduë de la Langue Françoiſe par toute l'Europe. p. 244

CHAPITRE XIV.

Si les ſciences ne s'enſeigneroient pas auſſi bien dans la langue Françoiſe que dans la Latine. p. 273

CHAPITRE XV.

Si la langue Latine convient mieux au deſſein pour lequel on eſleve l'Arc de Triomphe que la langue Françoiſe, Et quel eſt le veritable deſſein de tous les Monumens d'honneur eſlevez en Public à la gloire des grands Perſonages. p. 299

CHAPITRE XVI.

Que tous les Monumens d'honneur dediez à la gloire des Princes ne regardent point la Poſterité ſeulement. p. 336

AU ROY.

SIRE,

Les merveilleux evenemens du Regne de VOSTRE MAJESTE' *ont porté la Nation Françoiſe au comble*

François eſt plus honneſte, & approche de plus-prés de l'Elegance Attique que le Genie des Romains. p. 607

CHAPITRE XXIX.

Qu'il s'eſt fait depuis peu dans noſtre Poëſie & dans noſtre Proſe une reformation ſemblable à celle qui ſe fit dans la Langue Grecque lorſqu'elle arriva à ſon dernier degré de perfection. p. 616

CHAPITRE XXX.

Que la Conſtruction Directe comme eſt celle de la Langue Françoiſe, eſt incomparablement plus eſtimable que la Conſtruction Renverſée de la Langue Latine, Et que les Grecs & les Latins meſmes en ont jugé de la ſorte. p. 639

CHAPITRE XXXI.

Que la Proſe Françoiſe eſt plus diſtinguée de noſtre Poëſie que la Proſe Latine ne l'eſt de la ſienne. p. 683

CHAPITRE XXXII.

Quel n'eſt pas impoſſible de reconnoiſtre dans une Langue vivante qu'elle eſt parvenuë à ſa derniere perfection. p. 694

CHAPITRE XXXIII.

Que ſuppoſant meſme que la Langue Françoiſe deuſt acquerir plus de perfection à l'avenir ce ne ſeroit pas une raiſon pour l'exclure, de l'Inſcription de l'Arc de Triomphe; Et qu'il n'eſt point vray, comme l'ont dit nos adverſaires, que dans noſtre

mier effort pour nous reduire à cette neceſsité honteuſe, & c'eſt ce qui m'a mis de nouveau la Plume à la main pour leur reſiſter. V. M. SIRE, *m'a fourni la preuve la plus convaincante des veritez que je ſouſtiens dans cet Ouvrage, & la plus capable de confondre nos Adverſaires. Y a-t-il parmi eux quelque Orateur aſſez vain, pour apprehender que la Langue Françoiſe ne rende trop foiblement ſes Idées, puis qu'elle a eu aſſez de force pour exprimer tant de reſolutions magnanimes qui ſont*

nées dans voſtre cœur vrayment Heroïque ? Apres cela craindrai-je de dire qu'il y a de l'Inſolence & de la fauſſe Delicateſſe à vouloir que nous empruntions toûjours des Anciens Romains les expreſſions qui doivent Vous marquer noſtre juſte reconnoiſſance, puiſque l'Ancienne Rome ne nous offre rien de ſi éclattant que vos Actions incomparables? Ainſi c'eſt la Gloire de V. M. *qui nous affranchira d'une ſervitude où nous eſtions tombez dans un Siecle moins heureux que le Voſtre. C'eſt*

EPISTRE.

Elle qui rendra à noſtre Langue ſa ſplendeur & ſa liberté ; Et la reformation d'un abus ſi inveteré, n'adjoûtera pas peu d'eſclat à la magnificence de voſtre Triomphe. Ie ſuis,

SIRE,

De V. M.

Le tres-humble, tres-obeïſſant & tres-fidele ſujet & ſerviteur.
CHARPENTIER.

en manuſcrit à mon premier Diſcours. Il m'en tomba meſmes quelques-unes entre les mains, & je ſçeus qu'on avoit compoſé un Livre entier contre moy ſur ce ſujet, dont on pourſuivoit la permiſſion d'imprimer. Toutes ces conſiderations me firent connoître la neceſſité d'examiner de nouveau cette queſtion, & de faire paroiſtre la reſponſe que j'avois promiſe. Ce qui m'y engageoit le plus, c'eſt que j'en avois toutes les matieres preparées, & meſmes quelques endroits achevez, comme celuy qui fut leu à l'Academie dans l'occaſion que j'ay

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

PRojet du preſent Livre fait à l'occaſion d'un Diſcours Latin, par lequel on a pretendu prouver que les Inſcriptions de tous les Monumens Publics doivent eſtre en langue Latine. . . . . . page 1

CHAPITRE II.

Plan du Diſcours Latin auquel nous pretendons reſpondre. p. 20

CHAPITRE III.

Que l'Autheur du Diſcours Latin a taſché adroittement de donner un tour deſavantageux à l'opinion que nous avons ſouſtenuë, en laiſſant à penſer que nous avons pretendu que toutes ſortes de Monumens doivent avoir des Inſcriptions Françoiſes. p. 36

CHAPITRE IV.

Preiugez employez par l'Auteur du Diſcours Latin en faveur des Inſcriptions Latines. p. 47

CHAPITRE V.

Que l'excellence d'une Langue eſt une marque indubitable de la beauté de l'eſ-

ſeul, jugeant bien que tous les autres ſe ſerviroient de ſes Argumens, ou diroient quelque choſe de moins fort. Je commençay donc à n'eſtre plus en peine que de la maniere dont je devois m'y prendre. Cette ſeconde penſée me jetta à ſon tour dans un nouvel embarras, & je me trouvois d'autant plus empeſché, qu'ayant affaire à un homme qui a beaucoup d'Eloquence & beaucoup d'adreſſe, j'eſtois en doute ſi je devois uſer de l'artifice qu'il avoit employé contre moy, lors qu'il a diſſimulé le principe qui m'a ſervy de fondement, afin de ſe donner occaſion d'en établir

d'autres, & de fournir un Diſcours tres-ſpecieux, en ſe diſpenſant de répondre à mes raiſons. Je voyois bien qu'il avoit pratiqué en cela le precepte qu'Antonius nous donne dans le ſecond Livre de l'Orateur de Ciceron, où il dit, que quand il ſe ſentoit preſſé par un Argument trop fort, il n'y répondoit point du tout; Et quoy qu'il avouë en meſme temps que pluſieurs ſe moquoient de cet expedient, il dit neantmoins qu'il eſt fort à craindre quand on veut faire autrement, que le ſuccés n'en ſoit pas heureux, parce que tout ce qui ne guerit point la playe ne ſert

qu'à l'irriter. Mais j'avouë que j'attendois toute autre choſe d'un homme qui promet en quelque endroit de ſon Diſcours, de me ſuivre pied à pied. * Je doutois donc ſi je devois agir de la meſme maniere avec luy ; & diſſimulant ſes principes, alleguer beaucoup de choſes nouvelles à la loüange de noſtre Langue ; ce qui auroit toûjours produit quelque bon effet. Mais je ſongeay que ce procedé n'eſtoit pas d'aſſez bonne foy pour moy, & qu'il eſtoit d'un homme qui ſe défie de la bonté de ſa cauſe. Ainſi je pris la reſolution d'attaquer mon nouvel Adverſaire, dans les rai-

* Preſſis veſtigiis placet inſiſtere & progredi. *Oratione de Monum. publ. Latinè inſcrib. p. 34.*

ſons meſmes qui ſervent de fondement à ſon opinion, & de montrer qu'il y a preſque par tout du Paralogiſme; & que dans les faits qu'il allegue comme indubitables il n'y en a pas un qu'on n'ait droit de luy conteſter. Et c'eſt ce que je vais tâcher d'executer. Peut-eſtre que cette declaration luy fera croire que je parle ſerieuſement, quoy qu'il ait voulu inſinuer le contraire, & qu'il attribuë ce que j'ay dit à une tentative hazardée en faveur de noſtre Langue, plûtoſt qu'à une ferme eſperance de reüſſir dans mon deſſein. *

*De Areu Triumphali ga'lice inſcribendo libr. um ſcripſit, opinor commendandi potius vernaculi ſermonis gratia & ut experiretur quid dici in eam probabiliter poſſit, quam quò ſe illud perſuaſurum ſperaret. Quid quæris? argumento tam novo colorem veri ille vit. *Præfatione ad lectorem.*

Mais je connois aſſez quelle eſt cette addreſſe, qui pour oſter la croyance à mes paroles, dit que je n'y crois pas moy-meſme ; Car je n'ay point traitté ce ſujet d'une maniere à laiſſer faire ce jugement. J'ay eſté le premier perſuadé de la verité que j'ay défenduë ; & ſi j'ay touché l'eſprit de mes Lecteurs, ce n'a point eſté ni par les violentes figures, ni par les frequentes exclamations ; mais par des raiſons auſquelles on n'a point répondu, & que l'on ne détruira pas par un artifice de Rhetorique uſé. Je n'épargneray donc rien pour ſoûtenir de toute ma force la gloire de noſtre

Nation

Nation & de noſtre Langue, & pour éclaircir une queſtion digne aſſeurément de toute l'application d'un Academicien. Ce ſont les ſeuls motifs qui m'y ont engagé, & non point le deſir de critiquer un Diſcours tres-excellent, ny celuy qui en eſt l'Autheur, dont j'eſtime infiniment le merite & la perſonne, & qui tient un rang tres-conſiderable dans une Compagnie ſi pieuſe, ſi ſçavante, & ſi utile à toute la Chreſtienté. Cette queſtion m'a déja mis aux mains avec un homme avec qui j'eſtois lié d'une amitié tres-étroitte, ſans que la diverſité de nos opinions euſt ap-

Chapitre second.

Plan du Diſcours Latin auquel nous pretendons reſpondre.

LE Diſcours pour la Défenſe de la Langue Latine touchant les Inſcriptions des Monumens publics, eſt diviſé en deux points * qui naiſſent de ce principe. „ Que les Monumens pu- „ blics ſont pour les Siecles „ à venir, & pour toutes les „ Nations. Cette propoſition a paru ſi évidente, que l'on s'eſt moins mis en peine de la prouver, que d'en tirer des conſequences à l'avantage de la Langue Latine;

* Bipartita oratione cõtendam ac demõſtrem æternitati conſuluiſſe ſæculorum & populorũ univerſitati publica poſtri monumenta. *Oratione de Monum. publ. Latinſer. p.* 7.

Car cela ſuppoſé on ajoûte : Que la droite raiſon veut « qu'on ſe ſerve de la Lan- « gue qui convient le mieux « *à la fin* qu'on s'eſt propo- « ſée ; or que la fin propoſée « en élevant l'Arc de Triom- « phe à la gloire de LOÜIS « LE GRAND, eſt de faire « un Monument immortel, « & par conſequent que « l'Inſcription doit eſtre en « Langue Latine, afin de « joindre à un Edifice im- « mortel une Inſcription im- « mortelle. De là on infere « que la Langue Françoiſe « n'a pas droit d'y pretendre, « parce que ce n'eſt pas une « Langue immortelle, mais « ſujette au changement, «

„ l'Arc de Triomphe eſtoit
„ en Langue Françoiſe, il ſe-
„ roit à craindre qu'à l'ave-
„ nir elle ne couruſt la meſ-
„ me fortune des vieilles E-
„ pitaphes qu'on n'entend
„ plus, & qui auroient be-
„ ſoin qu'on reſſuſcitaſt les
„ Morts pour leur en de-
„ mander l'explication; ou
„ ſi on les entend, on ne
„ peut les lire qu'en ſouſ-
„ riant, & qu'avec quelque
„ indignation de ce que les
„ vieux mots donnent un air
„ ridicule à des Diſcours ſe-
„ rieux, & dont le ſens eſt
„ quelquefois tres-beau.

„ Qu'en cent ans ou deux
„ cens ans au plus noſtre
„ Langue change tellement,
qu'elle

qu'elle ne ſemble plus la "
meſme. "

Que nous avons beau "
croire qu'elle ſoit en ſa per- "
fection; Que ſi cela eſtoit, "
on pourroit juger qu'elle "
eſt proche de ſa ruïne, par "
l'exemple de la Langue "
Attique & de la Romaine, "
qui ſe ſont corrompuës "
quand leurs Empires ónt "
eſté dans leur plus haute "
ſplendeur, & qu'ainſi la "
proſperité preſente de la "
Monarchie Françoiſe, nous "
pronoſtique un change- "
ment prochain en noſtre "
Langue. "

Que mal à propos nous "
avons voulu nous appuyer "
de l'exemple des Romains, "

„ ſur ce qu'ils n'ont point
„ mis d'Inſcriptions Grec-
„ ques aux Monumens eſle-
„ vez pour la recompenſe
„ des Hommes Illuſtres. Car
„ quand les Romains ſe ſont
„ abſtenus du Grec en ces
„ occaſions, ce n'eſt pas à cau-
„ ſe que le Grec eſtoit eſtran-
„ ger à Rome, mais parce
„ qu'ils le regardoient com-
„ me une Langue vivante,
„ & par conſequent ſujette
„ au changement. De façon
„ que les Romains ne ſe de-
„ voient point ſervir du Grec,
„ ny les Grecs du Latin, non
„ plus que nous ne pour-
„ rions pas raiſonnablement
„ nous ſervir aujourd'huy
„ pour l'Arc de Triomphe,

de la Langue Eſpagnole, « ny de l'Eſclavonne, ni de « l'Allemande. «

De tout cela on nous fait « conclure, qu'il vaut mieux « confier l'Eloge du ROY à « une Langue durable & im- « mortelle ; c'eſt à dire à la « Langue Latine. «

Ce premier point executé, comme nous venons de dire, on paſſe au ſecond qui regarde l'autre partie du principe allegué, qui eſt,

Qu'un Edifice de cette na- « ture regarde toutes les Na- « tions de l'Univers ; & que « comme la ſolidité du baſti- « ment marque qu'il eſt « pour l'Eternité, de meſme « ſon élevation & ſa gran- «

„ deur monſtrent qu'il eſt
„ pour la POMPE & pour
„ l'OSTENTATION.

„ Que le deſſein des Heros
„ en ces Edifices, eſt qu'on
„ parle d'eux aprés leur mort
„ auſſi-bien que durant leur
„ vie ; Ce qui n'arriveroit
„ pas, ſi les Eloges gravez
„ ſur ces Monumens, n'eſ-
„ toient dans une Langue
„ tres-connuë. Mais que
„ quand cela eſt de la ſorte,
„ ils deviennent ſemblables à
„ la Divinité, & rempliſſent
„ tous les temps & tous les
„ lieux de l'eſtenduë de leur
„ gloire. Que c'eſt là la fin
„ de tous les Monumens
„ illuſtres & de toutes les
„ Inſcriptions qu'on y met.

Que c'eſt ce que l'Antiquité la plus eſloignée a donné aux demy-Dieux, Rome à ſes Empereurs, & ce que l'Arc de Triomphe donnera à LOÜIS LE GRAND, ſi l'Inſcription en eſt Latine.

Que meſme nous ſommes tombez en contradiction, quand nous avons bien voulu qu'on miſt l'Inſcription des Medailles en Latin ou en quelqu'autre Langue, tandis que nous ſouſtenons qu'il faut abſolument que l'Inſcription de l'Arc de Triomphe ſoit Françoiſe.

Que c'eſt avoir des veuës trop bornées, que de vouloir renfermer les Eloges

» du Roy dans l'eſtenduë de
» la France ; Et qu'il ſeroit
» beau s'imaginer qu'on fiſt
» tant de preparatifs à l'Arc
» de Triomphe, afin que le
» Roy fuſt loüé dans Paris
» ſeulement. Qu'auſſi-bien
» nous ſçavons aſſez les
» grands Exploits de ſa Ma-
» jeſté, & que les eſcrire pour
» les François, c'eſt éclairer
» le Soleil, c'eſt faire ce qui
» eſt déja fait.

» Qu'il eſt indigne de nous
» de ſe mettre en peine ſi les
» Femmes, ſi les Artiſans, ſi
» les Mercenaires entendront
» d'eux-meſmes cette Inſcri-
» ption, puis qu'auſſi-bien la
» pluſpart d'eux ne ſçavent
» pas lire.

Que la gloire ne ſe ravale pas ſi bas que de ſe deſcouvrir directement au petit Peuple, & que quand elle paſſe chez ces gens-là, c'eſt aprés avoir eu un long commerce avec les perſonnes de qualité.

Que toutes ces raiſons nous obligent à nous ſervir de la Langue Latine, qui, outre cela, a une briéveté naturelle qui convient mieux aux Inſcriptions que la Françoiſe.

Qu'il ne nous ſera point deshonorable de ceder un peu aux Romains. Et qu'encore que nos ſoldats combattent vaillamment, nous n'avons pas neantmoins un

„ Empire auſſi eſtendu que le
„ leur.

„ Que veritablement noſtre
„ Langue eſt élegante : Mais
„ que nous n'avons point en-
„ core égalé les Virgiles, les
„ Ciceron, les Tite-Lives &
„ les Horaces.

„ Que c'eſt dans la Langue
„ Latine qu'écrivent genera-
„ lement tous ceux qui veu-
„ lent que leurs Ouvrages
„ paſſent dans les Païs eſtran-
„ gers.

„ Qu'on n'enſeigne point
„ en François la Theologie, la
„ Juriſprudence, la Medeci-
„ ne, les Mathematiques.

„ Que d'appeller le Latin
„ une Langue Eſtrangere en
„ France, c'eſt ſe déclarer

ſoy-meſme Eſtranger dans les belles Lettres.

Qu'enfin il ne ſe peut rien imaginer de plus équitable, *ſinon* que les quatre Parties du Monde qui ont éprouvé la valeur de noſtre grand Monarque, entendent par elles-meſmes & ſans Interprete, qu'elles ſont partie de ſes Triomphes.

Voilà à quoy ſe peut reduire tout ce Diſcours fait en faveur de la Langue Latine. Ce ſont là les Os & les Nerfs de ce Corps d'Eloquence, & c'eſt ce que nous pretendons combattre dans toutes ſes parties & dans le meſme ordre le plus qu'il nous ſera poſſible. Car ſi

nous ne le ſuivons pas exactement, il n'en faudra point chercher d'autre cauſe que la liaiſon des matieres qui nous aura entraiſnez ; Mais de quelque façon que ce ſoit nous répondrons à tout ; Et comme ceux qui ſouſtiennent que les Inſcriptions des Monumens publics doivent eſtre en Langue Latine, ſe fondent principalement ſur les pretenduës imperfections de noſtre Langue ; Nous nous ſommes attachez ſur tout à combattre l'injuſtice de cette préoccupation, & à faire voir que la Langue Françoiſe ne le cede en rien à la Latine. C'eſt ce qui nous a obligez de traiter

ce point avec quelque exactitude, & d'en faire en quelque façon le capital de cét Ouvrage, Car on aura moins de *peine* à rendre à noſtre Langue la juſtice qui luy eſt deuë, quand on ſera perſuadé de ſon merite & de SON EXCELLENCE.

Chapitre III.

Que l'Autheur du Diſcours Latin a taſché adroittement de donner un tour deſavantageux à l'Opinion que nous avons ſouſtenuë, touchant l'Inſcription de l'Arc de Triomphe.

LES Deffenſeurs de la Langue Latine n'agiſſent pas ſincerement dés leur premiere démarche; Puiſque leur deſſein eſtoit de réfuter l'Opinion que j'ay ſouſtenuë touchant l'Arc de Triomphe, ils devoient la repreſenter telle que je l'ay propoſée, & n'en pas faire une nouvelle. Le titre du Livre que j'ay imprimé ſur ce ſujet, eſt la preuve de mon intention. C'eſt

La Deffenſe de la Langue Françoiſe pour l'Inſcription de l'Arc de Triomphe. Je me ſuis renfermé dans ce Monument particulier; Ils n'en ſont pas demeurez-là, Et pour combattre noſtre Opinion, ils nous oppoſent une propoſition generale, & ſouſtiennent que les Inſcriptions de toutes ſortes de Monumens doivent eſtre en Langue Latine. *De Monumentis publicis Latine inſcribendis.* C'eſt le titre de leur Livre. Il eſt vray que qui pourroit prouver cette propoſition tireroit une conſequence indubitable, que l'Inſcription de l'Arc de Triomphe devroit eſtre Latine; Mais ces ſortes de propo-

ſitions univerſelles n'eſtant jamais vrayes ſi les particulieres ne le ſont, il eſt inutile de debuter par cette grande Maxime. Cependant il y a quelque artifice à expoſer la queſtion en ces termes. *Arcus Triumphales cæteraque Monumenta Publica noſtratibuſne litteris an Latinis Inſcribenda ſint non levis hodie controverſia eſt.* Car en declarant qu'on veut prouver que les Inſcriptions de tous les Monumens publics doivent eſtre en Langue Latine, on laiſſe à preſumer que j'ay voulu ſouſtenir que toutes ſortes de Monumens doivent avoir des Inſcriptions Françoiſes, ce qui leur ſert à revolter les

Epiſt. 1. ad Serenis. Delphin.

eſprits contre nous & à ſe les concilier. Ainſi ils ont bien voulu avancer une propoſition qu'ils ſçavent bien ne pouvoir prouver, pour attirer ſur nous la haine de la propoſition contraire, qu'on ne voudroit pas ſeulement écouter. Cependant je n'ay garde d'avoir eu cette intention; car le principe ſur lequel tous mes raiſonnemens ſont appuyez, ne regarde que l'Arc de Triomphe & de ſemblables Monumens d'honneur élevez par l'ordre du Public, pour la recompenſe des Hommes Illuſtres, & ne doit point s'eſtendre à toutes les autres Inſcriptions que les particuliers mettent,

ou ſur leurs Maiſons, ou ſur leurs Sepulchres, ou à quelques autres endroits, chacun ayant la liberté en ces occaſions de ſuivre ſon inclination, & ce qui ſe preſente le plus agreablement à ſon eſprit. Ainſi quand nos Adverſaires nous diſent que nous avons avancé trop hardiment, qu'il n'y avoit point d'Inſcriptions Grecques à Rome, & qu'aſſeurément il y en a eu, quoy que peu, je leur accorderay volontiers ce qu'ils pretendent. Je diray plus; Je crois qu'il y en a eu beaucoup, veu le grand uſage de la Langue Grecque à Rome. Il ſe trouve bon nombre de ces Inſcriptions dans le

recüeil

recueil de Gruterus, ſoit pour des Sepulchres, ſoit pour des Baſtimens, ſoit pour d'autres occaſions ; Mais ce ne ſont *point* des Inſcriptions ordonnées par le Senat à l'honneur des Conſuls & des Empereurs Romains, pour avoir défait les Ennemis, & adminiſtré glorieuſement les affaires de la Republique ; Car c'eſt de cela ſeulement dont il eſt queſtion, & c'eſt meſme ce qui fait la difference entre ces ſortes d'Inſcriptions & les autres. Ainſi dans le temps que les Arcs de Triomphe eſlevez à la gloire d'Auguſte eſtoient ornez d'Inſcriptions Latines, cét Empereur en mit une Grecque en deux vers de ſa

façon à un tableau d'Apelle, qu'il fit mettre dans le Temple de ſon Pere. Ainſi les Empereurs Arcadius & Honorius laiſſerent mettre pareillement deux vers Grecs au bas de la Statuë qu'ils firent eſlever dans la place de Trajan, à l'honneur de Claudien Poëte celebre de ce ſiecle-là; Mais la Dedicace de la Statuë eſtoit en Langue Latine, pour honorer ce Monument de la marque de l'Empire. Et comme cette Inſcription ſe trouve toute entiere, elle merite bien d'eſtre rapportée icy, quand ce ne ſeroit que pour faire voir que les Empereurs Romains ne trouvoient pas les gens de Lettres indignes

de ces grandes Marques d'honneur.

CL. CLAUDIANO V. C. TRIBUNO ET NOTARIO INTER CETERAS VIGENTES ARTES PRÆGLORIOSISSIMO POETARUM LICET AD MEMORIAM SEMPITERNAM CARMINA AB EODEM SCRIPTA SUFFICIANT ADTAMEN TESTIMONII GRATIA OB JUDICII SUI FIDEM. DD. NN. ARCADIUS ET HONORIUS FELICISSIMI AC DOCTISSIMI IMPERATORES. SENATU PETENTE STATUAM IN FORO DIVI TRAJANI BRIGI COLLOCARIQ. JUSSERUNT.

ΕΙΝ ΕΝΙ ΒΙΒΤΙΑΙΟΙΟ ΝΟΟΝ
ΚΑΙ ΜΟΤΣΑΝ ΟΜΗΡΟΥ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΝ ΡΩΜΗ ΚΑΙ
ΒΑΣΙΛΗΣ ΕΘΕΣΑΝ.

Apud Gruterum, p. 391.

Qu'on mette donc des Inſcriptions Latines tant qu'on voudra dans Paris & par tout ailleurs pour pluſieurs ſujets particuliers; Que la Sorbonne mette ſur le magnifique Veſtibule de ſa Chapelle une Inſcription Latine, qui rende à la memoire du Cardinal de Richelieu un témoignage immortel de ſa Magnificence en faiſant baſtir cette ſuperbe Maiſon. Je ne blaſmeray point le choix de cette Langue, principalement à cauſe du lieu. Que les Reverends Peres Jeſuites ayent mis pareillement une Inſcription Latine au Portail de leur Egliſe dans la ruë ſaint Antoine, qui faſſe entendre à la Poſterité, que

LOÜIS LE JUSTE l'a baſtie, & que le Cardinal de Richelieu ſon premier Miniſtre y a adjoûté le Portail, perſonne n'y doit trouver à redire. Ces deux illuſtres Compagnies ont voulu honorer leurs bienfacteurs par ces Inſcriptions ; & s'ils ont mieux aimé qu'elles fuſſent Latines que Françoiſes, ce ſont des particuliers qui ont uſé d'un droit qu'on n'auroit pas raiſon de leur diſputer. Ils ont pû diſpoſer des marques de leur reconnoiſſance ſelon la maniere qu'il leur a pleu, & ces exemples, ny tous ceux qui ſont de meſme nature, ne ſont point de regle pour l'Arc de Triomphe, qui ne doit point

eſtre conſideré comme l'ouvrage d'un particulier, mais comme celuy de toute la France. Nous ne pouvons donc pas empeſcher les Partiſans de la Langue Latine, d'avancer des Propoſitions generales qu'ils ne ſçauroient défendre. Nous nous contenterons de nous attacher à une particuliere qu'ils ne ſçauroient renverſer.

CHAPITRE IV.

Prejugez employez par l'Autheur du Diſcours Latin en faveur des Inſcriptions Latines.

LEs bonnes cauſes ſe ſouſtiennent par de ſolides raiſons, c'eſt leur faire tort que d'employer d'autres moyens ; Les Prejugez ne ſont tout au plus que des vray-ſemblances, & la vray-ſemblance n'a que faire où la Verité paroiſt. Auſſi nos Adverſaires font profeſſion de negliger les Prejugez, & ils nous les renvoyent * comme les armes des foibles. Je ne les blaſme point d'avoir ces ſentimens, mais je ne les puis ex-

* Quamquam præiudiciaremittimus Academicis quirem probare argumentis aggreſſi ſumus. *Epiſt. ad Sereniſſ. Delphinum.*

cuſer d'agir d'une maniere differente. Je voudrois qu'ils nous euſſent tenu parole, & qu'aprés avoir ſi fort mépriſé les Prejugez, ils euſſent trouvé à propos de ne s'en pas ſervir. Ils nous auroient épargné la peine de les ſuivre dans un chemin qui ne conduit pas directement à la verité, & qui ne mene qu'à des apparences. Ils ne ſe ſeroient point reſcriez contre nous ſur l'antiquité de l'uſage. Ils n'auroient point dit à Monſeigneur le Dauphin par une fiction vrayment poëtique, Qu'ils le viennent trouver avec tous les anciens Autheurs Latins, * ces Autheurs ſi ſerieux & ſi graves, pour luy demander

*Veniunt enim nobiſcũ Autores La-

demander qu'il leur ſoit permis de compoſer l'Eloge de Loüis LE GRAND, dans la meſme Langue qu'ils ont compoſé ceux des Vainqueurs de l'Aſie, de l'Afrique & de Numance. Ils ne ſe ſeroient point fait accompagner encore de tous les Sçavans Hommes des derniers ſiecles, pour ſupplier ce jeune Prince de ne permettre pas qu'on blaſme la conduite qu'ils ont tenuë dans les Monumens publics, où ils diſent que l'Inſcription a toûjours eſté latine. Ils ne ſe vanteroient pas de deffendre le parti de la plus ancienne & plus precieuſe litterature. Ils n'intereſſeroient point dans leur cauſe

tinſ omne viti grave longa tibi conſuetudine cogniti, &c. *Epiſt. ad Sereniſſ. Delphinum. p.* 7.

Orant eodé ut ſermone liceat celebrare Ludovicum Magnum Sequanicũ, Belgicũ, Batavicum, Germanicum, quo Africanos olim Aſiaticos, Numantinos celebrarũt. *Ibid.*

Veniunt viri ſuperiorum ætatum longe ſapientiſſimi, qui ſua de ſtatuis, arcubus, tropæis

Inſcribendis Iudicia, ne reſcindantur poſtulant. Ibid.

le Prevoſt des Marchands & les Eſchevins de la Ville de Paris, à qui ils font conſiderer que ſi noſtre opinion eſt receuë, il faudra effacer tant de belles Inſcriptions que depuis peu ils ont miſes de tous coſtez à l'honneur du Roy. Enfin ils ne produiroient pas en témoignage contre nous, les Statuës de HENRY LE GRAND, & de LOÜIS LE JUSTE; Ils n'auroient point, dis-je, employé tant de couleurs artificieuſes s'ils avoient creû pouvoir s'en paſſer; Car ſi ce n'eſt là faire valoir le prejugé, j'avoüe que je ne m'y connois pas. L'uſage aſſeurément eſt un nom fort ſpecieux. L'u-

Nos qui antiquioris & magis recondita litteraturæ partes tuemur. Epiſt. ad Seremiſſ. Delph. p. 6.

Veſtra porro viri Pariſienſes, veſtra ædiles, cui urbis Præfecto non minus res agitur, magna illa quidem & gravis, quam noſtrum omnium, &c. Orat. de Monum. pub. Lat. inſ. p. 5.

ſage ancien eſtably authoriſé; Cependant cette loy a ſes exceptions; car n'a-t-il pas toûjours eſté permis de quitter l'uſage receu, quand il s'en preſente un meilleur; & il y a moins de prudence que d'obſtination, à preferer l'Antiquité incommode à une nouveauté avantageuſe. S'il eſtoit vray abſolument qu'il falluſt toûjours faire comme les autres, les hommes n'auroient pas quitté le gland pour ſe nourrir de bled, parce que leurs peres eſtoient accoûtumez à cette premiere nourriture. Que l'on parcoure toutes les autres inventions dont nous tirons tant d'avantages, il ſe trouvera qu'il y a eu

un temps qu'on les pouvoit exclure à cauſe de leur nouveauté. Quand Loüis XII. & François I. ont ordonné que la Langue Françoiſe s'employaſt dans toutes les affaires, n'eſtoit-ce pas un uſage eſtabli de tout temps, que de les faire en Langue Latine? Cependant cet obſtacle a-t-il paru invincible à ces grands Monarques, & les peuples s'oppoſerent-ils à leurs Edits par la ſcrupuleuſe veneration d'une pratique inveterée? Les Exemples de nos Predeceſſeurs nous doivent conduire comme des guides raiſonnables, & non pas nous enchaiſner comme des Tyrans; & quand ils ne

ſervent qu'à appuyer une mauvaiſe pretenſion, ils nous trompent. C'eſt une des « *Epiſt.* 52
cauſes de nos malheurs, dit « *Seneque*, de ce que nous « nous laiſſons conduire à l'E- « xemple plûtoſt qu'à la Rai- « ſon. La Coûtume nous en- « traiſne; ce qui n'eſt fait que « par un petit nombre, ne « nous paroiſt pas ſi bon à « imiter que ce qui eſt fait par « pluſieurs, & nous mettons « au rang des choſes hon- « neſtes, les erreurs qui ſont « devenuës publiques. Que « nos Adverſaires prouvent donc que ce que nous diſons n'eſt point utile ni glorieux à la France, que noſtre opinion n'eſt point conforme au deſ-

ſein de l'Arc de Triomphe qu'on eſleve à LOÜIS LE GRAND, nous confeſſerons alors que nous avons tort; Mais tandis qu'ils ne ſe deffendront que par un uſage que nous n'ignorons pas, mais que nous ſouſtenons ne rien valoir, & que nous voulons abolir par un meilleur; eſt-ce utilement travailler pour leur cauſe, que de nous alleguer ce meſme uſage contre qui nous nous ſommes declarez, Et n'eſt-ce pas tomber dans le defaut de ceux qui apportent la queſtion pour raiſon? Deplus, à les entendre parler, ne s'imagineroit-on pas que leur opinion ſeroit tres-ancienne, & la noſtre

toute nouvelle ? Cependant eſt-il fort nouveau de voir un Peuple parler la Langue de ſon Pays ; & ſouſtenir que cela doit eſtre eſt-ce s'attacher à une nouveauté ? Je ne ſçay pas de quel biais ils voyent les choſes ; mais rien ne me paroiſt plus ancien que cette pratique, & l'on peut dire que l'uſage qu'ils veulent authoriſer ne fait que de naiſtre, à comparaiſon de celuy que nous deffendons, qui eſt preſque auſſi vieux que le monde. Ne jugeroit-on pas encore, ſi on les en croyoit à leur parole, qu'il n'y a rien de plus conſtant que cet uſage de la Langue Latine dans

toutes nos Inſcriptions publiques, & que la Langue Françoiſe n'y auroit jamais eſté employée ? Cependant c'eſt un fait allegué contre une verité manifeſte, & les Magiſtrats de la Ville de Paris, qu'ils appellent à leur ſecours, n'ont preſque jamais mis que des Inſcriptions Françoiſes ſur les Baſtimens publics. Tout Paris eſt plein de ces marbres, où l'on a eu ſoin de marquer ſous quel Regne, & par les ſoins de quels Prevoſt des Marchands & Eſchevins, on a fait l'Ouvrage où ces ſortes de Monumens ſont appoſez. Il ſeroit non-ſeulement en-

nuyeux, mais inutile, d'en rapporter les exemples, parce qu'ils ſont trop frequens; il ne faut qu'ouvrir les yeux, & ſçavoir lire pour s'en convaincre. Et ſi parmi les Inſcriptions Françoiſes il s'en eſt gliſſé de Latines; ſi depuis peu meſme il en a paru de ce genre, il faut eſtre plus moderé que nos Adverſaires, qui concluent auſſitoſt qu'il faut donc les arracher de leur place, & les abolir. J'eſtime qu'on doit laiſſer les choſes en l'eſtat qu'elles ſont; Mais je crois qu'on auroit mieux fait de mettre ces nouvelles Inſcriptions en noſtre Langue, & que ce mauvais exemple

ne doit pas nous ſervir d'authorité pour en faire de meſme. *Vides enim quid ſequatur ubi alicui vitium pro exemplo eſt.* Seneca Ep. 114. Ils diſent encore que tous les Autheurs Romains viennent appuyer leur demande; Ils ne ſongent pas que ces Autheurs parloient leur Langue, & qu'on veut que nous ne parlions pas la noſtre. Ces Republiquains ſont trop ſinceres pour nous détourner d'un chemin qu'ils ont ſuivi. Quand ils nous les repreſentent auſſi ſous le nom de Perſonnages pleins de gravité, *Viri graves.* Ne diroit-on pas que c'eſt une longue file de Conſulaires, que c'eſt le Senat entier qui marche en corps. L'imagi-

nation qui charge tousjours les idées qu'on luy preſente, ſe figure des Vieillards venerables par leur eloquence & par les commandemens militaires, & l'on ne ſe reſſouvient pas tousjours que dans ce corps des Autheurs Romains, il y en a qui ſont les Originaux de Trivelin & de Scaramouche. D'autre coſté, ces gens qui nous regardent comme les Antipodes de ces Hommes graves, ſeroient bien faſchez qu'on les avertiſt, que la Langue Françoiſe a les ſiens auſſi-bien que la Latine; Et que les Cardinaux d'Oſſat, du Perron & de Richelieu, Les Sieurs du Bel-

lay-Langey, de Caſtelnau, de la Noüe, de Villeroy; Les Mareſchaux de Monluc & du Pleſſis; les Ducs de Guiſe & de Nevers, qui tous ont eſcrit en noſtre Langue, n'ont rien à craindre quand on les mettra en balance contre un pareil nombre de Romains; ſans parler des autres Autheurs de toutes ſortes de caracteres qui ne leur cedent point encore ni en merite ni en gravité. Enfin quand nos Adverſaires alleguent les Statuës Equeſtres de HENRY LE GRAND, & de LOÜIS LE JUSTE, on peut dire que ce n'eſt pas avec plus de ſuccez. Commençons par

celle de HENRY LE GRAND.
Voicy ce qu'elle contient.

HENRICO IV. GALLIAR.
IMPERAT. NAVAR. R.
LUDOVICUS XIII. FILIUS OPUS INCHO.
ET INTERMISSUM PRO DIGNITATE
PIETATIS
ET IMPERII PLENIUS ET AMPLIUS
ABSOLVIT.
EMIN. C. D. RICHELIUS COMMUNE
POPULI VOTUM PROMOVIT
SUPER ILLUST. VIRI DE BULLION ET
BOUTHILLIER F. ÆR. FID. FACIUNDUM
CURAVERE M. VI. XXXV.
QUISQUIS HAC LEGES ITA LEGITO
UTI OPTIMO REGI PRECABERIS
EXERCITUM FORTEM
POPULUM FIDELEM
IMPERIUM SECURUM
ET ANNOS DE NOSTRIS.

Asſeurement cette Inſcription eſt belle & magnifique à la mode des Latins, qui ne manquent pas d'enfleure; Mais l'exhortation par où elle finit, & qui invite tous ceux qui la liſent à faire des vœux pour la proſperité de la Perſonne & des Armes du Roy Loüis XIII qui faiſoit achever ce monument glorieux à la memoire de ſon Pere, monſtre qu'elle devoit eſtre Françoiſe. Car à qui cette Exhortation peut-elle s'addreſſer ſinon aux François, qui doivent ſouhaiter que le Chef de l'Eſtat où ils ſont nez & dont ils ſont partie, ſoit obey de ſes Peuples, ſoit

touſjours victorieux, & joüiſſe d'une longue vie ? Propoſez aux Eſpagnols, aux Allemans, aux Anglois, qui ſont nos voiſins & quelquefois nos Ennemis ; qui ont leur Prince, & leur Eſtat particulier ; Propoſez-leur, dis-je, un ſouhait pareil à faire pour noſtre Monarque, ils ſe mocqueront d'obeïr à voſtre penſée ; Ainſi comme cette Exhortation ne regarde que les Sujets du Roy, c'eſt un deffaut de jugement que de l'avoir miſe en une autre langue que la leur, puiſqu'en cet Eſtat elle n'eſt pas entenduë de la centieſme partie de ceux à qui elle s'addreſſe. Peut-

eſtre auſſi que nos Adverſaires ne ſçavent pas, que dés le commencement on s'eſtoit determiné à une Inſcription Françoiſe pour ce celebre Monument, & que le R. P. Coton Jeſuite en avoit compoſé une qui ſubſiſte encore. Elle commençoit en ces termes.

A L'IMMORTELLE MAJESTE' DE HENRY IV. ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Mais comme ce grand Ouvrage n'a eſté achevé en la perfection où nous le voyons, que long-temps aprés, par les ordres du Roy LOÜIS XIII ſecondez des ſoins du Cardinal de Richelieu,

ſieur ; & qu'il n'euſt pas eſté à propos d'oublier en cette occaſion, ni la pieté du fils, ni le zele de ce grand Miniſtre ; on ne pouvoit plus employer ce qui avoit eſté fait en un temps, où l'on ne prévoyoit pas la part qu'ils auroient dans cet Ouvrage magnifique. Tellement que Monſieur Gaulmin, qui aſſeurément ſçavoit plus de Latin que de François, ayant eſté choiſi pour compoſer de nouveau cette Inſcription, en fit une dans la Langue qui luy eſtoit la plus familiere, ou pour mieux dire la tranſcrivit moitié de Tertullien, moitié d'une Inſcription antique. En eſ-

ſet, ces quatre dernieres lignes qui comprennent le ſouhait dont nous avons parlé, & qui en font ſans difficulté la plus belle partie, ont eſté copiées mot pour mot de l'Apologetique de Tertullien, à l'endroit où il dit; *Precantes ſumus omnes ſemper pro omnibus Imperatoribus, Vitam illis prolixam, Imperium ſecurum, Domum tutam, Exercitus fortes, Senatum fidelem, Populum probum, Orbem quietum.* Et plus bas.

De noſtris annis tibi Jupiter augeat annos.

Qui ſont les acclamations ordinaires du Peuple Romain, pour la proſperité de ſes Empereurs. Et à l'égard

de ce commencement.

Ludovicus XIII filius, opus inchoatum & intermiſſum, pro dignitate Pietatis & Imperii plenius & amplius abſolvit.

Il eſt pris d'une Inſcription faite à l'honneur d'Auguſte pour l'achevement d'un grand chemin en Eſpagne.

Imperator Cæſar Divi Filius Auguſtus, &c. *viam ſuperiorum Conſulum tempore inchoatam, & multis locis intermiſſam, pro dignitate Imperii latiorem, longioremque Gadeis uſque perduxit.* Gruter. p. 149.

Mais on ne s'eſtonne point de ce pillage parmi les Auteurs Latins modernes, qui ſe font honneur de prendre

hardiment ce qui les accommode par tout où ils le trouvent. Quoy qu'il en ſoit, cela fait voir que noſtre opinion n'eſt point une penſée nouvelle, ni indigne des ſçavans, puiſque le P. Coton qui l'eſtoit ſans doute, avoit non-ſeulement approuvé le choix d'une Inſcription Françoiſe pour la Statuë Equeſtre de HENRY LE GRAND, mais meſme s'en eſtoit chargé; Et qu'au contraire ç'a eſté un contre-temps bizarre à M. Gaulmin, d'avoir exhorté le Peuple François dans une Langue qu'il n'entend pas, à faire des vœux pour la proſperité de ſon Prince.

Quant à la Statuë de Loüis LE JUSTE, eſlevée dans la Place Royale, c'eſt un teſmoin avec qui nos Adverſaires ne ſont pas bien concertez, & qui leur eſt preciſement contraire. Car l'Inſcription en eſt Françoiſe, & la voici.

POUR LA GLORIEUSE
ET IMMORTELLE MEMOIRE
DU TRES-GRAND ET TRES-INVINCIBLE
LOÜIS LE JUSTE
XIII. DU NOM ROY DE FRANCE
ET DE NAVARRE
ARMAND CARDINAL DUC DE
RICHELIEU
SON PRINCIPAL MINISTRE
DANS TOUS SES ILLUSTRES
ET HEUREUX DESSEINS
COMBLÉ D'HONNEURS ET DE
BIENFAITS
PAR UN SI BON MAISTRE
ET UN SI GENEREUX MONARQUE
A FAIT ESLEVER CETTE STATUE
POUR UNE MARQUE ETERNELLE
DE SON ZELE, DE SA FIDELITÉ
ET DE SA RECONNOISSANCE.

1639.

Nos Adverſaires ne manqueront pas de dire qu'il y a auſſi une inſcription Latine ſur la baze de ce meſme monument, & qu'ils diront vray ; Mais elle eſt dans une place ſi peu honorable, qu'il vaudroit mieux pour elle, qu'elle n'y fuſt pas ; car il ſemble qu'elle n'y paroiſſe que pour ceder le rang d'honneur à la Françoiſe. Et la voicy encore.

LUDOVICO XIII.
CHRISTIANISSIMO
GALLIÆ ET NAVARRÆ REGI
JUSTO PIO FELICI TRIUMPHATORI
SEMPER AUGUSTO
ARMANDUS CARDINALIS DUX
RICHELLIUS
PRÆCIPUORUM REGNI ONERUM
ADJUTOR ET ADMINISTER
DOMINO OPTIME MERITO
PRINCIPIQUE
MUNIFICENTISSIMO
FIDEI SUÆ DEVOTIONIS
ET OB INNUMERA BENEFICIA
IMMENSOSQUE
HONORES SIBI COLLATOS
PERENNE GRATI ANIMI
MONUMENTUM
HANC STATUAM EQUESTREM
PONENDAM
CURAVIT ANNO DOMINI 1639.

Chacun

Chacun peut raiſonner comme il voudra, ſur l'une & ſur l'autre de ces Inſcriptions, il nous ſuffit que le Cardinal de Richelieu ait donné la preference à la Françoiſe, en la faiſant mettre à la face de ce Monument illuſtre ; Cela empeſchera du moins que nos Adverſaires ne puiſſent nous oppoſer cet exemple, comme ils ont fait, quand ils ſe ſont eſcriez ; C'eſt avec beaucoup de ſageſſe que ce grand Orne ment de la France, cet Illuſtre Fondateur de l'Academie Françoiſe, le Cardinal de Richelieu, & que tous les autres qui ont ſuccedé à ſon Miniſtere, auſſi-bien

Sapienter ornamentum Galliæ & Gallicæ Academiæ Fundator Richelius cæteris quæ eaſdem ab eo Reipubl. partes ſuſcepe runt ; Sapien-

„ que tous les Peuples en ge-
„ neral, lorſqu'il a fallu eſle-
„ ver des Monumens à la Ver-
„ tu Heroïque, ont preferé
„ la Langue Latine non-ſeu-
„ lement à la leur, mais meſ-
„ me à la Grecque & à l'He-
„ braïque; Car comment au-
roient-ils parlé, ſi ce qu'ils
diſent eſtoit veritable, puis
qu'ils teſmoignent tant d'aſ-
ſeurance en ſouſtenant un
fait qui ne l'eſt pas? Mo-
quons-nous donc de cette
vanité, ou pluſtoſt de cette
méchante adreſſe, qui tâche
à ſe prevaloir de ce qui ſert
à ſa condemnation, & qui
veut tirer avantage de la de-
ciſion de ce grand & ſçavant
Cardinal qui leur eſt preciſe-

ter populi quaqua verſus omnes quoties æterna virtuti Heroïcæ laudum inſignia ſtatuenda fuerunt ſuæ, propter conſtantiam, propter celebritatem non modo ſuæ ſed etiã Græcæ & Hebraïcæ Linguam Latinam antetulerunt. *Orat. de Mon. p.* 38.

ment contraire. C'eſt-là ce que nous pouvons répondre à nos adverſaires du coſté des prejugez, qui aſſurement ne leur donnent pas d'avantage ſur nous. Ils ſeront peut-eſtre plus heureux du coſté des raiſonnemens, ſur leſquels ils fondent toute l'aſſurance de leur cauſe ; & c'eſt ce qu'il faut diſcuter.

Chapitre V.

Que l'Excellence d'une Langue eſt une marque indubitable de l'Eſprit du Peuple à qui elle eſt naturelle.

L'Amour de la Patrie eſt ſi juſte & ſi raiſonnable, qu'il fait une partie du merite des plus grands perſonnages. C'eſt un tribut legitime qu'on doit à l'Eſtat où l'on eſt né, où nos Peres ont veſcu, & où ſe trouve noſtre eſtabliſſement. Je ne m'excuſeray donc point s'il entre un peu de cette paſſion dans la chaleur que j'ay pû faire paroiſtre en cette diſpute ; Je ne crains point que les Deffenſeurs de la Langue

Latine me reprochent d'aymer trop ma Patrie, je craindrois pluſtoſt pour eux qu'on ne leur peuſt reprocher de ne l'aymer pas aſſez. En effet, ſi c'eſt un ſentiment qui nous eſt inſpiré par la Nature, que de ſouſtenir les Loix & les Couſtumes de noſtre Patrie, y a-t-il quelque' Couſtume plus univerſellement obſervée, que celle qui nous unit tous enſemble dans le commerce d'une meſme Langue, y a-t-il quelque Loy dont on cherche moins à ſe diſpenſer? Et ſi c'eſt ſuivre cette Loy ſacrée de la Nature, que de cultiver la Langue de ſon Pays, quel nom peut-on donner à ceux qui n'exercent

leur Eſprit que pour nous revolter contre elle? Auſſi ont-ils voulu prévenir une objection ſi conſiderable, & diminuer le merite de noſtre zele, en diſant; Que ce zele eſt d'un homme qui s'ayme trop, & qui ne ſçait pas en quoy conſiſte le veritable honneur de ſa Patrie. Que cet amour de la Patrie n'exige pas de nous que nous eſcrivions ou que nous parlions toûjours François, mais que la droitte raiſon veut que nous nous ſervions de quelque Langue que ce ſoit, qui eſt la plus convenable à la fin que nous nous ſommes propoſée. Ils ont raiſon de parler avec autho-

Scilicet illud utrumque eſt hominis ſe & ſua animum amantis & in quo vera laus Patriæ conſiſtat plane neſcientis. *Orat. & c. p. 11.* Nec charitas Patriæ exigit ut omnia ſcribamus & loquamur Gallice, ſed id demũ recta ratio poſtulat ut ad propoſitũ finẽ cuicui modi ſer

rité ; il n'eſt rien tel que de décider ; ſi cet artifice ne perſuade pas les habiles, au moins dupe-t'il les foibles. C'eſt donc nous aymer trop, que de reſiſter à ceux qui nous meſpriſent ? Il faut laiſſer dire que noſtre Langue eſt baſſe, groſſiere, changeante, au prix de celle des Romains, à qui l'on donne les tiltres glorieux de ſublime, de délicate, d'immortelle, autrement nous ne ſçavons pas en quoy conſiſte la veritable gloire de noſtre Patrie. Et en quoy donc conſiſte-t'elle cette gloire que nous ignorons ? A eſtre l'Eſclave eternel des Romains, & à declarer meſme qu'il y auroit de la honte à vouloir

mo ſit convenientiſſime ſcribamus & loquamur. *Ibid. p.* 12.

ſe mettre en liberté. Certes c'eſt avoir porté la ſoûmiſſion trop haut, que de s'en faire honneur, & que de vouloir qu'il entre dans l'Eloge de noſtre Nation, qu'elle n'a aucune repugnance à eſtre ſujette aux autres. Mais il faudroit que cela fuſt veritable pour le dire, & qu'il ne nous fuſt point honteux de l'avoüer. Il faudroit n'avoir point à craindre les conſequences qu'on peut tirer de là contre nous, aprés avoir ſouſtenu, comme nous avons fait, Qu'il y a une relation ſi eſtroitte entre l'Eſprit d'un Peuple & ſa Langue, qu'elle ne peut eſtre meſpriſable que ce ne ſoit un ſujet de blaſme

pour luy. Je ſçay bien que quelques-uns ont douté s'il y avoit des Langues plus excellentes les unes que les autres ; car les mots n'eſtans en uſage que pour expliquer les choſes & les actions qui ſont les meſmes chez tous les Peuples, il ſemble que ces mots qui en ſont les images, portent par tout un meſme caractere de nobleſſe ou de turpitude. Qu'ainſi il y a par tout de la beauté dans les mots qui ſignifient la Lumiere, les Aſtres, le Soleil, parce qu'ils ſignifient les plus beaux objets de la Nature, & que quand l'Eſprit ſe remplit d'une belle idée, il eſt malaiſé qu'il ne ſoit pas content

du ſon qui la produit. Qu'ainſi les mots qui ſignifient l'action de vaincre, de pardonner, d'aymer, ſont par tout agreables, parce qu'ils ſignifient des actions accompagnées de plaiſir, & qu'au contraire celles qui expriment les actions honteuſes, ont par tout une baſſeſſe inſeparable de leur ſignification. C'eſtoit à peu prés ſur de ſemblables raiſonnemens, qu'un certain Sophiſte dont parle Ariſtote, concluoit qu'il n'y avoit point de difference entre les mots; & c'eſt ce qui pouroit pareillement faire conclure que toutes les Langues ſont égales. Veritablement ſi les entretiens des Hommes

Rethor. lib. 3. cap. 2.

eſtoient bornez à ſe dire, j'ay faim, j'ay ſoif; voilà un Rocher, voilà un Arbre; toutes les Langues auroient peu de *difference* entr'elles. Mais la parole a un uſage plus eſtendu. Cet organe admirable ne nous eſt pas donné pour nommer ſeulement les premieres ſubſtances, il nous ſert à en examiner la nature, les effets & les proprietez; à nous deſcouvrir toutes nos penſées; à nous perſuader reciproquement dans les choſes douteuſes; à nous deffendre contre ceux qui nous accuſent; à loüer les actions excellentes; à blaſmer celles à qui l'on a donné le nom de *vices*; à peindre les mouve-

mens des Paſſions, à raconter les choſes paſſées. Cependant comme tous les Peuples ne ſont pas également induſtrieux, & qu'ils n'ont pas tous cultivé leur raiſonnement avec une pareille dexterité, il y en a aſſeurément dont les expreſſions ſont moins juſtes & moins elegantes. Pour peu qu'on avance vers les parties du monde, qui n'ont point encore eſté défrichées par les Européans, on rencontre des Peuples qui vont tout nuds, qui ne vivent que de leur chaſſe, & de certains reptiles qu'ils mangent à-demy palpitans. On trouve des hommes qui n'ont point

d'autre habitation que des cabanes de feüilles & de mouſſe, dans le plus eſpais des foreſts; Des hommes en qui la figure *humaine* devient horrible, incapables de ſocieté, preſque auſſi feroces que les animaux qu'ils tuent. Il ne faut pas chercher parmy ces gens-là de l'elegance dans le diſcours ; Avec une education telle que la leur, c'eſt beaucoup qu'ils ne ſoient pas muets, c'eſt trop que de vouloir qu'ils ſoient eloquens. Leur façon de vivre ſauvage & beſtiale eſt donc cauſe de leur ignorance, & leur ignorance eſt cauſe de la rudeſſe de leur langage. Au contraire tous les peuples qui ont eſté

tres-habiles & qui ont porté fort haut le raiſonnement, n'ont jamais manqué d'embellir leur Elocution & d'y joindre l'abondance à la politeſſe. Ainſi il ne faut pas demander ſi les Langues des Egyptiens & des Chaldéens ont eſté tres excellentes & tres-agréables, puiſque ces peuples ont eſté les Peres des Sciences & des Delices, & qu'ils ont eu l'addreſſe de former & de maintenir ces grands Empires que nous admirons encore. Car comme le raiſonnement ne peut pas agir dans toute ſon eſtenduë, ſans une excellente diſpoſition de la parole, qui eſt l'organe prochain de l'en-

tendement, & que par les grandes actions de ces anciens peuples, ſoit pour les Sciences, ſoit pour le Gouvernement Politique, il paroiſt que *leur* raiſonnement a agi avec un grand ſuccés; il faut conclure auſſi, que l'organe de leur raiſonnement, Je veux dire la parole, a eſté parmi eux dans une grande perfection. C'eſt à-peu-prés ce que dit Ciceron en parlant des Cariens, des Phrygiens, & des Myſiens; Parce que ces Nations, dit-il, " n'eſtoient ni polies ni ele- " gantes, elles ſe ſont ſervies " d'un langage convenable à " leurs oreilles, d'un langage " peſant, &, s'il faut ainſi di- " re, qui ſent la graiſſe; d'un " Cicer. Orat.

„ langage que ceux de l Iſle de
„ Rhodes leurs voiſins ne
„ pouvoient ſouffrir, que le
„ reſte des Grecs mépriſoit
„ & qu'on avoit ſur-tout en
„ abomination à Athenes, où
„ regnoit la ſolidité du juge-
„ ment & la fineſſe du gouſt,
„ & où le peuple ne pouvoit
„ rien entendre qui ne fuſt
„ tres-pur & tres-exquis. Ainſi ce grand Orateur, qui ſe connoiſſoit aſſeurément en eloquence, & qui n'ignoroit pas les cauſes qui la produiſent, ne rapporte la groſſiereté du langage de la Carie, de la Phrygie & de la Myſie, qu'à la groſſiereté de leurs mœurs, & n'attribuë la pureté & l'elegance du langage

des

des Atheniens, qu'à la ſolidité de leur jugement & à la fineſſe de leur gouſt ; tant il eſt naturel de meſurer le genie des peuples par les qualitez du langage dont ils ſe ſervent.

CHAPITRE VI.

De l'origine des Langues.

ET de vray, à conſiderer de quelle maniere les Langues ſe peuvent eſtre formées, il n'y a pas moyen de diſconvenir, que plus une Nation a eu l'eſprit éclairé, plus ſon elocution doit avoir eſté excellente & conforme à la verité des penſées. Les Noms

ſont la matiere du Diſcours mais l'impoſition des Noms eſt un ouvrage excellent & dont peu de gens ſont capables, parce qu'il faut connoiſtre la nature des choſes pour leur donner à chacune le nom qui leur convient. Et c'eſt ce qui a fait dire à quelques Philoſophes, que le Nom n'eſtoit qu'une definition accourcie, & que la definition n'eſtoit qu'un Nom étendu. Cependant on ne peut pas dire qu'il y ait aujourd'huy dans le Monde une Langue vivante qui poſſede indépendemment les noms radicaux & primitifs de toutes choſes. La Françoiſe les tient de la Lati-

ne, & de l'ancienne Langue de nos voiſins. La Latine les tenoit de la Greque & des Langues de toutes les Nations qui occupoient l'Italie avant la fondation de Rome; mais la Langue Latine & la Greque, auſſi-bien que celles des autres peuples de ces temps-là, rapportoient l'origine de leurs premiers mots à quelques autres Langues plus anciennes, & celles-là encore à d'autres, juſqu'à remonter à la Langue primordiale, qui ne peut avoir eſté qu'un preſent du Ciel aux hommes. C'eſt Dieu ſeul qui peut avoir ouvert nos levres, ſelon l'expreſſion du Roy-Prophete; Car encore que nous ſoyons

Domine labia mea aperies. *Pſal.* 50.

ces bruits inoüis, puis qu'il ne pouvoit pas leur en donner connoiſſance par le diſcours. Si l'on dit que c'eſt l'ouvrage de pluſieurs, comment ſe pouvoient-ils communiquer leurs penſées pour convenir de quelque choſe, & pour former ce commun conſentement qu'on dit eſtre le pere des Langues, puiſque les inſtrumens de la communication qui ſont les mots, n'eſtoient pas encore trouvez? Pourroit-on s'imaginer qu'au deffaut de la parole, ils euſſent pû s'expliquer par ſignes, & par certains geſtes, qu'ils auroient fait des pieds, des mains ou de la teſte, & que ces expreſſions muettes euſ-

ſent pû les conduire juſqu'à ſe rendre capables de trouver les premiers noms? Eſt-il vray-ſemblable encore, que par ces ſignes ils euſſent pû s'entendre, puiſque pour s'entendre, il faut que la penſée de l'un ſe rencontre avec celle de l'autre? Or il n'eſt pas poſſible que ce concours arrive, quand celuy à qui on fait ſigne n'y comprend rien, & ne ſçait pas meſme ſi l'action qu'il voit faire doit tenir lieu de ſigne. De-là vient qu'en l'eſtat où ſont les choſes, on a toûjours de la peine à s'expliquer par ſignes, parce que la pluſpart des ſignes ſont equivoques, quoy qu'on en ait une grande experience, &

qu'on nous ait preparé l'eſprit par le diſcours à les comprendre. Figurons-nous donc ce que ce pouvoit eſtre, quand ces ſignes eſtoient nouveaux, & qu'on n'en connoiſſoit point la force, & que les hommes ne s'eſtoient point dit ce qu'ils pretendoient marquer par tant de differens mouvemens du corps. C'eſt pourquoy le raiſonnement du Poëte Lucrece eſt inſouſte-
Lib. 5. „ nable, quand il dit, Que la „ Nature a porté les hommes „ à former de differents bruits „ avec la langue, & que l'utili„ té de cette invention a fait „ trouver les noms de tout ce „ qui eſt dans le monde, par le „ moyen dont ſe ſervent les enfans

ſans qui ne ſçavẽt pas parler, « quand ils montrent avec le « doigt tout ce qu'ils voyent. « Car ſuppoſons qu'un de ces premiers hommes voyant un chien, l'euſt montré de la main, tandis qu'en meſme temps il auroit fait un certain bruit avec la bouche; dirons-nous que cela devoit auſſitoſt faire naiſtre dans l'eſprit des autres hommes, qu'il falloit donner pour nom à cet animal, le bruit qui avoit accompagné cette action? Car comment auroient-ils pû ſonger à ce que nous appellons maintenant le nom, veu que l'uſage des noms eſtoit alors entierement inconnu, & que le mot meſme qui ſi-

gnifie *le Nom*, eſtoit un de ces mots qui n'eſtoient pas encore inventez, & auquel par conſequent ils n'avoient garde de penſer? Tellement que le Poëte qui veut que ces hommes ayant veu faire quelques geſtes ſuivis de certains ſons, ayent jugé que ſur ces ſons-là, il falloit former les noms de tout ce qui ſe preſentoit à leurs yeux, ne prend pas garde qu'il les fait agir de meſme que s'ils euſſent connu ce qu'ils ne connoiſſoient pas; Et c'eſt ce qui eſt abſurde. Il n'a pas mieux rencontré quand il adjouſte; Qu'il » n'eſt pas fort admirable ſi » l'homme qui eſt pourveu » d'une voix & d'une langue

tres-diſpoſée à parler, a trouvé « moyen de marquer par la « voix toutes les choſes du « monde, ſelon les diverſes ma- « nieres dont il en eſt touché ; « puiſque les animaux meſmes, « tout muets qu'ils ſont, pouſ- « ſent des voix differentes ſelon « qu'ils ſentent de la douleur, « de la crainte, ou de la joye ; « Car il ne prend pas garde encore, qu'il y a bien de la difference entre les voix naturelles, ſoit des animaux, ſoit des hommes, & la voix articulée ou la parole qui nous eſt particuliere, & qui demande tant de differens mouvemens du goſier, des levres & de la langue, leſquels ne ſervent de rien pour former

ces bruits inarticulez qui eſchappent à l'homme lors qu'il rit, qu'il pleure ou qu'il ſoûpire. C'eſt pourquoy les voix naturelles ſont les meſmes chez tous les peuples, au-lieu que les articulations ſont tres-differentes, parce que ce n'eſt point la Nature qui les enſeigne. Ainſi parmi cette grande varieté de Langues qui ſont reſpanduës dans l'Univers, les Peuples ordinairement ne ſçauroient bien prononcer que celle de leur Pays, faute de ſçavoir faire à propos tous ces mouvemens de la bouche neceſſaires à la prononciation d'une autre Langue. Ainſi les François ne ſçauroient prononcer quel-

ques-unes des Lettres de la Langue Hebraïque ou de l'Arabeſque, ni ces Conſonnes entaſſées de la Langue Eſclavonne, quoy que nos enfans crient & ſoûpirent de meſme que les enfans des Hebreux, des Arabes & des Eſclavons. Tout cela nous fait voir l'erreur de ce Poëte Epicurien, touchant l'invention des premiers Noms, dont il a d'ailleurs fait ſi peu d'eſtat, que de n'y rien trouver de ſurprenant.

Poſtremò quid in hac mirabile Lucr. l. 5.
tanopere ſit re

Mais je doute qu'il ait aſſez détaché ſon imagination des choſes preſentes, pour ſe remettre fidelement devant

lesy eux tous les obſtacles qui devoiét traverſer cette invention, dans la maniere meſme qu'il ſuppoſe qu'elle eſt arrivée, & qui devoient par conſequent la luy rendre admirable. Car enfin ſi aprés une experience de ſix mille ans, il eſt ſi mal aiſé de donner des noms aux choſes qui n'en ont point encore ; ſi par cette raiſon là nous empruntons tous les jours des langues eſtrangeres les mots qui nous manquent dans la noſtre ; Et ſi quand nous nous hazardons d'inventer quelque mot, nous avons tant de peine a le faire recevoir, ſuppoſé meſme qu'on le reçoive, quelles difficultez ne ſe devoiét point

preſenter aux hommes dans l'eſtat que ce Poëte les imagine, je veux dire, quand ils manquoient non pas d'un ou de deux mots, mais de tous en general; quand ils n'avoient point de Langues procedentes d'où ils en puſſent tirer, & quand ils n'avoient pas meſme la premiere idée de ce que nous appellons la parole? Pour moy, je ſuis perſuadé que plus on y penſera, moins on pourra concevoir que dans une ignorance generale, ils euſſent pû inventer tant de noms differens, puis qu'aujourd'huy meſme il nous eſt encore preſque impoſſible de donner un nom à ce qui n'en a point,

je veux dire, un Nom radical & primitif; un Nom qui n'ait rapport à pas un autre, & qui ſoit à peu prés tel que les premiers Noms qu'on preté avoir eſté inventez alors. Comme il n'y a donc pas moyen de parvenir à la connoiſſance des choſes, qu'aprés en avoir appris les noms, parce que le nom porte avec ſoy la premiere notion de la choſe dont il eſt le nom; il eſt clair que celuy qui a impoſé les premiers noms, eſt celuy qui a donné à l'Homme les premieres notions de toutes choſes; on peut dire qu'il luy a communiqué les principes de tous les Arts & de toutes les Sciences; on peut

dire qu'il l'a mis en poſſeſſion de ſa Raiſon. De la vient que les Grecs qui s'expliquent avec tant de juſteſſe ne ſe ſervent que du ſeul mot de λόγος pour ſignifier la Parole & la Raiſon, comme ſi la Raiſon n'eſtoit autre choſe que la Parole. Or de qui l'Homme peut-il avoir receu cet admirable ſecours, que de la Puiſſance meſme à qui il eſt redevable de ſon Eſtre? Car n'en alleguer point d'autre cauſe que le Hazard, comme fait Vitruve, quand il dit que les Hommes commencerent à " parler par Hazard, & à for- " mer entr'eux les premiers " mots: Cela n'eſt gueres moins *ridi*cule que d'attribuer la

Fati fortuito cœperût & ita ſermones inter ſe procreaverunt. *Vitruv. l. 2. c. 1.*

generation du Ciel & de la Terre, au meſme Hazard, qui eſt un agent trop meſprisable pour des effets ſi excellens. Il faut donc reconnoiſtre un rayon de la Puiſſance & de la Bonté Divine dans l'impoſition des premiers noms, & dans l'établiſſement de la premiere Langue de l'Univers. Et Platon n'en a pas douté, quand il dit dans ſon Cratyle: „ Que la Puiſſance qui a impoſé les premiers Noms, eſt au „ deſſus de la puiſſance humaine. Et encore; Que les „ Dieux ont impoſé les premiers Noms, & que c'eſt ce „ qui fait qu'ils ſõt veritables. Et cela n'eſt point contraire aux Sts Livres, où nous liſons

μείζω τινὰ δύναμιν εἶναι τὴν θεσπίσασαν τὰ πρῶτα τῶν ὀνομάτων θέσθαι τὴν ἀνθρωπίνην τὰ ὀνόματα θεμένην. Plato Cratylo

ὅτι τὰ πρῶτα ὀνόματα οἱ θεοὶ ἔθεσαν καὶ διὰ τοῦτο ὀρθῶς ἔχει.

Luc

qu'aprés la Creation de l'Univers, Dieu amena tous les Animaux en preſence du premier Homme, qui les nomma chacun du nom qui leur eſtoit propre ; Car encore que cet endroit du Texte ſacré, attribuë expreſſément à l'homme l'impoſition des premiers noms ; il n'empeſche pas neanmoins qu'on ne puiſſe auſſi rapporter à Dieu meſme cet effet merveilleux par la voye de l'inſpiration, puiſqu'il eſt évident que l'homme nouvellement créé, n'auroit pas pû connoiſtre la nature de tant d'animaux qu'il n'avoit jamais veus, ni leur donner à chacun le nom qui leur eſt propre, ſi Dieu *Geneſ.*

n'euſt rempli ſon Eſprit de Sageſſe & de Science, & ne luy euſt inſpiré la connoiſſance parfaite de la Langue dont il ſe devoit ſervir en cette rencontre. C'eſt donc de la corruption de cette premiere Langue du Monde, arrivée en punition de l'orgueil des Hommes, que toutes les autres ont eſté engendrées. Dieu confondit les levres de la Terre univerſelle, dit l'Eſcriture, & cette vengeance meſme prouve encore quel eſtoit l'Autheur de cette premiere Langue ; car s'il a fallu que la Puiſſance Divine s'employaſt pour la deſtruire, il eſtoit bien plus neceſſaire que cette meſme

Geneſ. 11.

Puiſſance s'employaſt pour l'eſtablir. Les diverſes Colonies des Peuples s'eſtans reſpanduës enſuite dans pluſieurs parties du Monde, chacune y porta les reſtes défigurez de cette premiere Langue ; Et l'eſloignement du lieu natal, les nouveaux beſoins, les nouvelles reflexions y introduiſirent encore de temps en temps des changemens notables, juſques à ce qu'enfin les Langues dont la memoire nous eſt reſtée, commençaſſent à paroiſtre. La Grecque s'acquit déſlors beaucoup de conſideration, ſoit qu'elle fuſt un rejetton de la Langue Egyptiéne & de l'Hebraïque, comme il y a

de l'apparence, ſoit qu'elle euſt une autre origine que
Cratyl. „ nous ignorons. Les Grecs, „ dit Platon ; ont pris plu- „ ſieurs mots de la Langue „ des Barbares, & celuy qui „ cherche l'etymologie de „ ces mots dans la Langue „ Grecque, & non pas dans „ celle d'où ils ſont tirez, ſe „ donne bien de la peine „ inutilement. Les Peuples ayant donc receu la pluſpart de leurs mots primitifs d'une ſource qui leur eſtoit inconnuë, ils les augmenterent depuis par leurs ſoins, & cultiverent ce premier fonds avec plus ou moins de ſuccés, ſelon qu'ils ont eſté plus ou moins induſtrieux. C'eſt de

cette culture que ſont venus les mots dérivez, qui ſortant tous d'une meſme tige, ſe ſont multipliez en diverſes branches. C'eſt par ce moyen qu'ont eſté engendrez les mots compoſez, qui rejoignent en un ſeul la ſignification de pluſieurs. C'eſt de là que viennent les mots metaphoriques, lorſque le propre manquant, on en a ſubſtitué un autre par reſſemblance. C'eſt par ces differentes manieres de multiplier, de fortifier, de tranſporter les mots, que le genie des Peuples s'eſt ſignalé; ils ont fait paroiſtre leur delicateſſe dans les dérivez, leur jugement dans les compoſez, leur ſça-

voir dans les metaphoriques, & ce ſont ces derniers qui ont fourni les principaux brillans du diſcours ; car rien ne l'embellit d avantage que ces mots tranſportez, qui preſentant une choſe ſoubs l'apparence d'une autre, promenent agreablement l'imagination ſur differents objets. Et cela nous fait voir que dans toutes les Langues, il y a des mots qui ne ſont point de l'invention des hommes, & d'autres qui en ſont ; c'eſt à ſçavoir ceux que les Peuples ont adjouſtez aux mots primitifs, & que la neceſſité du commerce a introduits. Enſuitte on a fait les grandes obſervations qui ont

ont produit les reigles du bien dire. On a commencé à s'appercevoir qu'il falloit éviter les expreſſions equivoques, par ce que la clarté eſt la qualité la plus neceſſaire du diſcours. On a commencé à prendre gouſt aux façons de parler exquiſes. On a recherché dans l'arrengement des mots, une certaine facilité de prononciation, qui rend le diſcours plus agreable & plus coulant, & l'on a deſcouvert peu à peu les plus riches ornemens des penſées & des paroles. Enfin on a diſtingué les ſtiles; on a trouvé la verſification & la Poëſie, & l'on a inventé les addreſſes qui ont acquis à

l'Eloquence un empire abſolu ſur la volonté. Ainſi par ces differens progrés, il eſt arrivé, qu'il y a eu auſſi peu de reſſemblance entre l'Eſtat de perfection d'une Langue & celuy de ſon enfance, qu'entre deux Langues differentes. Ceſt ce que Platon nous enſeigne encore à l'eſgard de la Langue Greque, dont nous ne connoiſſons plus le premier âge. Il ne faut point s'eſtonner, dit-il, ſi à force de changer les mots, noſtre ancienne Langue comparée avec celle d'aujourd'huy paroiſt une Langue entierement Barbare. C'eſt par ces degrez pareillement, que la Langue Romaine dont les

διὰ γὰρ τὸ πανταχῇ ἐξ. φιλεῖται δὲ ὀνόματα, τὸ δὲ ἦν μεταβολὴν ἀν εἴη εἰ τὰ παλαιὰ φανῇ πρὸς τὴν νῦν βαρβαρικὴς μᾶλλον διαφέρον. Plat. Cratyl.

commencements avoient eſté ſi rudes, ſi ſecs & ſi pauvres, s'eſleva à ce haut degré d'Excellence où elle parut dans les eſcrits du ſiecle d'Auguſte, juſqu'à ce que le temps qui avoit nourry ſa beauté, l'euſt inſenſiblement deſtruite; ſoit que le bon gouſt des Peuples ſe paſſe, & que l'amour du changement qui eſt naturel à l'homme, ne ſe pouvant plus porter vers le meilleur, il ſe rabatte neceſſairement vers le moindre; ſoit que la corruption de la premiere Langue ayant eſté un chaſtiment de Dieu, il ait voulu que cette pente vers la corruption demeuraſt attachée à toutes les Langues

qui ſont venuës depuis, comme une marque honteuſe du peché de leur origine. Quoy qu'il en ſoit, il eſt aiſé de voir aprés ce que nous avons dit, qu'il faut de la penetration, du jugement, du ſçavoir, & du bon gouſt, pour porter une Langue à cet eſtat de perfection. Et comme dans la neceſſité où ſont les hommes de ſe parler, c'eſt un des plus grands plaiſirs de ce commerce, que de s'expliquer avec clarté & avec elegance ; la clarté faiſant que celuy à qui l'on parle ne s'abuſe jamais a ce qu'on dit, & n'eſt point en danger de faire le contraire de ce qu'on deſire de luy ; Et l'Elegance

faiſant qu'on ne dit rien de ſuperflu ni qui ennuye. Et comme il eſt encore vray que l'Homme cherche naturellement le plaiſir en toutes choſes, & que c'eſt par l'amour du plaiſir qu'il eſt excité à toutes les actions qui ſont neceſſaires à la conſervation de ſa perſonne ou de ſon eſpece, il ſenſuit que tout homme à moins qu'il ne ſoit entierement hebeté ne peut pas s'empeſcher de vouloir ſe procurer à luy meſme ce plaiſir qui naiſt de l'uſage d'une Langue pleine de clarté & d'elegance ; & par conſequent, on peut aſſurer que tous ceux qui n'ont *point* joüi de ce plaiſir ſpiri-

tuel, ne l'ont manqué, que parce qu'ils n'ont pas eſté aſſez habiles pour ſe le donner, ce qui les a arreſtez par impuiſſance, ou parce qu'ils ne l'ont pas aſſez connu pour le ſouhaiter, ce qui les en a privez par ſtupidité. Diſons donc hardiment, que la beauté de la Langue eſt un teſmoignage précis de la beauté de l'eſprit du Peuple qui la parle, & que ſelon qu'elle s'approche ou qu'elle s'eſloigne du degré de perfection, on peut en tirer pour luy des conjectures plus ou moins avantageuſes, & conclure abſolument, que le Peuple dont la Langue eſt la plus parfaite, eſt celuy dont l'eſ-

prit eſt le plus eclairé & le plus noble.

CHAPITRE VII.

Que la grandeur de l'Empire Romain n'eſt point une raiſon pour pretendre que les Romains ayent eu plus d'eſprit ou plus de vertu que nous; Et que la grande opinion qu'on a d'eux eſt beaucoup au deſſus de leur merite.

ON à donc beau faire, il faut eſſuyer toutes ces faſcheuſes conſequences, ſi la langue Latine eſt tellement audeſſus de la noſtre, qu'on ait droit de nous accuſer de trop d'amour propre quand nous refuſerons de l'avoüer. Il eſt vray que

nos adverſaires font tout ce qu'ils peuvent pour nous adoucir l'amertume d'un aveu ſi des-honeſte. Ils nous re-„preſentent qu'il ne nous eſt „point honteux de ceder aux „Romains quelque petite „choſe, tant pour l'eſté duë de „l'Empire que de la Langue, & „qu'au contraire ce nous eſt „une grãde matiere de gloire „d'approcher d'eux de ſi prés. Ils taſchent par une induction artificieuſe, à prévenir la revolte qui s'eſleve naturellement dans l'eſprit d'un Peuple genereux quand on veut l'abbaiſſer au deſſous d'un autre. Ils avoüent que nos „Soldats combattent ſi bien „qu'il ne ſe peut mieux; que nos

Quaſi probro ſum ſit nobis ſi minus armorum gloria at ſermonis & Imperii diffuſione Romanis tantillum cõ cedere, ac non magnum potius ad eos accedere nec longo proximos eſſe Intervallo. *Orat. de Mon. pub. Lat Inſc. eo.*

Pugnamus fortiter ut nihil ſa[illegible] Prænationes

nos Armées ſont par tout Victorieuſes, mais ils diſent que nos Victoires ne s'eſtendent pas auſſi loin que celles des Romains, & que nous n'embraſſons point encore ſous une meſme domination l'Europe toute entiere, avec les plus belles parties de l'Aſie & de l'Afrique. Ils avoüent que nous parlons elegamment, mais que nous n'avons point encore de Virgiles, de Cicerons, & de Titelives. Ils adjouſtent que c'eſt dans la Langue Latine qu'eſcrivent generalement tous ceux qui veulent que leurs eſcrits paſſent dans les pays eſtrangers. Que les Jardins, les Lycées, les Portiques,

numero infinitas vicimus nondum tamen Aſiam Africam Europam totam ſub ditione habuerunt Romani habemus. *Ib. p. 61.*

c'eſt a dire en langage vulgaire, les Eſcholes des Philoſophes, n'en cõnoiſſent point d'autre, & que les Theologiens, les Rhetoriciens, les Medecins, les Juriſconſultes, n'ont point encore abandonné l'uſage du Latin pour prendre celuy de la Langue Françoiſe. Ce ſont là les couleurs dont ils ſe ſervent pour nous eſblouïr. N'oſant pas dire ouvertement que nous valons moins que les Romains, ils taſchent de l'inſinuer ſous des raiſonnemens trompeurs; & pour en monſtrer l'erreur, cõmençons par celuy qui paroiſt le plus ſenſible. Ils diſent avec beaucoup de faſte que les Ro-

mains ont eu un Empire plus eſtendu que le noſtre; c'eſt ce qu'on ne leur diſpute point; mais c'eſt une mocquerie que de s'imaginer que la grandeur de l'Empire influe en meſme temps les prerogatives du merite perſonel ſur tous les particuliers qui compoſent cette Monarchie dominante. Si cela eſtoit veritable, il faudroit dire que parmi les Macedoniens il n'y avoit point de ſi vaillans hommes que chez les Perſes, parce que le Roy de Macedoine n'occupoit qu'un petit coin de la Grece, tandis que le Roy de Perſe eſtoit maiſtre de la plus grande partie de l'Aſie. Cependant ce petit

Roy a renverſé ce Geant, & a fait voir qu'il peut naiſtre dans un petit Eſtat de plus braves ſoldats que dans un grand. On ſçait meſme que l'eſtendue de la domination engendre la molleſſe, & que quand les Romains furent devenus poſſeſſeurs de ce grand Empire, ils commencerent à devenir la proye de leurs voiſins qu'ils appelloient Barbares. C'eſt dans le plus grand eſclat de leur puiſſance que nous leur enlevalmes les Gaules, & peut-eſtre que leurs admirateurs avoueront que nos peres qui les ont vaincus, eſtoient pour le moins auſſi braves qu'eux.

C'eſt une veritable chimere que ces grands Eſtats, quand on ſe veut ſervir de cette apparence, pour conclure qu'il y a moins de probité, moins de prudence, ou moins de valeur, dans les autres Republiques. L'Empire de Gingis-Can a eſté plus grand non ſeulement que celuy des Romains, mais que tout autre dont ont ait jamais oüy parler. Il avoit reüni ſous une meſme puiſſance cette immenſe eſtenduë de pays qui eſt depuis la mer de la Chine juſqu'en Allemagne; Croirons nous pour cela que ce Barbare qui n'a fait que paſſer ſur la face de la terre comme un feu devorant, ait eſté plus grand

capitaine que Cæſar ou qu'Alexandre ? Pour acquerir la reputation de vertu & de valeur, ſuffit-il d'eſtre à la teſte de ces Armées innombrables, qui ne ſont à proprement parler, qu'un grand amas de brigans, attirez par le deſir de l'uſurpation & par l'avidité du pillage ? L'injuſtice & la cruauté font aſſez ſouvent plus de bruit & de fracas que la vertu meſme, mais ce bruit n'entre point dans les concerts de la veritable gloire. On ne regarde ces Vainqueurs farouches que comme des inſtrumens de la Juſtice de Dieu, & des fleaux de ſa colere. Les Heureux ſuccés de leurs entrepriſes ne juſtifient

pas leurs violences, & tandis que les Peuples opprimez les adorent, les Philoſophes les appellent de grands & de furieux Larrons. On ne peut donc rien conclure au deſavantage des Princes & des particuliers d'un Eſtat mediocre, en faveur de ceux qui ont eu un Empire plus eſtendu. Ainſi Plutarque n'a point fait de ſcrupule, de comparer ces redoutables Romains, à de petits Capitaines des Republiques Grecques, qui avoient quelquefois moins de gens dans toute leur Armée, que le Conſul où le Preteur du Peuple Romain n'en avoit dans ſes Gardes. Qu'on ne penſe donc pas

Magnos & furioſos Latrones *Seneca.*

nous impoſer avec ces grands noms des Scipions des Æmiles, des Cæſars, & des Trajans; Quand nous oppoſerons nos Roys, à ces Empereurs; nos Coneſtables & nos Mareſchaux de France, à ces Senateurs; nous trouverons des exemples domeſtiques de toutes les vertus civiles & militaires, qui egaleront & ſurpaſſeront peut-eſtre tout ce qu'ont fait ces Anciens ſi renommez. Car enfin, la vertu a des bornes dans leſquelles elle ſe renferme, & lors qu'une action d'un certain genre à toutes les qualitez que la vertu de ce genre la peut demander; elle eſt auſſi grande en la perſonne

d'un hõme de nos jours, que dans les plus fameux Heros de l'Antiquité. Qu'on ne penſe pas encore nous faire croire que les Peuples d'un grand Empire doivent eſtre cenſez les plus habiles en toute autre choſe, ni les plus eloquens & les poſſeſſeurs de la plus belle Langue ; Car encore qu'il ſoit vray pour l'ordinaire, comme nous avons dit, que toute Nation qui a formé une Monarchie celebre, & qui a duré long-temps, doit avoir eu une langue fort cultivée, il ne s'enſuit pas que le plus ou le moins d'elegance dans la langue, doive ſe conſiderer ſelon l'augmentation ou la

les Chaldeens plus de penetration dans les Sciences celeſtes, les Hebreux plus de ſageſſe ? Pourquoy donc veut-on preſentement que nous ne puiſſions conteſter avec eux touchant le merite de l'eſprit, à raiſon duquel ils ont eſté inferieurs à tant tant d'autres Peuples ? Quand à la fortune, cedons leur ; Eh qui de nous autres ſe trouve honteux de ceder à tant de teſtes communes, que cette capricieuſe Divinité choiſit pour les objets de ſes faveurs? On nous eſleve avec je ne ſçay quel enteſtement pour les Romains dont on a peine à ſe deffaire, parce qu'on ne nous en a jamais fait voir que

le beau, & qu'on nous lit en jeuneſſe leurs ouvrages, où ils n'ont pas oublié à dire du bien d'eux meſmes. Ils ont eſté les premiers à ſe donner de l'encens, & ils nous ont accouſtumez à leurs propres loüanges. Ainſi nous ne nous eſtonnons plus d'entendre dire à leurs admirateurs qu'il faut chercher chez les Romains des exemples de vertu, & chez les Grecs des exemples du ſçavoir, parce que Ciceron l'a dit le premier, & que Quintilien qui eſt ordinairement l'echo de Ciceron, a repeté la meſme choſe. En diſant cela hardiment, ils ont perſuadé cette fauſſeté à la pluſpart de ceux qui

Cicero lib. 3. de orat.

Quintil. l. 12. ap. a.

ſont venus aprés eux, & cét abus en vieilliſſant eſt devenu une authorité. Ainſi nous nous laiſſons prevenir en leur faveur en toutes ſortes d'occaſions, parce qu'on deguiſe tous leurs vices ſoubs le nom de quelques vertus qui leur reſſemblent On appelle leur Ignorance, Amour des mœurs anciennes; leur Ferocité, Conſtance; leur Avarice inſatiable, Oeconomie; leur Ambition demeſurée, Amour du bien public; leur Fourberie, Prudence; leur Cruauté, Grandeur de courage. Et certes il ſemble que ce dernier vice ne puiſſe pas aller plus loin qu'ils l'ont porté; Car que penſer autre choſe de ces

cruels combats de Gladiateurs, où la mort des hommes entroit dans le nombre des divertiſſemens de ce Peuple *Barbare*. Si je lis qu'un Empereur des Turcs fit couper par le milieu du corps deux ou trois cens Valaques à qui il avoit donné quartier, & qui depuis s'eſtant revoltez contre luy, meritoient la mort par les loix de la Guerre ; j'appelleray cela cruauté ; Et ſi j'entends dire que les Romains faiſoient égorger en un matin cinq ou ſix cens hommes qui ne leur avoient rien fait, mais par la ſeule raiſon que l'effuſion du ſang humain leur paroiſſoit un jeu agreable ; il fau-

dra que je donne le nom de Magnificẽce à cette Barbarie; & cela, parce qu'il n'en couſtoit que l'achapt de cinq ou ſix cens miſerables, dont ils faiſoient moins d'eſtat que des Chiens où des Ours. Qui peut oüir ſans horreur le recit de ce Feſtin cruel d'un Flaminius, qui pour plaire à un jeune garçon proſtitué qu'il menoit avec luy en voyage, fit aſſaſſiner à ſes yeux un Ambaſſadeur d'une nation voiſine, parce que cét infame ſe plaignit à luy, qu'il l'avoit emmené de Rome la veille d'un Combat de Gladiateurs, & qu'il n'avoit encore veu mourir perſonne? Mais pourquoy parler de ce feſtin ſeul

puiſ

puiſque c'eſtoit une circonſtance ordinaire de tous les feſtins des Romains, d'y meſler des combats de gladiateurs, dont le ſang rejailliſſoit ſouvent ſur les viandes & ſur la table? C'eſt ce qu'ils appelloient eſgayer le feſtin.

Exhilarare viris convivia Cæde. *Sil. Ital.*

Quand les Romains donnoient à manger à leurs amis, dit un autheur qui vivoit du temps d'Auguſte, c'eſtoit la couſtume de faire entrer au deſſert deux où trois paires de gladiateurs, pour le divertiſſement des Convives, qui apres avoir fait bonne chere & ſe trouvant entre deux vins, prenoient plaiſir à les voir ſe couper la gorge: *Nicol. Damaſc.*

Quoy ce Peuple ſanguinaire aura veu cette boucherie, non ſeulement ſans repugnance, mais avec joye? Encore s'ils y avoient eſté excitez par la cholere, ou par l'envie de faire des exemples contre leurs Ennemis, on taſcheroit de rejetter cette inhumanité ſur des intereſts de politique, ou ſur un violent deſir de vengeance; Mais que que de ſang froid ils ayent fait un carnage qui paroiſt abominable dans l'emportement des paſſions; que ce qu'il y a de plus feroce ſoit entré dans leurs delaſſemens d'eſprit; c'eſt une conduite ſi deteſtable, qu'il n'y a point de Peuple qui nous donnaſt

plus d'occaſion de le regarder avec horreur, ſi la ſainteté de la nouvelle Rome, ne nous faiſoit oublier l'abomination de l'ancienne. Car pour combien faut-il conter l'avantage qu'elle a d'eſtre le fort inexpugnable de la vraye Religion, & le Siege du Chef viſible de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt? C'eſt une grace du Ciel qui ſurpaſſe toutes les autres grandeurs humaines; c'eſt par là que Rome eſt encore aujourd'huy la capitale du Monde, & qu'elle eſt veritablement la Ville eternelle. Il faut donc que les Partiſans des anciens Romains en uſent un peu de meilleure foy, quand ils comparent ces ſiecles-là

avec les noſtres ; & qu'ils ne pretendent pas nous impoſer toûjours ſilence en nous racontant leurs Triomphes, leurs Ovations, leurs Apotheoſes, leurs Baſtimens publics, comme ſi nous devions demeurer accablez ſous le poids de ces grandeurs imaginaires. Car, diſons la verité, ces Triomphes dont le nom ſeul porte l'eſprit à la magnificence, meritoient-ils toûjours tout le bruit qu'on en a fait ? Et ceux qu'on avoit ordonnez pour la priſe de quelques Chaſteaux dans les terres des Liguriens, rempliſſoient-ls toute l'eſtenduë de ce nom faſtueux ? puiſque Ciceron meſme s'en

moque, quand il dit dans ſon dialogue de Brutus, qu'il aymeroit mieux avoir compoſé le plaidoyer de Craſſus pour Curius, que d'avoir obtenu deux de ces Triomphes. *Malim mihi L. Craſſi unam pro M. Curio dictionem quam caſtellanos triumphos duos.* Et Valere Maxime ne nous aprend il pas encore, que cet honneur s'eſtoit accordé pour des exploits militaires de ſi peu d'importance, qu'il avoit fallu remedier à ce deſordre? A cauſe donc que le Triomphe de Paul Æmile & celuy de Pompée ont eſté fort éclatans, on tranſporte le meſme eſclat aux Victoires remportées ſur les Vejentins

toûjours plaiſir à voir les choſes bien imitées. Or ce que fait la Peinture, les deſcriptions eloquentes qui ſont eſpeces de Peintures, le font auſſi; de façon que comme nous ne connoiſſons l'ancienne Rome que ſur les excellentes deſcriptions que nous en ont laiſſé tant d'Eſcrivains eloquens, nous ſommes tous les jours abuſez par l'artifice de ces tableaux, qui nous la repreſentent plus belle & plus grande qu'elle n'a eſté; Et l'imagination qui ne manque jamais d'aller plus loin qu'il ne faut, encheriſſant ſur les idées des autres, ſe fait à la fin une Idole phantaſtique qui la charme & qu'elle adore

adore. Quoy qu'il en ſoit ſi l'on vouloit relever ambitieuſement les ſpectacles ſurprenans & les autres magnificences de nos derniers ſiecles, il ſe trouveroit peut-eſtre de quoy balancer cette grandeur ancienne. Mais il faudroit conſulter pour cela, le livre du R. P. Meneſtrier de la compagnie de Jeſus, intitulé la Philoſophie des Images, où il a entrepris de nous expliquer toutes les Pompes & toutes les grandes Ceremonies ſeculieres & Eccleſiaſtiques qui ont jamais paru, & dont il nous a donné un eſſay ſi curieux, & ſi ſçavant, dans ſon traité des Repreſentations en Muſique.

Quant aux baſtimens antiques, il eſt certain que les Romains nous ont laiſſé dans les ruines de leurs edifices, quelques veſtiges de ce bon gouſt que les Grecs avoient apporté en Italie; mais il eſt certain auſſi que les Architectes modernes ont ſi bien pris ce bon gouſt, & cet air de grandeur, qu'ils les ont ſurpaſſez. Car enfin il eſt avoué de tout le monde, & l'on ne pourroit le nier ſans ignorance, que Rome ancienne n'a jamais eu un edifice comparable à l'Egliſe de S. Pierre du Vatican; Et ſi l'on peut reprocher à Michel Ange d'avoir pris le deſſein de ſa vaſte coupole, ſur celuy du

Pantheon, on peut dire auſſi qu'il a trouvé le moyen de baſtir en l'air, ce que les autres ont fondé ſur terre. On dira donc ce qu'on voudra de Rome Ancienne, j'ay bien peur que ſa gloire preſente n'ayde encore à enfler dans nos eſprits les images de ſa gloire paſſée. Mais pour revenir à mon ſujet, c'eſt un avantage purement eſtranger à la beauté de la Langue Latine, que d'eſtre la Langue d'un Peuple Conquerant, puiſque l'eſtenduë de la domination n'eſt qu'un effet de la proſperité des armes. Cependant nos adverſaires ſe ſervent de ces apparences pour ſoumettre noſtre Langue à celle des Romains.

Par la grandeur de leurs victoi
res, ils jugent de l'elegance d
leurs diſcours, & l'eclat de leu
fortune leur ſert de preuve au
merite de leur eſprit.

CHAPITRE VIII.

Qu'on ne peut rien inferer au des avantage de la Langue Françoiſe, ſur ce qu'on nous dit que nous n'avons point encore d'Auteurs eſgaux aux Romains, & que dans la comparaiſon des choſe Excellentes chacun en juge ſelon ſon gouſt.

MAis me dira-t-on, ce n'eſt point ſeulement par l'eſtenduë des pays où la Langue Latine s'eſt parlée, qu'on juge de ſon excellence; c'eſt par le merite meſme des Auteurs qui l'ont employée

dans leurs ouvrages que nous n'avons point encore égalez. Nous n'avons point encore de Virgiles, de Cicerons de Titelives, d'Horaces, quoy que nous faſſions tant d'efforts pour les imiter. Les admirateurs de la Latinité nous eſtourdiſſent toûjours des meſmes reproches. Ils ne manquent jamais de nous jetter à la teſte leur Virgile & leur Ciceron, & quand une periode de cette force eſt prononcée par un Declamateur hardi & vehement, la plus part des Auditeurs ayment mieux dire que cela eſt vray que de s'embaraſſer du ſoin d'y repondre. Mais il y a des perſonnes à qui il importe de

Loquimur nunc Elegantèr ut numquam melius, nondum tamen Maronem, Tullios, Livios, Flaccos quos Imitatione ſequimur, aſſiduè ſcribendo & loquendo ſumus *orat. de Mon. pub. laſ. Inſ. p. 61.*

n'eſtre pas ſi dociles, & qui ne ſe laiſſent pas renverſer d'un coup ſi foible. En effet qui nous oblige de demeurer d'accord que nous n'avons point encore eu d'Eſcrit auſſi eloquent que ceux de Ciceron ; point de piece en vers qui aproche de celles de Virgile, & d'Horace? Quoy depuis cinquante ans il ne s'eſt rien compoſé en proſe, qui aille du pair avec Ciceron? Quoy ſi j'en voulois alleguer un ſeul exemple, je le chercherois inutilement? Cela n'eſt pas vray ; Et quand je ne pourrois pas trouver un ſi grand nombre d'ouvrages d'un meſme homme qui fuſſent tous de meſme force, il ſuffiroit que je trouvaſſe ſeu-

lement vingt lignes de ſuitte, qui peuſſent diſputer le prix avec quelqu'un des plus beaux endroits de cet ancien Orateur, pour faire voir que le Genie de la grande Eloquence, ſe peut allier auſſi noblement avec la Langue Françoiſe qu'avec la Romaine. Car comme pour juger de la beauté d'une couleur, il n'eſt pas beſoin d'avoir une piece d'eſtoffe entiere, & qu'il ſuffit d'un eſchantillon, de meſme on peut juger de la beauté d'une Langue, ſur de petits eſſays, auſſi bien que ſur de grands Ouvrages. Nous n'avons peut-eſtre pas un auſſi grand corps d'Hiſtoire que celuy de Titelive, tiſſu

par tout avec la meſme elegance & la meſme vigueur de ſtyle ; Mais nous avons des traitez particuliers, eſcrits par des perſonnes du premier rang, qui dans une petite eſtendue ont tout ce qu'on peut deſirer d'un parfait Hiſtorien. Car apres tout, la longueur de la compoſition n'en fait pas le merite, autrement Saluſte dont l'ouvrage eſt ſi petit, ſeroit inferieur à Titelive, ce qui n'eſt pas. C'eſt la meſme choſe du coſté de la Poëſie, & ſi nos adverſaires eſtoient moins preocupez nous en dirions peut-eſtre aſſez pour leur faire avouër qu'aujourd'uy la Langue Françoiſe n'eſt pas moins

heureuſement diſpoſée que l'a eſté la Romaine dans les plus heureux ſiecles de la Republique. Qui dit donc que nous n'avons point encore d'auteurs que nous puiſſions oppoſer a Ciceron ou à Virgile, dit ce qui eſt arrivé juſqu'à preſent, il n'exclut pas ce qui peut eſtre à la venir. Il en eſtoit de meſme à Rome un an avant la naiſſance de ces deux grands Perſonnages & l'on voit combien l'on ſe ſeroit abuſé ſi l'on euſt deſeſperé alors de ce qui eſt arrivé depuis. En un mot, ſi aprés Homere de qui l'on a dit, qu'il avoit eſté au delà des bornes de l'eſprit humain ; ſi aprés Demo-

Quidquid eſt optimum, ante non fuerat. *Quintil. l. 12. c. 11.*

ſthene qui avoit eſté l'eſtonnement & l'admiration de toute la Grece, il eſt né deux Romains qui ont peû leur eſtre mis en comparaiſon, pourquoy ſera t'il impoſſible que la France en produiſe de ſemblables? Et quiconque le pretendroit de la ſorte, prononceroit temerairement ſur une choſe qui luy eſt inconnuë. Je ſçay bien qu'on demandera toûjours ſi ceux que nous voudrions mettre en parallelle avec ces illuſtres Latins, les auroient égalez, comme on a mis en queſtion ſi Virgile avoit égalé Homere; ſi Ciceron avoit égalé Demoſthene; Et ſur cela je ne fais point de difficulté

que les jugemens ne fuſſent differents, comme ils l'ont eſté à l'eſgard d'Homere & de Virgile. Toute l'Antiquité a eſté pour Homere; tous les Modernes ſont pour Virgile. Homere eſt plus fecond, plus ſçavant, plus varié. Il y a je ne ſçay quoy de Divin dans cette vaſte connoiſſance de toutes choſes, qui l'a fait appeller le Pere de tous les Arts & de toutes les Sciences. Virgile eſt moins univerſel, mais ſon ſujet ſe comprend mieux. Les matieres qu'il a traitées, ne ſe pouvoient toucher plus ſagement; ſa verſification paroiſt inimitable. Il eſt ſurprenant dans les paſſions. Ce qu'il dit, va droit au

cœur & ne manque jamais ſon effet. Qu'on diſpute donc tant qu'on voudra, qui des deux eſt preferable à l'autre, pour moy j'eſtime qu'il faut laiſſer à chacun d'eux la gloire dont il joüit, ſans vouloir en meſurer l'eſclat. Contentons nous en liſant les Poëmes d'Homere de penſer que nous glanons dans le meſme champ où Virgile a cueilli les plus belles fleurs de ſon Eneide. Et quand nous liſons l'Eneïde, admirons juſqu'à qu'elle eſlevation le Diſciple eſt monté, puiſqu'il a trouvé des ſuffrages qui luy donnent la preference ſur ſon Maiſtre. Quand les choſes ſont arrivées à un certain

degré d'Excellence où l'on peut dire qu'elles ſont parfaites, on peut ſe paſſer de demander qu'elle eſt la plus parfaicte, parceque chacune l'eſt en ſon genre ; & que tout ce qui eſt parfait en ſon genre, eſt digne de loüange. Auſſi bien, les jugemens qui ſe font en ces rencontres, ſont ordinairement pluſtoſt relatifs au gouſt du Juge qu'à la qualité des choſes jugées. Ainſi dans la Peinture, les uns ſont plus touchez des ouvrages qui ont je ne ſçay quoy de dur & de moins léché, & où il faut chercher la profondeur de la Science du Peintre au travers d'un coloris ſombre & enfoncé ;

les autres au contraire, ayment davantage les Tableaux où tout eſt fini, dont les ſujets ſont égayez, & où l'on n'a point eſpargné les couleurs les plus vives & les plus belles. Ainſi parmi les fleurs, les uns ſont pour l'Incarnat des Roſes & des Oeillets, les autres pour la blancheur des Lys & des Tubereuſes, les autres pour la varieté des Tulipes & des Anemones ; Et quand on demande à laquelle on doit donner la preference, chacun reſpond ce qu'il ayme le mieux, & non pas ce qui eſt le plus beau. Ainſi dans le plus fameux different qui ait jamais eſté ſur ces ſortes de comparai-

ſons, je veux dire celuy des trois grandes Deeſſes, Junon Pallas & Venus, qui voulurent que Paris decidaſt de leur beauté, on peut croire avec beaucoup de vray ſemblance, que chacune eſtant belle en perfection, ce berger Royal qui adjugea le prix à l'une des trois, ne le fit point parce qu'il reconnuſt moins de beauté aux deux autres; mais parce que celle là luy offrit une recompenſe plus conforme à ſon genie, & qu'il eſtima moins l'authorité Royale que Junon luy promettoit, & les Sciences dont Minerve luy vouloit faire preſent, que la volupté qu'il ſe figuroit eſtre

attachée a la poſſeſſion de la plus belle femme de l'Univers. C'eſt ce qui luy fit donner la Pome fatale à Venus, & ce qu'il n'auroit pas fait, s'il euſt eſté d'une autre humeur. Ainſi ce different fut terminé par l'inclination du Juge, & non par la conſideration des Perſonnes dont il jugeoit, & dans leſquelles il auroit trouvé tant de perfections differentes, qu'il ſeroit eternellement demeuré en ſuſpens, ſi ſon intereſt ne fuſt entré dans la balance. Voilà de quelle maniere on juge des choſes parfaites. La diſpoſition d'eſprit de celuy qui doit juger, la pente de ſon naturel font preſque tout

tout. Ne ſe pouvant pas conduire par la raiſon, il s'abandonne à ſon gouſt, & c'eſt dequoy l'on ne ſe peut jamais deffaire. Ainſi Demoſthene & Ciceron ſont tous deux ſi excellens, qu'il ne faut point vouloir donner la palme à l'un, au préjudice de l'autre, & celuy qui le fait, ne ſe determine que par ſon inclination. Quiconque ſe porte naturellement à un ſtyle ſerré & plus vigoureux qu'agreable, preferera Demoſthene à Ciceron. Au contraire celuy qui ayme un ſtyle doux, abondant & fleury, preferera Ciceron à Demoſthene. Il n'y a rien de ſi different ſ diſoit Ciceron meſme. ſ

„ que Demoſthene, Lyſias
„ Hyperide, Æſchine. Pour
„ rez-vous vous attacher à
„ l'un pluſtoſt qu'aux autres
„ puiſqu'ils ſont tous elo-
„ quens? Pourrez-vous vous
„ attacher à tous puiſqu'ils
„ ſont ſi diſſemblables? O!
„ merveille de cet Art, s'eſcrie-
„ t-il, où deux Perſonnes peu-
„ vent eſtre dans le ſouverain
„ degré de perfection, ſans ſe
„ reſſembler. Ne doutõs donc
point que l'on ne mette quel-
que jour en parallelle les Fran-
çois avec les Romains. On
comparera les beaux vers de
nos Poetes avec ceux de Vir-
gile. On comparera les beaux
diſcours de nos Orateurs
avec ceux de Ciceron; On

© Magnam artem poſſe eſſe ſummo qui inter ſe ſint diſſimiles *Cicer. Brut.*

comparera les traitez qu'il a faits pour la deffence de la Langue Latine avec ceux qui ſe font pour la deffenſe de la Langue Françoiſe. On demandera quels ſont les plus excellens, & il y aura des ſuffrages pour les uns & pour les autres.

CHAPITRE IX.

Si l'on peut ſouſtenir que noſtre Eloquence eſt moindre que celle des Anciens, parce qu'on ne fait point aujourd'huy de ſi grandes fortunes par l'Eloquence qu'on faiſoit autrefois dans Athenes & dans Rome.

CEpendant comme on ne voit point faire aujourd'huy par l'Eloquence les grandes fortunes qu'elle produiſoit autre fois, nos adverſaires ne manquent ja-

mais d'imputer à l'incapacité de nos Orateurs, ce qui ne doit s'attribuer qu'au defaut des occaſions. En effet la diſpoſition des affaires publiques ne permet pas que l'Eloquence ait des ſuites auſſi avantageuſes dans Paris, que dans Athenes & dans Rome, où l'authorité ſouveraine eſtoit entre les mains de pluſieurs, & où les plus importantes reſolutions ſe prenoient dans le Senat & dans les aſſemblées du Peuple. Car alors, ceux qui eſtoient en poſſeſſion de cét Art merveilleux qui ſçait flechir les Eſprits & emporter la volonté, avoient desgrands avantages. Ce n'eſtoit qu'a-

prés. les avoir oüys, que la Republique ſe determinoit à declarer la Guerre, à faire la Paix, à ſecourir ſes Alliez, à lever des Troupes, à choiſir des Generaux d'Armée. C'eſtoit par leur bouche qu'on recevoit les plaintes des foibles contre les plus puiſſans, & qu'on ordonnoit d'abaiſſer les uns & de ſouſtenir les autres. Ils donnoient leurs avis ſur le maniement des finances, ſur l'adminiſtration de la Juſtice, ſur la malverſation des Magiſtrats, & generalement ſur tout ce qu'on appelle affaires d'Eſtat. C'eſt ce qui faiſoit que cette Eloquence prenoit le nom de Politique, ſelon la remar-

Arist. Rhet. l. 1 c. 2. que d'Ariſtote. C'eſt ce qui faiſoit que les Orateurs fleuriſſoient dans ces deux Villes. Le plaiſir de ſe rendre utile à ſa Patrie par ſes conſeils, & de voir tourner ſur ſoy les yeux de tout le Peuple, allumoit l'amour du bien dire dans les ames genereuſes. C'eſt de ce noble feu qu'ont eſté forgez les foudres dont Pericles renverſoit & briſoit tout ce qui luy faiſoit reſiſtance. C'eſt de cette noble paſſion qu'ont eſté animez parmi les Atheniens, Hyperide, Cleon, Æſchine, Demade, Lyſias, Demoſthene & cent autres. C'eſt de cette meſme ardeur qu'ont eſté enflamez à Rome Phi-

lippe, Cotta, Sulpicius Galba, Antoine, Craſſus, Ciceron, Hortenſe, & tous ceux dont Ciceron meſme nous donne le denombrement dans ſon traité des Orateurs Illuſtres. La maniere du Gouvernement a ſeule engendré tant de grands perſonnages, parce que cette Puiſſance de la Parole, les rendoit comme Maiſtres de la volonté, du Peuple. De là vient qu'on leur donnoit le nom de δημαγώγους, qui veut dire les Conducteurs du Peuple, parce qu'effectivement ils le conduiſoient où ils vouloient. Mais dans les Eſtats qui ſe gouvernoient d'une maniere differente,

l'Art de parler n'ayant pas des fonctions ſi avantageuſes il n'y avoit point d'Orateurs. C'eſt la remarque meſme que „fait Ciceron, quand il dit, „que l'eſtude de l'Eloquen- „ce n'eſtoit point commu- „ne à toute la Grece mais „particuliere à la Ville d'A- *Ciceron Bruto.* „thenes, car adjouſte t'il, „qui a jamais oüi parler d'un „Orateur d'Argos de Co- „rinthe, de Thebes, de La- „cedemone? Ainſi les Ora- teurs Romains ont ceſſé, des que l'Eſtat euſt pris une autre face. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi la France n'a point maintenant d'Ora- teurs à la maniere de ceux d'Athenes & de Rome; Et

ſi

d'un coſté nous ne pouvons plus eſperer que noſtre Eloquence nous mêne à de ſi grands eſtabliſſemens, nous avons en recompenſe le bonheur d'eſtre ſous un gouvernement bien plus excellent, & où toutes choſes ſelon l'ordre de la Nature, ſont ſoumiſes à l'authorité du plus digne, & non point abandonnées aux brigues d'un petit nombre de Nobles qui eſtoient autant de Tyrans, ou aux emportemens d'un Peuple effrené, qui vouloit quelque-fois faire le mal pour monſtrer qu'il en avoit la puiſſance. Les mal-heurs inſignes de ces deux Republiques en

ſont des preuves indubitables, & ferment pour jamais la bouche au chagrin extravagant, ou pour mieux dire ignorant, de ces Speculateurs viſionnaires, qui regardent ces ſiecles anciens, comme des ſiecles bien-heureux, ſans ſonger à tous les orages dont ils ont eſté agitez; à ces injuſtes Oſtraciſmes, à ces cruelles Proſcriptions, à l'ambition des Citoyens ſeditieux, au brigandage des Magiſtrats avares, à l'impunité des Riches, à la corruption & à la venalité de ces Orateurs mêmes qui ont ſouvent fait payer ſi cher au Peuple le plaiſir de les avoir entendus; enfin, à mille autres

deſordres oppoſez au repos public, qui ne ſe trouve jamais plus aſſeuré, que ſoubs la domination d'un ſage & legitime Monarque. Ce n'eſt donc plus de la Tribune aux harangues, que partent les reſolutions qui regardent le gouvernement de l'Eſtat. Ces importantes matieres ſe traitent aujourd'huy parmi nous, dans une region plus eſpurée & moins ſujette aux bouraſques. Un Roy Juſte, un Roy plein de valeur & de prudence, aſſiſté d'un Conſeil fidele, decide ſouverainement de toutes ces choſes, & tient la main à leur execution. Ainſi des trois genres d'Eloquence

connus par les Anciens, à ſçavoir, le Deliberatif qui embraſſoit les matieres d'Eſtat, le Judiciaire qui regarde la deffence du Droit des particuliers devant les Juges, & le Demonſtratif qui a pour objet la loüange ou le blaſme; nous n'avons plus le premier; Il ne nous reſte que le ſecond & le troiſieſme. Le Barreau nous a donné pluſieurs exemples celebres du Judiciaire; & quoy que les differens des particuliers ne fourniſſent pas ordinairement des ſujets capables d'une grande élevation puiſqu'il ſeroit ridicule de ſe jetter dans les grandes figures

quand il faut parler de l'Eſgouſt des eaux d'un toit, ou d'un autre droit de ſervitude ; il arrive neantmoins quelques fois des cas d'importance, où l'Orateur a occaſion de faire paroiſtre toute l'adreſſe de ſon Art ; ſur tout, quand il ſçait reduire la queſtion particuliere à la propoſition generale, qui offre toûjours un champ magnifique à l'Eloquence.

Quant au genre Demonſtratif, il eſt encore en uſage dans les oraiſons Funebres, & dans les preſentations des Officiers de la Couronne au Parlement ; Car en ces rencontres, on ne

manque jamais d'exaggerer les vertus de la perſonne dont on parle, & de relever le merite & les ſervices de ſes Anceſtres, ce qui donne ordinairement le moyen à l'Orateur de ſe ſignaler.

Mais ſi nous avons perdu le premier de ces trois genres d'Eloquence, de la maniere qu'il eſtoit en uſage dans les anciennes Republiques, nous en avons un autre que l'Evangile a engendré, qui eſt celuy de la Predication. Les matieres qu'il embraſſe, ſont ſi ſublimes & ſi neceſſaires à ſçavoir, qu'on peut dire que la Tribune aux harangues,

n'a jamais rien produit de plus digne d'admiration, que ce qui ſe dit tous les jours dans la chaire Chreſtienne. C'eſt de là qu'on tonne & qu'on foudroye ; c'eſt là qu'on ſe rend le maiſtre des eſprits & des volontez ; C'eſt là qu'on devient le veritable Conducteur des Peuples ; Et ſi Demoſthene ou Ciceron pouvoient revenir, je doute qu'en traitant les meſmes ſujets, ils fiſſent paroiſtre plus de nobleſſe de genie, plus de force de raiſonnement, plus de vehemence pour toucher les Eſprits, que l'on n'en remarque dans ce grand nombre de Predicateurs cele-

bres, pour qui nos Egliſes les plus vaſtes deviennent trop eſtroittes. C'eſt là que ſe retrouvent les trois genres d'Eloquence dans toute leur ſplendeur ; c'eſt là que l'Orateur Evangelique entre dans les plus importantes deliberations que nous puiſſions faire, quand il nous veut perſuader d'embraſſer les Exercices de la vie Chreſtienne, & d'abandonner les fauſſes maximes de la ſageſſe du Monde ; c'eſt là qu'il fait voir à ſes Auditeurs la verité des parolles divines, la fragilité des choſes humaines, l'horreur de la condemnation dont ils ſont menacez, & l'immortalité

glorieuſe qu'ils doivent taſcher de meriter. C'eſt là que l'Orateur entre dans le genre Judiciaire, quand il conſtitue ſes Auditeurs pour Juges, & qu'il accuſe devant eux ces grands coupables, qui attaquent à force ouverte la Doctrine de Jeſus-Chriſt, ou qui la prophanent par hypocriſie. C'eſt là qu'il fait le proces à ces ames de chair & de ſang, qui s'abandonnent en proye à leurs paſſions, & qui demeurent eſclaves de tous les vices ; Car quoy qu'il ne nomme perſonne & que la charité Chreſtienne l'oblige à menager l'honneur des particuliers, il

n'en eſt pas moins eloquent; au contraire, il l'eſt davantage, puis qu'eſtant obligé de traiter ces matieres ſur la queſtion generale, il les reduit toûjours dans les termes univerſels, qui ſont indubitablement les plus beaux endroits du diſcours. C'eſt là qu'il deffend l'innocence opprimée, en faiſant voir de quel merite cette oppreſſion eſt devant Dieu, quand on la ſouffre ſans murmurer; & faiſant conclure à ſes Auditeurs qu'il vaut mieux eſtre le Perſecuté que le Perſecuteur. Enfin c'eſt là qu'il trouue la matiere d'exercer toute la magnificence du ſtyle

Ornatiſſimæ ſunt igitur orationes ex quæ latiſſime vagantur & a privata ac ſingulari controverſia ſe ad univerſi generis vim explicandam conferunt & convertunt ut ij qui Audiunt natura & genere & univerſa recognita de ſingulis reis & criminibus & litibus ſtatuere poſſint. *Cicer. de orat l. 3*

Demonſtratif, en loüant les vertus des gens de bien, en relevant la patience des Martyrs, leur genereuſe inſenſibilité à toutes les promeſſes des Tyrans, leur conſtance dans les ſupplices, la fecondité de leur ſang qui a donné tant d'enfans à l'Egliſe, & les Trophées de leur Foy victorieuſe, confirmée par tant de miracles. C'eſt la grandeur de ces actions fameuſes qui portera à la poſterité un teſmoignage eternel de la nobleſſe de noſtre Langue, outre tant d'eloquens diſcours qui n'ont point eſté faits, pour eſtre prononcez en Public mais pour eſtre leus;

Car s'il faut plus de vehemence dans les premiers, il faut plus de correction dans les ſeconds, parce que le jugement des yeux eſt encore plus ſevere que celuy des oreilles, & que l'on peut revenir pluſieurs fois à ce que l'on a leû, au lieu que la prononciation avançant toûjours, on perd inſenſiblement la memoire de ce qui nous arreſte d'abord, & les nouvelles beautez qui ſe preſentent à noſtre eſprit, font diſparoiſtre les deffauts qui pouvoient l'occuper. Que ſi pour la gloire de noſtre Eloquence, il faut encore faire quelque reflexion ſur les grands eſtabliſſements

d'ont elle a pu eſtre cauſe, nous pouvons dire que d'un coſté elle a fait des Eveſques qui ſont les veritables Paſteurs des Peuples ; qu'elle a fait des Cardinaux qui ſont les membres de ce ſacré Senat, dont la Pourpre à effacé celle de l'ancien Senat Romain ; Que d'autre coſté elle a fait des Advocats generaux, des Premiers Preſidens, des Gardes des Sceaux, & des Chanceliers de France. Ainſi ſous quelque veue quon reduiſe la choſe, nos Orateurs n'auront point à craindre la comparaiſon des autres. Leur merite ſe ſouſtiendra par l'Elegance de leurs

diſcours, & quelque fois par l'eclat de leur fortune; & tout bien conſideré, il ſe trouvera que ces Anciens ſi eſtimez, n'auront point d'autre avantage ſur eux, que de les avoir precedez dans l'ordre du temps.

CHAPITRE X.

Que la grandeur des Richeſſes ne conclud rien pour le merite de l'eſprit ; Et que le trop grand amour des lettres eſt une eſpece d'obſtacle à la fortune.

MAis à dire les choſes comme elles ſon on ne s'arreſte gueres ni charges ni aux Rich quand il faut juger du rite de l'Eſprit. Ce n'eſt point parce que Ciceron a poſſedé de grands biens, & qu'il a eſté Conſul, que nous le propoſons comme le modele du parfait Orateur, puiſque cette meſme dignité

n'a point acquis à Silius Italicus le nom d'excellent Poëte. Si la nobleſſe & la puiſſance des Eſcrivains, mettoit le prix à leurs ouvrages, les vers de Neron l'auroient emporté ſur tous ceux de ſon ſiecle, & l'Ajax d'Auguſte ne ſe ſeroit point precipité ſur ſon eſponge. Un certain Dionyſius diſoit à Heliodore Secretaire de l'Empereur Adrien, Cæſar vous peut combler de de richeſſes & d'honneurs mais il ne peut pas vous rendre Eloquent. La Republique des belles lettres a ſes loix & ſa politique particuliere; Les Princes qui veullent y entrer, doivent dépoſer

Xiphilin. in Adriano

ſer leurs faiſſeaux à la porte; Il n'y viennent point accompagnez de gardes ni d'une foule de Courtiſans ; Ils ne s'y diſtinguent que par leur merite perſonel , & ſi la flaterie leur donne des loüanges , la Verité ne tarde gueres à les deſtruire. l'Empereur Numerien permit qu'on luy eſlevaſt une Statue ſous le tiltre *d'Orateur tres Eloquent* , ſans faire mention de ſa qualité de Maiſtre du Monde ; jugeant bien que quand il s'agit d'Eloquence, il ne ſert de rien de ſe parer de la puiſſance ſouveraine. On n'a donc jamais allegué comme un reproche contre un hom-

Vopiſcus in Numerianeo.

me de lettres, de n'avoir pas eſté eſlevé à de grandes dignitez, ou à de grandes richeſſes, parce qu'il n'eſt pas queſtion de cela, quand on juge d'un ouvrage d'Eſprit. Et à ce propos, je ne diſſimuleray point une reflexion que j'ay ſouvent faite, pourquoy de tres excellens hommes en tout genre de litterature, n'ont pas eſté fort riches, & meſme que le plus grand nombre eſt de ceux-là, quoy qu'il y en ait auſſi quelques uns, qui par des rencontres plus heureuſes, & principalement par la magnificence des Princes, ont fait des fortunes ſurprenantes. Et il m'a paru que toutes les

choſes qui peuvent ſervir de but aux hommes, dans la carriere de la vie, ſont de la nature des Termes plantez dans la carriere des Exercices ; Car comme celuy qui s'efforce d'arriver le premier au but, doit faire toutes les démarches neceſſaires pour ce deſſein, à moins de quoy il ſeroit fou de pretendre que le but s'approchaſt de de luy ; Ainſi ceux qui ſe ſont propoſez les richeſſes pour but, doivent marcher vers elles par les routes les plus aſſurées ; mais de pretendre y arriver en demeurant immobile, & en ſouhaittant que ce but vienne à eux, c'eſt une extravagan-

ce qui fait ſouvent qu'ils ſe plaignent de la Fortune, quand ils n'ont à ſe plaindre que d'eux meſmes. De plus, comme on ne peut pas marcher en meſme temps vers deux buts differens, il eſt bien mal aiſé que quand quelqu'un ſe met dans la route qui méne à l'un, il puiſſe arriver à l'autre ; Et il luy en prend le plus ſouvent, comme à ces chaſſeurs, qui courent deux lievres, & qui les manquent tous deux. Ces Images nous font voir aſſez clairement l'eſtat des pretentions humaines. Celuy qui veut devenir riche, doit ſe donner tout entier aux emplois qui

produiſent la Richeſſe. Celuy qui cherche les dignitez, doit ſuivre uniquement cette voye. Celuy qui ſouſpire apres la Gloire & les loüanges qu'attire le Sçavoir & l'Eloquence, doit regarder par quelle induſtrie il pourra ſe mettre en poſſeſſion de cette Gloire qu'il trouve ſi belle & ſi charmante ; Mais il ne faut pas qu'il s'eſtonne, ſi faiſant tous ſes efforts pour arriver à cette Gloire qu'il s'eſt propoſée pour but, & dans le chemin de laquelle il s'eſt mis, il n'arrive point à la Richeſſe, qu'il ne s'eſt point propoſée pour but, & dans le chemin de laquelle il s'eſt point mis.

Tellement que cet amour de la Gloire, & le ſoin qu'il prend de ſon eſprit pour la meriter, eſt un obſtacle indirect pour arriver aux Richeſſes. Et c'eſt ce qui fit dire à un Ancien, que l'amour du bel eſprit n'avoit jamais enrichi perſonne. Mais comme tous les hommes naiſſent avec certaines inclinations qu'ils apportent du Ciel, il eſt ſeur que de toutes celles dont nous avons parlé, l'Amour de la Verité & de la Gloire, eſt la marque des ames les plus relevées; Et comme en toutes choſes ce qui eſt le plus mediocre eſt le plus commun, il ne faut pas s'eſtonner, s'il y a

Amor ingenii nemi. nem unquam divitem fecit

plus d'ames qui pourſuivent les Richeſſes que la Gloire, parce qu'il y a plus d'ames mediocres que d'ames eſlevées. Ainſi il eſt conſtant que le trop grand amour des Lettres, nuit à la fortune. C'eſt une eſpece de deſordre à l'eſgard de l'acquiſition des Richeſſes ; mais c'eſt un deſordre qui vaut mieux que la conduite réglée des uſuriers & des avares. Enfin ſi l'on ne s'eſtonne point de voir qu'un homme né avec de grands biens, ſe trouve quelque fois reduit à l'indigence par une paſſion amoureuſe, ou par une generoſité prodigue & mal entenduë ; Et ſi l'on eſt obli-

gé d'avoüer que ſa ruine vient de ce qu'il a crû quelque choſe plus agreable pour luy, que la conſervation de ſon bien ; de meſme, il faut croire, qu'un homme de lettres qui ſe devouë tout entier à l'exercice de ſa profeſſion, & qui neglige pour ce ſujet tous les moyens de s'enrichir, qui ſont incomparablement plus faciles que ce qu'il fait, a enviſagé ſa profeſſion comme quelque choſe de plus grand & de plus agreable, que d'amaſſer des Richeſſes, & qu'il luy arrive dans ſa maniere de vivre pleine de Sobrieté & de Sageſſe, la meſme choſe qui arrive à l'autre dans la depravation de ſes mœurs ; & qu'à

& qu'à en juger ſelon le commun des hommes, ſon application ardente aux eſtudes, eſt une eſpece de débauche ; mais c'eſt une débauche compagne de la Vertu, & qui a cela neantmoins de commun avec la débauche vicieuſe, qu'elle entretient ordinairement celuy qui en eſt poſſedé, dans une fortune au deſſous de la mediocre. Cependant ſi cette noble paſſion produit c'eſt effet deſavantageux en apparence, le vertueux s'en trouve trop bien recompenſé pour auoir beſoin qu'on l'en conſole. Car y a t'il rien qui puiſſe flatter l'eſprit ſi doucement & avec plus de raiſon,

mirab
plus
tati
lie
av
l

ces exposés qu'on ne veut
autres faire. Il y a donc ſans
avec plus de Nobleſſe d'ame,
plus de Rectitude de Juge-
ment, en ceux qui s'appli-
quent aux belles Lettres &
aux beaux Arts, que parmi
ces Nobles imaginaires, qui
demeurant ſans vertu & ſans
action, pretendent authori-
ſer leur oyſiveté par la vaine
oſtentation de leur Naiſſance,
où parmi ces riches Plebeïens
& ces hommes nouveaux,
qu'un caprice de la Fortune
eſleve en des places qu'ils
n'occupent que pour ſe ren-
dre meſpriſables; Et qui tou-
te leur vie joüent le Perſon-
nage, ou d'une Fatuité beſtia-
le, ou d'une Volupté ſordide

u d'une Injuſtice tyranni-
que. Quelle que ſoit la for-
tune des Sçavans, ils ont la
conſolation d'eſtre engagez
dans une route, où tout ce
qu'il y a de plus illuſtre a paſ-
ſé devant eux, & où tout ce
qui n'entre point, tombe dans
une Obſcurité eternelle & eſt
apres la Mort comme s'il *Senec. Epiſt. 21*
n'avoit jamais eſté. Qui con-
noiſtroit Idomenée, dit Se- "
neque, ſi Epicure n'euſt "
gravé ſon nom dans ſes "
lettres. L'Oubli a triomphé "
de tous les Princes, de tous "
les Satrapes & du Roy meſ- "
me dont Idomenée tiroit ſa "
puiſſance. Les Epiſtres de "
Ciceron ont empeſché le "
nom d'Atticus de perir, il ne "

„ luy auroit ſervi de rien d'a-
„ voir eu pour gendre Agrip-
„ pa, ni que l'Empereur Ti-
„ bere euſt eſpouſé ſa petite-
„ fille, ni d'avoir eſté le biſa-
„ yeul de Druſus Cæſar. Il
„ auroit eſté perdu au milieu
„ de ces grands noms, ſi
„ l'amitié de Ciceron ne l'euſt
„ appellé au partage de ſa
„ gloire. Ainſi Virgile ayant receu quelque déplaiſir des habitans de la ville de Nole, crût que pour s'envanger pleinement, il ſuffiſoit d'effacer leur nom de ſon Poeme, comme ſi c'euſt eſté l'effacer de la memoire des hommes.

Talem dives arat Capua & vicina Veſevo
Ora jugo

Au lieu qu'il avoit mis d'abord

Et vicina Veſevo
Nola jugo

Y-a t'il rien de plus glorieux que d'eſtre poſſeſſeur d'une induſtrie qui diſpenſe l'Immortalité, & de pouvoir dire, *Poſſum mecum duratura nomina educere.* Ne nous plaignons donc point du partage que le Ciel nous a fait, quand il nous a pourveus de l'Inclination pour les belles Lettres, & ne ſoyons jamais aſſez laſches, pour mettre au nombre des choſes inutiles celles que nous eſtimons loüables. Sur tout ne nous chagrinons point pour la mauvaiſe humeur de noſtre Siecle, qui nous met toûjours

Sanct. Ibid.

aux derniers rangs & qui ne veut pas nous faire entrer en concurrence avec les Anciens. Conſolons nous de cette injuſtice par l'exemple des Anciens meſmes, qui ont eu preſque tous à combattre une pareille repugnance durant leur vie. On ne voit autre choſe dans leurs Eſcrits que des plaintes contre cette prevention. Il s'y meſle auſſi de la jalouſie de nos concitoyens, de nos amys, de nos parens; Car pour dire ce qui arrive tous les jours, Celuy qui n'a jamais oüy parler de Virgile que comme du Dieu des beaux Vers. Qui ne connoiſt Ciceron que ſous le nom du Pere de l'Eloquence,

qui a appris leurs Ouvrages par cœur en ſa Jeuneſſe, & qui void un eſpace infini de merite entr'eux & luy, pourroit il demeurer d'accord que les eſcrits de ſon amy fuſſent egaux à ceux de ces grands hommes ? De ſon ami, dis-je, qui luy eſt quelque fois inferieur en Nobleſſe, en Biens, & en Dignité. Il faudroit en meſme temps qu'il demeuraſt d'accord du reſte, c'eſt à dire d'avoir moins d'eſprit que luy, & c'eſt ce qu'on ne fait point. Ainſi n'eſperons pas que de noſtre ſiecle on nous rende juſtice contre les Anciens. Nos Juges ſont nos Parties. Il faut attendre qu'il naiſſe

des gens deſintereſſez ; des gens a qui nous ſoyons indifferens comme les Anciens nous le ſont preſentement. C'eſt la Poſterité qui nous jugera; C'eſt devant ſon Tribunal que nous trouverons la Juſtice qui nous eſt deuë, & que nous demanderions vainement à noſtre Siecle.

CHAPITRE XI.

Qu'il eſt impoſſible d'egaler les Anciens en eſcrivant en Latin; Mais qu'aſſurement on peut les egaler en ſe ſervant de la langue Françoiſe & des autres langues Vulgaires Illuſtres.

MAis nos Adverſaires qui n'entrent point dans les intereſts communs de la Patrie, ne peuvent ſe perſuader de la verité de nos eſperances. Ils regardent ces heureux Preſages comme des ſignes trompeurs qui nous entretiennent dans l'Erreur, parce qu'ils pretendent qu'on ne peut jamais porter ſi haut l'Eloquence avec la langue Françoiſe qu'avec la langue

Latine. Ils ont beau le diſſimuler, c'eſt là leur Opinion favorite, que quelque reſte de Pudeur retient au fond de leurs penſées. Mais ne les contraignons point; laiſſons les parler à cœur ouvert; laiſſons les dire publiquement comme ils le diſent entr'eux qu'ils ſont les ſeuls qui ſçavent eſcrire.

Soli ſcribere novimus.

Laiſſons leur tirer toutes les conſequences qu'il leur plaira d'une propoſition ſi temeraire ; la fauſſeté de leur opinion n'en ſera que plus evidente. l'Eloquence ſe ſert de paroles , c'eſt la matiere qu'elle employe pour ſon ouvrage ; mais elle eſt autre choſe que des paroles. C'eſt

un feu celeſte qui ſe reſpand dans le Diſcours, qui l'anime & qui le rend efficace. C'eſt ce qui touche les Eſprits, c'eſt ce qui les eſbranle, c'eſt ce qui les entraiſne. Ce n'eſt point l'arrengement ny le choix des mots, ni la cadence des Periodes, qui engage la bienveillance; qui s'oppoſe à la liberté de reſiſter; & qui force ſouvent le Cœur a prendre des reſolutions contre leſquelles nous nous eſtions preparez. Ces grands coups partent d'une vertu plus efficace que celle d'un Rheteur; C'eſt de la nobleſſe des Idées, de la maniere puiſſante de les concevoir, de l'adreſſe de les propoſer à

l'eſprit de l'Auditeur, des ouvertures que l'on trouve pour le tirer des doutes qui l'embaraſſent, des motifs qu'on luy propoſe pour le reſoudre, des eſperances dont on le flatte, & enfin de la verité qu'on luy fait connoiſtre. Ce ſont ces forces & ces reſſorts inviſibles, que les Anciens ont repreſentez par des chaiſnes d'or & de diamans, qu'ils ont fait partir de la bouche de noſtre Hercule Gaulois, en un temps où la langue de ce Heros, eſtoit peut eſtre conſiderée comme une langue Barbare. C'eſt cette faculté de penſer de grandes choſes & de les exprimer pluſtoſt avec

avec chaleur qu'avec delicateſſe, qui a fait des Orateurs à Rome avant que le nom de Rhetorique y fuſt „ connu. Car le moyen de „ s'imaginer, dit Ciceron, „ que Lucius Brutus euſt „ changé la face du Gouver- „ nement, qu'il euſt eſteint „ la Monarchie, qu'il euſt creé „ des Magiſtrats annuels, „ qu'il euſt fait des Loix, „ eſtabli des Juges, privé ſon „ Collegue de ſa charge, ſans „ employer la force du diſ- „ cours. Tout cela ne s'eſt pû „ faire qu'apres l'avoir perſua- dé. C'eſt donc cette Eloquence des choſes pluſtoſt que des paroles qui a produit ces merveilles, & qui les peut

Cic. Brut.

toûjours produire ; Et pretendre que cette vertu ſurprenante ſoit aujourd'huy tellement attachée à la langue Latine qu'elle ne ſe puiſſe communiquer à la Françoiſe, c'eſt ſouſtenir une choſe fauſſe & odieuſe tout enſemble. Il eſt vray que cette opinion reſpanduë par les ſoins de nos Adverſaires, ne contribueroit pas mal à produire ce qu'ils ſuppoſent veritable ; Car en faiſant entendre à tous les François, qu'ils ne doivent pas eſperer de rien faire à l'avenir avec leur Langue qui ne ſoit fort au deſſous des Latins, c'eſt eſtre cauſe que cela arrivera, puiſque c'eſt rendre la langue Françoiſe meſpriſa-

ble à ſes propres Enfans, & les deſtourner de l'employer dans leurs ouvrages, quoy que ce ſoit le ſeul moyen qu'elle ait pour s'élever. Car enfin la langue Latine ni la Grecque ne ſont point deſcendues du Ciel toutes polies, toutes elegantes, toutes nombreuſes; Elles ont commencé de la maniere que toutes les choſes du Monde commencent, & ne ſe ſont perfectionnées que par les ſoins de ceux qui les ont cultivées. Et certes, ſi la langue Latine eſtoit un eſtre ſubſiſtant ſeparement; ſi l'on pouvoit luy donner une vie & un raiſonnement, elle diroit qu'elle eſt plus obligée à Caton & à

Ennius, qui l'ont aymée toute pauvre & toute grossiere qu'elle estoit, qu'à Ciceron & à Virgile qui luy ont fait la cour, lors qu'elle estoit dans son estat le plus florissant.

Horat. ar. Poet.

Cum Lingua Catonis
& Enni
Sermonem patrium ditaverit.

Si donc les premiers auteurs Latins sont loüables, d'avoir assez estimé leur langue pour esperer de la pouvoir mettre quelque jour en concurrence avec la Grecque; S'il est vray encore que cette esperance a esté une des causes de ce glorieux effet, comment ne serions nous

point blaſmables d'eſtimer ſi peu noſtre Langue, que de croire qu'elle ne puiſſe jamais entrer en concurrence avec la Latine? Et en faudroit-il d'avantage pour empeſcher tous ſes progrés, puiſqu'il n'y a rien qui entretienne plus l'eſprit dans la faineantiſe que ce Deſeſpoir honteux, qui nous reduit à confeſſer que nous ſerons toûjours inferieurs aux autres. Plus l'Eſprit eſt genereux, plus il ſe dégouſte quand il a cette penſée. l'Oiſiveté entiere vaut mieux qu'un Travail meſpriſable, & il faut eſtre né avec une ame d'Eſclave, pour travailler toûjour dans les dernieres places, & n'o-

ſer pas faire effort pour en ſortir. Il n'y a donc rien de plus dangereux que de laiſſer croire que le bel Eſprit avec la langue Françoiſe ne ſe puiſſe pas eſlever auſſi haut que les Latins. C'eſt dire tacitement mais intelligiblement à ceux qui conçoivent le ſens des choſes, O vous qui avez quelque nobleſſe de Genie quittez l'uſage de la langue Françoiſe, ne cultivez que la Latine, c'eſt avec celle-là ſeulement que vous pourrez égaler les Cicerons & les Virgiles. Cependant de toutes les propoſitions que les Deffenſeurs de la Latinité peuvent avancer contre nous, il n'y en a point qui ſoit moins

veritable que celle-cy ; Car s'il diſent que nous n'avons point de Ciceróns & de Virgiles, je leur demanderois volontiers à eux meſmes s'ils en ont, c'eſt à dire, ſi depuis la reſurrection des belles Lettres, il s'eſt trouvé quelque perſonne qui eſcrivant en Latin, ſoit parvenu au meſme degré d'Excellence de ces grands Auteurs ? Qu'ils nous les faſſent connoiſtre ces deux hommes admirables qui n'ont point encore eſté nommez ; Ils auront peine à les deſcouvrir ſans doute. Je diray plus, ils les chercheront vainement, & ſi quelqu'un ſouſtenoit que cela n'eſt pas impoſſible, qu'il reforme donc

l'Oracle prononcé ſur ce ſujet par Quintilien, ou pour mieux „ dire par le bon Sens. Perſon- „ ne dit-il ne peut égaler l'Au- „ teur dont il ſuit les veſti- „ ges, car en marchant apres „ luy il faut de neceſſité qu'il „ demeure toûjours en arriere. l'Eſcrivain moderne qui eſt obligé de reconnoiſtre eternellement Ciceron & Virgile pour ſes maiſtres, ne peut jamais devenir leur égal; il n'eſt jamais aſſuré d'avoir bien parlé que lorſqu'il s'eſt exprimé dans leurs termes, ainſi il ne dit rien de luy-meſme, & ne rend que les Idées d'autruy. C'eſt ce que Scaliger diſoit de Chriſtophle de Longueil, qui eſtoit un fameux

Nunquamo poteſt æquare cujus veſtigiis ſibi utique inſiſtendum putat. Neceſſe eſt enim ſemper ſit poſterior qui ſequitur. Quinctil. lib. 10. cap. 2.

meux Ciceronien du dernier Siecle. Il n'a point parlé « ſelon ſon ſens, mais ſelon le « ſens de Ciceron, & au lieu « de ſuivre le ſtyle de cet « Orateur, il ne fait que tranſ- « crire ſes expreſſions & ſes « penſées. Tous ceux qui « copient les Anciens, ſe font à eux-meſmes cette contrainte; ils ſe mettent aux pieds ces entraves; ils n'oſent perdre de veuë leur modele; & comme ils ne ſçavent point la langue Latine naturellement, ils ne font que la repeter comme un Echo. Leurs diſcours ne ſont que de pieces rapportées les unes aux autres, & où il n'y a rien d'eux, que la miſerable addreſſe de

les coudre enſemble. Vida a beau dire pour authoriſer ce pillage qu'ils en font gloire.

Furto lætantur in ipſo.

Poëtic. lib. 3. v. 224.

Cela s'appelle excuſer un larcin par une impudence. Encore ſi le larcin eſtoit ſecret, ils pourroient rencontrer des gens de l'humeur des Spartiates, qui ne le deſapprouveroient pas ; mais nos copiſtes Latins volent avec plus d'effronterie que de ſubtilité, & s'ils eſtoient ſoûmis à la police des Ephores, ils auroient bien de la peine à ſe ſauver des coups d'eſtrivieres deſtinez à tous les larrons mal addroits. De plus comme ces larcins ſe font pour l'ordinaire

dans deux livres (car ils en veulent principalement à Ciceron, & à Virgile) & que le nombre des expreſſions de ces auteurs eſt borné ; il arrive que ces larrons parlent preſque tous d'une meſme maniere, & que les meſmes façonsde parler reviennent toûjours. C'eſt ce qui eſtablit par tout une parité de ſtyle & de penſées, qui devient à la fin fatigante & ridicule ; & quand ils haſardent quelque façon de parler nouvelle, comme ils n'ont point d'authorité, on ne les eſcoute qu'avec deffiance. Cependant eſt-il poſſible que dans ce nombre infini d'idées qui ſe preſentent à l'eſprit humain,

ſur les diverſes occurrences de la vie dont il faut parler, ils en trouvent toûjours les Images tracées dans ces grands hommes d'une maniere ſi juſte, qu'ils ne ſoient point obligez d'apporter quelque petit changement aux paroles, ce qui corrompt peut-eſtre la pureté du langage. Ainſi, ou ils ne penſent jamais que comme eux, s'ils veulent que leurs expreſſions ſoient toûjours ſemblables aux leurs; ou ſi leurs penſées ſont differentes, il faut que leurs expreſſions qui en ſont les Images ſoient pareillement differentes, & c'eſt ce qu'ils ont le plus à craindre. Apres cela, quiconque eſcrit de la ſor-

te n'eſt-il pas l'eſclave né de Ciceron & de Virgile; & s'il eſperoit jamais les égaler, ne dementiroit-il pas ſa conſcience, & ne paſſeroit-il pas pour extravagant à ſes propres ſectateurs ? Ainſi il ne luy reſte rien de toute la peine qu'il a priſe, que de s'eſtre rejoüi d'un larcin qui ne l'a pas enrichi,

Furto lætatus inani. *æneid. 6.*

Veritablement ces diſcours peuvent donner quelque plaiſir à des gens oiſifs, mais ils n'eſmeuvent point & ne perſuadent jamais. Ceſt une maniere d'eſcrire monſtrueuſe, qui affecte de paroiſtre vieille en naiſſant, & qui n'a jamais ni l'authorité de la

vieilleſſe ni les graces de la nouveauté. Je ſçay bien qu'on regarde avec d'autres yeux les ouvrages qui ſubſiſtent par le fond des choſes, comme les traitez de Doctrine & les Hiſtoires; Ceux là ſe ſauvent par l'importance du ſujet, l'Elocution n'en eſt pas la principale partie, & elle eſt tout dans la Poëſie & dans les pieces d'Eloquence. Ainſi les premiers ont dequoy prevenir le chagrin du lecteur, parce qu'ils l'inſtruiſent; les autres n'ont rien pour s'en deffendre, & leur propre diligence l'augmente. Il entre deux choſes dans toutes ſortes d'ouvrages ſoit de Proſe ſoit

de Vers ; les Penſées, & la Diction. Les Penſées peuvent eſtre encore aujourd'huy comparables à celles des Anciens. Il ſe peut trouver des hommes, il s'en trouve aſſeurement qui ont d'auſſi grands mouvemens d'Eloquence que Ciceron ; Il s'en peut trouver qui verſifieront auſſi bien que Virgile, qui penſeront auſſi juſte que luy ; mais il ne ſe peut trouver perſonne, qui eſcrivant en Latin ſoit comparable à eux du coſté de la Diction ; parce que la Diction ne peut jamais eſtre conſiderée que dans ceux qui parlent une langue naturellement, & que la plus grande perfection

où l'on puiſſe maintenant arriver dans la langue Romaine, ſe meſure ſelon qu'on à bien ou mal imité ces deux grands auteurs. Ainſi quoy que l'Imitateur puiſſe les égaler du coſté de l'Eſprit, il faut qu'il leur ſoit toûjours ſoumis du coſté de la Diction, & par conſequent toûjours leur inferieur en l'une des deux parties qui compoſent ſon ouvrage. Au contraire en ſe ſervant des langues vulgaires illuſtres; en nous ſervant de la noſtre, nous pouvons egaler les Anciens en ces deux parties. Nous pouvons les égaler du coſté de l'Eſprit, car cela ne ſe peut pas diſputer; Nous

pouvons les égaler du coſté de la Diction parce que nous ne la tenons point d'eux; parce qu'elle nous eſt naturelle, & que nous y ſommes originaux. Ainſi les Deffenſeurs de la Latinité nous veulent inſinuer mal à propos, qu'il faut cultiver la langue Latine pour avoir encore des Cicerons & des Virgiles, puis qu'à examiner cette penſée, il en reſulte tout le rebours de ce qu'ils pretendent. Car nous voyons qu'en cultivant la langue Latine il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe de nouveaux Cicerons & de nouveaux Virgiles, & qu'en cultivant noſtre langue cela ſe peut faire.

Chapitre XII.

De la bonne & de la mauvaiſe Imitation des Anciens.

CEpendant il ne faut pas ſi mal expliquer ce que nous diſons, que de l'attribuer à un meſpris injurieux de ce qui ſe compoſe aujourd'huy dans cette langue illuſtre de l'Antiquité ; moins encore au manque de reſpect envers ces deux incomparables auteurs qui l'ont ſi divinement parlée. Mais nous ne pouvons approuver qu'on ſe faſſe un honneur de les

deſchirer par pieces, & qu'on regarde comme une invention ingenieuſe, cette licence de piller, qui à proprement parler ne ſert qu'à jetter l'eſprit dans la Negligence & dans la Pareſſe. Car la commodité de ſe ſervir de ces expreſſions derobées, oſte le ſoin d'en chercher d'autres, & eſteint tout le feu & toute la fecondité de l'Imagination. C'eſt un reſte du mauvais air des Colleges que certaines gens conſervent toute leur vie.

Vel quia turpe putant parere minoribus & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Nous devons ſuivre l'exemple

des Romains qui ſera eternellement ma regle en cette diſpute. Ciceron a admiré Demoſthene ; Virgile a admiré Homere ; Mais cette admiration ne les à pas fait reſoudre à eſcrire en Grec, ni à faire des Ouvrages entiers d'expreſſions dérobées. S'ils l'avoient fait ils ſeroient les derniers des Grecs, au lieu qu'ils ſont les premiers des Romains. Cette admiration a produit un meilleur effet dans leur eſprit ; Elle a eſté cauſe que l'un a exprimé avec la langue Latine, la vehemence de Demoſthene, & l'autre la majeſté d'Homere. Ainſi Horace ſe vantoit d'avoir le premier eſcrit

en latin a la mode d'Archiloque

Parios ego primus Iambos
Oſtendi Latio

Mais comment l'avoit-il fait? Il le dit luy meſme,

Numeros animoſque ſecutus Archilochi, non res & agentia verba Lycambem.

Il avoit pris la maniere d'eſcrire & le genie mordant de ce Poëte, *Numeros animoſque ſecutus*; mais il n'avoit pas volé ſes penſées, ni ſes paroles, *Non res & verba.* Ainſi ces grands perſonnages ont tranſporté les vertus de la Grece en Italie; c'eſt ce qui a eſté ſi loüable en eux, & ce qui le peut eſtre en nous. C'eſt ce que diſoit un des plus ſça-

vans hommes du Siecle paſſé, & l'un des plus ardens zelateurs de la belle Latinité. *Atticos Latine imitatus eſt Cicero, ſic Græcos & Latinos Francice imitari poſſumus.* On ne ſçauroit donc trop lire ni trop admirer les merveilleux Ouvrages de Ciceron & de Virgile ; il faut les apprendre par cœur s'il eſt poſſible; il en faut faire ſes delices, & les meſler dans ſes plus ſerieuſes eſtudes. Il faut taſcher de dérober à Ciceron, cette Eloquence fleurie & ſolide, cette varieté où l'on ne s'egare point, cette abondance qui ne cauſe jamais de dégouſt. Il faut taſcher de dérober à Virgile ce tour

noble & preſque divin ; cette exactitude à dire toûjours ce qu'il faut dire & à ne dire jamais plus qu'il ne faut dire. Il faut enrichir la France de ces precieuſes dépoüilles de l'ancienne Rome ; ce ſont des larcins permis & qui valent mieux que la ſcrupuleuſe delicateſſe de ceux qui ne voudroient pas mettre la main ſur ces threſors ineſtimables. Mais que nous prenions la liberté de piller toutes les façons de parler de ces deux grands hommes parce qu'elles nous charment ; que nous pretendions nous les pouvoir approprier en les tranſcrivant, c'eſt ce qui eſt puerile. Tout ce

qu'ils ont dit eſt à eux, & ne peut eſtre à nous; Et ceux qui s'imaginent que cela puiſſe eſtre autrement, font comme un certain homme de grande qualité, qui ayant ouy lire une fort belle Stance de noſtre Malherbe, qui luy avoit extremement plu, dit naïvement, Mon Dieu n'y auroit-il point moyen que j'euſſe fait cette Stance là! Quand donc nos Centoniers latins liſent quelqu'un de ces beaux endroits de Virgile ou de Ciceron qui nous raviſſent auſſi bien qu'eux, ils ſemblent dire, N'y auroit il point moyen que j'euſſe fait cela; & ce que l'autre ne diſoit qu'en badinant, ceux-cy taſchent tout de

de bon à l'executer. Ils commencent à copier ces paroles qu'ils admirent; Ils les enchaſſent avec d'autres, où ils ont un peu plus de part, & font tout leur poſſible pour accomplir ce ſouhait impertinent. J'ay honte de propoſer l'expedient que Vida enſeigne à la Jeuneſſe pour réüſſir dans ce pillage, & j'ay douté quelquefois, ſi un homme de cette importance, a parlé ſerieuſement, quand il nous donne pour une regle excellente, de renverſer l'ordre des mots qu'on trouve dans un auteur ancien, afin de déguiſer ce qu'on luy vole.

Raptus memor occule verſis *Vida Poët. l. 3. verſ 218.*

Verborum indiciis, atque ordine falle legentes
Mutato. Nova ſit facies, nova prorſus Imago.

C'eſt ce qu'il a pratiqué luy meſme en mille & mille endroits qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter ; Il ſuffira de quelques exemples pour faire voir quel eſt cet artifice. Tout le monde a leu dans Virgile ce beau demy Vers,

Et funere merſit acerbo

Vida eut bien voulu l'avoir fait, & il a raiſon, car il eſt parfaitement beau ; mais c'eſt une extravagance de croire qu'il l'a fait, pour l'avoir retourné de la ſorte,

Et acerbo funere merſit.

Poët. lib. 1 verſ. 117.

Virgile a dit en parlant de

Didon, à qui la veuë d'Enée commençoit à donner de ces inquietudes mortelles qui precedent ordinairement les grandes paſſions;

Multa viri virtus animo, multuſque recurſat
Gentis honos.

Et l'autre dans ſa Chriſtiade, parlant de Pilate à qui l'idée de Jeſus-Chriſt revenoit ſouvent en l'eſprit, s'exprime ainſi;

Fama viri virtuſque animo egregiique recurſat
Oris honos.

Chriſt. lib. 5. verſ. 3.

Virgile a dit encore de Didon, qu'elle tentoit toutes choſes pour empeſcher qu'Enée ne la quittaſt.

que nous réüſſir dans ce ſtyle mendié, ont mieux aymé neantmoins s'en faire un dont ils ne fuſſent redevables à perſonne, que de ſe reveſtir d'une magnificence eſtrangere? Que nous vouloit donc dire Horace quand il avertit Celſus, non pas une fois ſeulement, mais à pluſieurs repriſes, de chercher des richeſſes qui luy fuſſent propres pour en parer ſes eſcrits, & de ne point piller les ouvrages des auteurs, dont la Bibliotheque d'Auguſte eſtoit ſi bien fournie; de peur que ſi chacun d'eux venoit à reprendre ſes plumes, il ne demeuraſt tout nud comme la Corneille de la Fable.

Quid mihi Celſus agit monitus multumque monendus
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet
Scripta Palatinus quæcunque recepit Apollo,
Ne ſi forte ſuas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat Cornicula riſum
Furtivis nudata coloribus.

Aprés cela permettons à Vida de ſe moquer de nous, & de donner le nom de vaine ſuperſtition à un ſcrupule auſſi juſte que le noſtre. Qu'il diſe tant qu'il voudra, que ceux qui ne ſe ſont point ſervis de cette Elocution Plagiaire, ont bien-toſt veu perir leurs ouvrages.

Vida, Poëtic. lib. 3. verſ. 255.

Viventeſque ſuæ viderunt funera famæ.

Il y a encore plus à hazarder par la methode qu'il nous propoſe, puiſqu'elle a eſté condamnée par les Anciens meſmes, & que rien ne peut empeſcher qu'elle ne le ſoit encore aujourd'huy, à moins que de dire que ce qui eſtoit mauvais parmi eux, eſt devenu bon parmi nous. Ce n'eſt point imiter Ciceron ni Virgile, que de faire ce qu'ils n'ont point fait, & ce qu'ils n'auroient pas voulu faire. Il faut les imiter comme ils ont imité les Grecs, c'eſt à dire, d'une maniere libre & genereuſe, & dans l'exercice de laquelle on peut apprendre

dre à les ſurpaſſer. Il faut aprés les avoir long-temps regardez comme nos maiſtres, nous regarder comme leurs rivaux ; car quoy que l'Ambition ſoit un vice, elle eſt ſouvent la cauſe des actions vertueuſes. Il faut ſe perſuader qu'il n'eſt pas impoſſible que celuy qui s'eſt formé dans la lecture d'un ancien auteur, s'eleve enfin au deſſus de luy, puiſque nos Adverſaires veulent que cela ſoit arrivé en la perſonne de Virgile, qu'ils preferent à Homere. Il y a de l'avantage, dit Quintilien, à imiter des gens qu'on eſpere vaincre. Mais qu'on ne pretende pas parvenir à cette ſuperiorité glo-

rieuſe, ni en eſcrivant dans les langues mortes, qui eſtoient naturelles aux Anciens & qui nous ſont eſtrangeres; ni en s'obſtinant à copier toutes leurs inventions, par une imitation ſervile; car on ne s'eſleve point par ce moyen, & il y a je ne ſçay quoy de ſi diſgracié dans cette maniere de travailler, que Quintilien nous aſſure „ encore, Qu'il eſt ſouvent „ plus aiſé de mieux faire, „ que de faire de meſme. Quiconque veut bien toûjours eſtre le ſecond, ne devient jamais le premier; & l'on ne ſe doit rien promettre de ces naturels timides, qui s'imaginent devoir demeurer toû-

Lib. 10. cap. 2.

jours en arriere, & qui ſous une Modeſtie apparente, cachent une Laſcheté veritable. Il faut eſtre animé de quelque douce Eſperance pour réüſſir dans des eſtudes difficiles ; Et quelle plus douce Eſperance peut-on concevoir, que celle d'égaler & de ſurpaſſer ces grands hommes, qui ont approché ſi prés de la Perfection ?

Chapitre XIII.

Que nos Adverſaires ſe vantent un peu trop hardiment que le ſeul moyen de faire paſſer les Livres dans les Pays Eſtrangers, c'eſt d'eſcrire en Latin; Et, De l'eſtenduë de la Langue Françoiſe par toute l'Europe.

IE ne laiſſeray point dire encore à nos Adverſaires, ſans examiner leurs paroles que c'eſt dans la langue Latine qu'eſcrivent generalement tous ceux qui veulent que leurs ouvrages paſſent dans les pays Eſtrangers. Car comme rien ne peut flatter plus doucement l'eſprit que l'eſperance d'une reputation

Quam ſcriptores ad unum in iis operibus quæ fines patriæ præter gredi volunt affectant. *orat. de Mon. pub. lat. Inſ. p. 95.*

fort eſtenduë, qu'elle qualité pourroit rendre la langue Latine plus eſtimable, que cette vertu merveilleuſe, qui porteroit par toutes les Nations, le merite de ceux qui la cultivent ? Et que pourroit on faire d'autre coſté, qui miſt plus bas la langue Françoiſe, que de la priver de ce meſme avantage ? Je laiſſeray maintenant à part, ſi ce n'eſt point avoir trop d'Ambition, que de n'eſtre pas ſatisfait d'une Loüange, ſi elle ne paſſe le Rhein, les Alpes & les Pyrenées. Je ne diſputeray point ſi les applaudiſſemens d'une Cour auſſi floriſſante que la noſtre, & d'une Nation auſſi polie

& auſſi ſpirituelle, ne ſeroient pas un prix ſuffiſant pour toutes ſortes de travaux, ſans en pretendre de recompenſe au de là. Ie veux ſuppoſer qu'il n'eſt pas deffendu d'avoir cette pretention; mais je ne tiens pas que le moyen propoſé par nos adverſaires pour y parvenir, ſoit fort aſſeuré. Ils parlent comme s'il ne tenoit qu'à eſcrire un livre en Latin, pour le faire admirer de tout le monde, Et cependant il n'y a rien de moins veritable. J'en prends à teſmoin tant d'ouvrages, de toute nature qui ont eſté eſcrits en langue Latine, & où cette Langue n'a point fait trouver des

beautez qui ny eſtoient pas. Quand Mævius & Virgile compoſoient, ils ſe ſervoient de la meſme Langue, & faiſoient des Vers tres differens; Et ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que quelque fois un meſme homme n'a plus eſté le meſme, quand il a changé de genre d'eſcrire. La langue Latine qui eſt divine dans les Philippiques de Ciceron, ne l'eſt plus dans ſes Poëmes; & nos Adverſaires ſe tiendroient fort mal loüez, ſi nous diſions qu'ils font des vers Latins comme Ciceron. Les Langues n'ennobliſſent point les plumes, dit M Paſquier, mais au contraire, les belles plumes *lib. 6. cap. 9.*

donnent la vie aux Langues. Ce n'eſt donc point parce qu'un livre eſt en Latin, qu'on l'eſtime & qu'il paſſe dans les pays Eſtrangers; c'eſt parce qu'il eſt Excellent. Quand il a ce caractere il ſeroit bien mal-aiſé, en quelque langue qu'il ſoit eſcrit, de le renfermer dans un certain eſpace de Pays. Il n'y a point de barrieres qu'il ne franchiſſe; Il traverſe les Montagnes & les Mers; Il n'y a point de Republique qui ne s'efforce de l'attirer chez elle, & qui ne l'adopte par une fidelle verſion. Le Senat Romain fit traduire les vingt-huit Livres de l'Agriculture compoſez par

Columel. lib. 1. c. 1.

Magon Carthaginois, parce que cet ouvrage parut important au Peuple de Rome, qui ſe plaiſoit au menage de la Campagne. La ſeule curioſité engagea Ptolomée Philadelfe à de grandes deſpenſes, pour faire traduire en Grec les livres des Juifs, dont il ne vouloit point embraſſer la Religion. La meſme choſe eſt arrivée dans nos derniers Siecles, à un nombre infini de livres, à qui il n'a point nui d'avoir eſté eſcrits dans quelqu'une des langues Vulgaires. L'hiſtoire de Philippes de Commines ; les livres de Pieté de S. François de Sales ; les livres de Philoſophie de

M Deſcartes, dont les originaux ſont François, ne ſont pas moins connus des Eſtrangers que de nous. Les fameux Quatrains de Pybrac ont eſté traduits en toutes les langues de l'Univers ; car les Turcs, les Arabes, & les Perſans, en ont fait des verſions en leurs langues ; Et je ſuis tres aſſuré, qu'ils n'auroient pas fait tant de bruit dans le monde, s'ils avoient eſté en Latin. Du moins toute noſtre jeuneſſe & tout le peuple ne les ſçauroit point par cœur, & ils ſeroient preſentement à pourrir dans les claſſes de quelques Colleges, où l'on ne les preferoit point aux anciens

Diſtiques qui portent le nom de Caton, ni aux Poëmes de Phocylide & de Theognide. l'Idiome Italien n'a point eſtouffé le merite du Taſſe, de Guicciardin, de l'Arioſte, & de Petrarque ; Et je ne doute point que le Dante ne ſe ſoit acquis plus d'honneur en faiſant ſon Poëme en langue Italienne, que s'il l'euſt fait en Latin comme il en avoit eu le deſſein. Le langage Eſpagnol n'a pas empeſché que les pieux ouvrages de Grenade & de Rodriguez ne ſoient connus de toute l'Europe ; Et ce dernier a merité depuis peu les ſoins d'un excellent homme, qui l'ont rendu familier a tous

nos peuples. On enleve meſme du milieu des nations Barbares, ce qu'il y a d'eſtimable en ce genre. On a eſté chercher le Pilpay juſques dans le fond des Indes, & l'on a trouvé le moyen de cueïllir en France toutes les roſes du Guliſtan. Il ne faut donc pas s'imaginer que ce ſoit une certaine Langue qui donne de la reputation aux ouvrages, ni que ce privilege ſoit reſervé à la Latine. Car combien s'eſt-il compoſé de choſes en Latin qui n'ont eſté leües que du correcteur d'Imprimerie? Cela me fait ſouvenir d'un bon mot, qui fut dit à un ſçavant qui avoit fait en Latin

le Panegyrique d'un fort grand Seigneur, qui avoit beaucoup d'Ennemis, Vous avez bien fait, luy dit-on, de de mettre ſes loüanges en Latin, de peur que trop de monde ne vous dementiſt, ſi elles eſtoient en François. Ainſi tout ce qu'on nous dit de ce grand nom qui s'acquiert par le moyen de la langue Latine, eſt une pure reſverie ; puiſqu'au contraire, c'eſt ce qui fait le plus ſouvent que les livres en ſont moins connus. De là vient que les auteurs Latins modernes ſont obligez à la fin de ſe rabbattre ſur les langues vivantes, s'ils veullent qu'on liſe leurs

ouvrages ; Et nous avons veu depuis peu les meilleurs amys de feu M de Thou, payer fort graſſement un traducteur François pour mettre ſon hiſtoire en noſtre langue. Auſſi peut-on dire, que ſi cette fameuſe hiſtoire avoit eſté compoſée en François, elle n'auroit pas eſté moins celebrée chez les Eſtrangers, & l'auroit eſté davantage dans ſon propre Pays ; Car toute la Nobleſſe dont les anceſtres s'y trouvent, l'auroit leüe curieuſement, au lieu qu'elle ne la connoiſt pas aſſez. Ainſi je voudrois que l'auteur moderne de ce beau Poëme des Jardins, que Virgile propoſoit

comme la ſuitte de ſes Georgiques & qu'il laiſſoit diſoit t'il, achever à un autre,

Verum hæc ipſe equidem ſpa- Georgic.
ciis diſcluſus iniquis lib. 4.
Prætereo, atque aliis poſt com-
memoranda relinquo.

Je voudrois, dis je que cet excellent homme, qui a executé avec tant d'honneur, cet article du teſtament de ce grand Poëte, euſt mieux aymé faire un original en noſtre langue, & eſtre le Virgile François, que de ſuivre une maniere qui ne luy eſt point naturelle. Sur tout apres avoir declaré qu'il ne vouloit chanter que pour la France.

Hort. l. 2. *Vna meos cantus tellus jam Franca moretur.*

Car que ſert-il d'enſeigner à nos Jardiniers, comment il faut planter des Parterres, ratiſſer des Allées, greffer des Arbres, & dreſſer des Eſpalliers, en une langue où ils ne comprennent rien ? J'aymerois autant qu'il priſt fantaiſie à un capitaine du Regiment des Gardes, de faire faire l'exercice à ſa Compagnie avec les termes de la Tactique d'Ælien. C'eſt pourquoy je ſerois d'avis qu'on ordonnaſt par arreſt du Parlement de traduire ces beaux livres en François pour les mettre entre les mains du Peuple & leur rendre le meſme

meſme honneur que le Senat Romain avoit fait à ceux de Magon Carthaginois ; mais je ne loüerois pas l'auteur de s'eſtre mis en eſtat d'avoir beſoin d'interprete. Et apres tout, ſi l'on ſe fait un merite de pourſuivre ce qui eſt le plus difficile, peut-eſtre qu'il y auroit bien eu autant de difficulté à rechercher les belles & grandes expreſſions qui ſont reſpanduës dans la langue Françoiſe, qu'à ſe ſervir des Latines qui ſe trouvent toutes aſſemblées dans des recueils. Quoy qu'il en ſoit, je ne vois pas qu'il y ait plus d'honneur, à affecter l'approbation de quelque ſçavans Eſtrangers, que

celle de ſa Patrie ; mais je vois bien que cette affectation eſt ordinairement punie par le ſilence domeſtique. Mais allons plus outre, Qui a dit a nos Adverſaires que la langue Françoiſe eſt ſi eſtroitement renfermée dans les limites de nos Provinces, que ce qui eſt eſcrit en cette langue ne ſe liſe point dans les pays Eſtrangers, ſans le ſecours d'un Traducteur? A quoy donc ſerviroient ces eſcholes de la langue Françoiſe, eſtablies dans tous les eſtats du Nord, où elle eſt enſeignée par des Profeſſeurs publics à l'egal des langues illuſtres de l'Antiquité? Voici ce que j'apprens ſur ceſujet

d'une relation tres exacte de de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'aſſemblée de Nimegue, pour la concluſion de la paix Generale. l'Autheur de cette relation eſt le ſieur de St Didier, qui s'eſt trouvé à cette fameuſe aſſemblée avec M le Comte d'Avaux, l'un de nos Plenipotentiaires. On « s'aperçeut, dit-il, a Nimegue « du progres que la langue « Françoiſe avoit fait dans les « pays Eſtrangers ; car il n'y « avoit point de maiſon d'Am- « baſſadeur, où elle ne fuſt « preſque auſſi commune que « leur langue naturelle. Bien « davantage, elle devint ſi « neceſſaire, que les Ambaſſa « deurs Anglois, Allemands, «

„ Danois & ceux des autres
„ Nations tenoient leurs con-
„ ferences en François. Les
„ deux Ambaſſadeurs de Dan-
„ nemark, convinrent meſme
„ de faire leurs dépeſches
„ communes en cette Langue,
„ parce que le Comte d'Olden-
„ bourg l'un des deux, par-
„ loit Allemand, & n'enten-
„ doit point le Danois, comme
„ ſon collegue ; de ſorte que
„ pendant tout le cours des
„ negociations de la Paix, il ne
„ parut preſque que des eſcri-
„ tures Françoiſes ; les Eſtran-
„ gers aymant mieux s'expli-
„ quer en François dans leurs
„ memoires publics, que d'eſ-
„ crire dans une langue moins
„ uſitée que la Françoiſe. La

gravité Eſpagnole toûjours concertée, & toûjours attentive à ſes intereſts, ſe rendit en quelques rencontres à un uſage ſi bien eſtabli. Car nous apprenons du meſme hiſtorien, que les Ambaſſadeurs de France ayant envoyé faire compliment ſelon la couſtume au Marquis de los Balbaſes, chef de l'Ambaſſade d'Eſpagne, il fit reſponce a leur compliment en François. Ce qui parut tout-a faict extraordinaire, adjoute t'il; Mais nous pouvons croire que cet Ambaſſadeur voulut ſe faire honneur de parler une langue qu'on ne peut plus honneſtement ignorer.

Les Dames meſmes aupres

de qui les langues Eſtrangeres ont ordinairement plus de peine à s'introduire, firent paroiſtre en ce lieu là, que la Françoiſe leur eſtoit tres familiere. De toutes les Ambaſſadrices qui eſtoient à Nimegue, dit le meſme auteur, la Marquiſe de los Balbaſes eſtoit la ſeule qui ne parlaſt pas François, mais comme elle en entendoit quelque choſe, & que les autres Dames n'avoient pas beaucoup de peine a comprendre l'Italien de la converſation & du jeu, elles n'eurent pas beſoin d'interprete. D'ailleurs j'apprés dans les nouvelles publiques de Copenhague du douzieſme Septembre 1679. que

l'Envoyé de Pologne avoit eu audiance du Roy de Dannemark, au quel il avoit parlé Latin, & que le Roy luy avoit reſpondu en François. J'apprends encore par les lettres de la Haye du mois de May de l'Année 1680. que Dom Balthazar de Fuen-major Envoyé extraordinaire d'Eſpagne, ayant eſté conduit à ſa premiere audiance des Eſtats Generaux, il fit ſa harangue en François, & que le Sieur d'Odik qui preſidoit aux Eſtats comme deputé de la Province de Zelande luy reſpondit auſſi en François. Mais rien n'eſt plus precis ſur ce ſujet que ce que j'ay apris encore depuis

peu de M. l'Eveſque de Beauvais Comte & Pair de France, cy devant Ambaſſadeur Extraordinaire en Pologne où il a demeuré un temps conſiderable, & où il a ſouſtenu la qualité de Miniſtre du Roy tres Chreſtien avec tant de Dignité & de Prudence, & meſme avec tant d'agrément de ſa Majeſté Polonoiſe, qu'elle luy a accordé, ſa nomination au Cardinalat. Car comme j'avois ſçeu qu'en quelques converſations particulieres, il s'eſtoit entretenu du grand uſage de noſtre langue, dans tous les pays où il avoit paſſé, je le priay par eſcrit (car il eſtoit alors abſent de Paris)

Paris) de m'apprendre luy meſme ce qu'il avoit peu remarquer ſur ce ſujet, & l'on ne peut rien adjouſter à la reſponce dont cet illuſtre Prelat a bien voulu m'honorer & que je mets icy toute entiere de peur de diminuer de ſon authorité en ne la donnant que par Extrait.

MONSIEUR.

J'ay receu la lettre que « vous m'avez fait l'honneur « de m'eſcrire & je voudrois « bien ſçavoir quelque choſe « qui puſt ſatisfaire voſtre cu- « rioſité. Mais vous n'avez be- « ſoin d'aucun ſecours eſtran- « ger pour faire paroiſtre vo- « ſtre Eloquence dont vous «

„ avez donné des marques ſi
„ éclatantes. Il eſt vray que no-
„ ſtre langue ſe peut appeller au-
„ jourd'huy la langue de l'Em-
„ pire, Et pour vous eſclaircir,
„ Monſieur, ſur ce que vous
„ ſouhaittez de ſçavoir de moy,
„ je vous diray, qu'apres l'Ele-
„ ction du Roy de Pologne
„ d'aujourd'huy, tous les Mini-
„ ſtres principaux qui ſe trouve-
„ rent à ſa Cour, luy firent leurs
„ compliments en François, &
„ dans toutes leurs audiances ils
„ ne traitterent leurs affaires
„ avec luy qu'en noſtre Langue.
„ M le Cardinal Bonviſi qui
„ eſtoit pour lors Nonce du
„ Pape en ce pays là, M le
„ Comte de Schafgots qui
„ eſtoit Ambaſſadeur de l'Em-

pereur, M le Baron Auver- "
beq Ambaſſadeur de M l'Ele- "
cteur de Brandebourg, les "
Envoyez du Roy de Danne- "
mark, de M l'Electeur de "
Baviere, & M Stratman Am- "
baſſadeur de M le Duc de "
Neubourg, ne ſe ſervoient "
point d'autre Langue que de "
la noſtre dans leurs audiances "
publiques. M Hyde Ambaſ- "
ſadeur du Roy d'Angleterre "
pour tenir ſur les fonts de Bap- "
teſme au nom du Roy ſon "
Maiſtre un des Enfans du "
Roy de Pologne, ne parla ja- "
mais que François dans tou- "
tes ſes Audiances, Et M Pala- "
vicini qui eſt Nonce du Pape "
en ce pays là ne ſe ſert que de "
noſtre langue. Sa Majeſté "

„ Polonoiſe qui ſçait la fineſſe
„ de noſtre langue, qui l'eſcrit &
„ qui la parle avec beaucoup de
„ politeſſe, a toûjours reſpondu
„ en François à tous ces Mini-
„ ſtres là, & dans toutes les
„ Cours où j'ay eſté, la langue
„ Françoiſe eſt la langue ordi-
„ naire dont on ſe ſert. Tous les
„ Princes & tous les Miniſtres
„ la parlent; & vous ſçavez,
„ Monſieur, qu'à Nimegue, les
„ Conferences de preſque tous
„ les Miniſtres & les Memoires
„ qu'on donnoit de part &
„ d'autre ſe faiſoient en noſtre
„ Langue, qu'ils regardoient
„ tous comme la Langue com-
„ mune. Je vous demande tous-
„ jours, Monſieur, quelque part
„ en vos bonnes graces &

d'eſtre perſuadé que je ſuis « avec une eſtime particuliere. »

MONSIEUR.

à Gournay, le 12. May 1682.

Voſtre tres-humble & tres obeiſſant Serviteur
L'EVESQUE C. DE BEAUVAIS

C'eſt donc ne pas ſçavoir ce qui ſe paſſe dans le Monde que de conſiderer la langue Françoiſe comme une langue particuliere, & de croire diminuer la gloire d'un eſcrit, que de le faire en cette langue qui eſt ſi agreablement receuë de toutes les Nations. Je ne ſçaurois encore obmettre une circonſtance tres notable tirée de cette meſme hiſtoire des negociations de Nime-

gue parce qu'elle a tout à fait rapport à noſtre diſpute, & ſemble eſtre arrivée pour faire honte à nos Adverſaires, quand ils oſent ſouſtenir que l'inſcription de l'Arc de Triomphe doit eſtre Latine, & non pas Françoiſe.

„ L'Ambaſſadeur de Dannemark fut celuy qui ſe rendit „ le plus difficile ſur les pleins „ pouvoirs. Il s'opiniaſtra à vou„ loir donner le ſien en langue „ Danoiſe, s'il falloit qu'il re„ çeuſt celuy de France en Fran„ çois, ou s'il donnoit le ſien en „ Latin, il pretendoit que les „ Ambaſſadeurs de Françe luy „ donnaſſent le leur en cette „ meſme Langue. Il diſoit que „ le Roy ſon Maiſtre n'eſtoit

plus ſur le meſme pied qu'autresfois & qu'il pouvoit bien pretendre le droit d'eſtablir un nouvel uſage. Mais les Danois ne gagnerent rien en cela; l'on ſuivit l'uſage ancien qui eſt que la France leur parle François, & qu'eux luy parlent Latin. En verité je ne vois pas le moyen de ſauver le procedé de nos adverſaires qui veulent prendre le contrepied de ce que nous avons fait alors. Nous avons refuſé aux Eſtrangers de leur parler Latin, & nous nous ſommes fait un honneur de traiter avec eux en langue Françoiſe. Ils ont voulu nous parler leur langue & nous leur avons impoſé la neceſſité de nous

parler en langue Latine. Et cela a eſté executé. Que peut-on inferer de là, ſinon que les François ont regardé comme un privilege glorieux, de parler leur langue naturelle dans un pays Eſtranger ? D'où vient que nous y renoncerons pour l'inſcription du plus celebre monument que la France ait jamais elevé ? Les Ambaſſadeurs de Danemark ont regardé comme un eſpece de deſavantage de parler la langue Latine, D'où vient que nous chercherons de la gloire a nous en ſervir en cette rencontre ? Avoüons qu'il y a en cela de la bizarrerie & de la préocupation.

CHAPITRE XIV.

Si les Sciences ne s'enſeigneroient pas auſſi bien dans la Langue Françoiſe que dans la Latine.

QUand nos Adverſaires continuent de nous objecter ; Que l'on n'enſeigne point la Philoſophie, la Theologie, la Medecine en François, mais en Latin, c'eſt alleguer la couſtume, ce n'eſt pas en prouver l'excellence ni la neceſſité. Toutes les Sciences s'enſeignent en Latin, cela eſt vray ; elles ne ſçauroient s'enſeigner en François ; cela eſt tres faux. La Verité eſt eternelle ; La

Nondum hortiſylvæa, porticus nondum Theologorum Exedræ Rhetorum pulpita, Medicorum juriſque conſultorum officinæ, ut Latinum, ita vulgarem hunc noſtrum

fermeam fonant. erat de Mon. gut. las. Inſcr. 2.62.

force du raiſonnement qui la fait connoiſtre aux Grecs & aux autres nations, peut la découvrir encor à nos peuples, quand ils voudront y penſer. Tout ce que les hommes ont jamais medité ſur quelque matiere que ce ſoit, n'eſt point attaché à une langue pluſtoſt qu'à une autre. Les Grecs qui avoient appris tant de choſes, du commerce des Egyptiens & des Chaldeens, chez qui les ſciences eſtoient en ſplendeur, avant qu'elles euſſent paſſé dans l'Europe; Les Grecs (dis-je) ont bien communiqué ces ſciences à leurs compatriotes, ſans s'eſtre attachez à la ſcrupuleuſe

obſervation de ne les communiquer que dans la langue qu'ils les avoient appriſes. Nous ne voyons point que Platon, que Democrite, que Pythagore, qui avoient fait des voyages en Egypte & en Syrie, & qui avoient rapporté beaucoup de connoiſſances de ces pays là, ayent commancé à fonder des eſcholes des langues Chaldaiques ou Egyptiennes, pour enſeigner leur doctrine dans la langue meſme de leurs Maiſtres. Euſebe qui a pris tant de peine dans ſon livre admirable de la preparation Evangelique, à prouver que les Grecs avoient appris toutes les ſciences des Hebreux &

des autres nations Orientales, n'auroit pas oublié un argument qui auroit ſi clairement prouvé ſon opinion, s'il avoit trouvé dans la Grece des eſcholes publiques de ces langues qu'ils appelloient Barbares. Les Romains au commencement de la Republique, voulurent connoiſtre les loix d'Athenes & de autres Villes de la Grece pour en former les leur. Ils envoyerent des deputez par tout, leſquels en firent un grand recueil, qu'ils rapporterent en la langue meſme du pays d'où ils venoient. La premiere choſe qu'on fit à Rome, fut de faire traduire ce recueil des loix Grecques en

langue Latine par Hermodore Epheſien, & on ne crût pas que la juriſprudence de Solon, perdiſt quelque choſe de ſa force ou de ſa dignité, pour avoir changé de langue, quoy qu'il fuſt vray de dire en ce temps là, à conſiderer l'elegance de la langue Grecque, & la Barbarie où eſtoit encore la Latine, que c'eſtoit leur oſter un habit de drap d'or, pour leur en donner un de bure. Les Grecs ont donc enſeigné en Langue Grecque, ce qu'ils ont appris des Barbares; Les Romains ont enſuitte tranſporté dans leur Langue, ce qu'ils ont appris des Grecs; Quelle raiſon y auroit-il

pour croire, que nous ne puſſions pas en faire de meſme, & enſeigner ce que nous avons appris & des Grecs & des Latins, dans la langue de nos Peres ? Quand on me veut faire accroire qu'on ne peut pas expliquer l'Anatomie, ſans ſçavoir le Grec, parce que tous les noms des os, des muſcles, & des veines ſont Grecs, on ſouſtient une fauſſeté, & on ne laiſſe pas de perſuader les Ignorans. les Egyptiens ſçavoient l'Anatomie auſſi bien que les Grecs, & la ſçavoient ſous d'autres termes. Les Arabes qui ont cultivé la Medecine avec tant de reputation, ont trouvé le moyen de rendre

toutes ces choſes dans leur langue. Qui doute donc que ces meſmes choſes, ne puiſſent recevoir des noms François à la place des Grecs, qu'on y a laiſſez ? Je ne me ſoucie point des mots, dit Quintilien, Qu'on appelle les choſes comme on voudra, pourveu qu'on me faſſe cõnoiſtre leur nature. Ainſi que deux ou trois Eſprits du premier ordre, s'appliquent à rendre en François, tous les mots Grecs qui ſignifient les parties du corps humain, ils en viendront a bout, & le travail de deux ou trois hommes, influera une facilité d'eſtudier ſur un million d'autres. Quiconque voudra

Nec tum de nominibus anxius vocet enim ut voluerit quiſque rerum ipſa manifeſta fit *Quintil. l. 1. c. 10.*

parcourir tous les autres Arts, dont les principes ſont en langue Grecque, comme la Geometrie, l'Aſtrologie, l'Architecture, la Muſique, trouvera que c'eſt la meſme choſe, & qu'il eſt fort peu neceſſaire de ſçavoir quels termes ont eſté employez par les anciens Geometres, & par les anciens Aſtrologues, pourveu qu'on ſache leurs regles & leurs obſervations. Servons nous donc des paroles de Lucius Craſſus, dans le troiſieſme livre de l'Orateur où parlant de l'Eloquence & de la Philoſophie, il dit, Je ne deſeſpere pas que cela ne ſe puiſſe enſeigner & ſe perfectionner

Cic. de Orat. lib. 3.

ctionner en Latin, car ni « noſtre langue ni la nature « de la choſe, ne s'oppoſent « point, à ce que cette an- « cienne & excellente Science « des Grecs, ne paſſe dans « noſtre uſage, & dans nos « mœurs. Il eſt vray qu'il « eſt beſoin pour cela d'hom- « mes ſçavans, & nous n'en « avons point eu juſqu'à pre- « ſent; mais quand nous en « aurons, aſſeurement ils fe- « ront plus à eſtimer que les « Grecs. Qui nous peut donc empeſcher de dire la meſme choſe? pourquoy déſeſpere- rons nous que tous les Arts & toutes les Sciences ne s'en- ſeignent en François, car il n'y a nulle repugnance, ni

de la part de noſtre langue ni de la nature des choſes? Il eſt vray qu'il faut pour cela de ſçavans hommes; mais nous n'en manquons pas, & c'eſt ce qui nous met en meilleurs termes que n'eſtoient les Romains, quand cela fut dit. Car combien d'habiles hommes ont des-ja eſcrit de toutes ſortes de Sciences en François, dont les livres ſont entre les mains de tout le monde, & qui ont fait des diſciples celebres, ſans autre uſage que celuy de noſtre langue? Auſſi ne faut-il pas s'imaginer que d'excellens Eſprits, pour n'entendre point la langue Latine, ſoient incapables de comprendre les plus

importantes queſtions de la Philoſophie. Au contraire, ce ſont ces gens là qui en ſont quelque fois les meilleurs Juges, & c'eſt l'opinion meſme du fameux M Deſcartes, dans cet excellent diſcours de la Methode, qu'il a mis à la teſte de quelques uns de ſes traitez de Phyſique, & dans lequel, à la mode de Socrate, il conduit ſi agreablement l'eſprit à la recherche de la Verité, par les reflexions qu'il fait ſur ſes doutes. Car comme ce diſcours & les traitez qui le ſuivent ſont François, voici comme il parle. Et ſi j'eſcris en François qui eſt la langue de mon pays, pluſtoſt qu'en

» Latin, qui eſt celle de mes
» precepteurs, c'eſt à cauſe
» que j'eſpere, que ceux qui
» ne ſe ſervent que de leur
» raiſon naturelle toute pure,
» jugeront mieux de mes opi-
» nions, que ceux qui ne
» croyent qu'aux livres an-
» ciens. C'eſt pourquoy je
ne m'eſtonne pas, ſi nous
trouvons de ſi grands Genies,
pour toutes ſortes de ſcien-
ces, parmi les Grecs, c'eſt
qu'ils les eſtudioient en
leur langue. L'application
de leur Eſprit n'eſtoit point
partagée, & toutes leurs pen-
ſées n'avoient qu'un objet.
Car enfin, on entend mieux,
ce qu'on apprend en ſa lan-
gue, que ce qu'on apprend

en une langue Eſtrangere. C'eſt un ſigne où nous ſommes accouſtumez en naiſſant, au lieu que nous avons quelque fois plus de peine à comprendre ce qui eſt eſcrit en une langue Eſtrangere, à cauſe de la langue, qu'à cauſe de la choſe. Ce qui n'eſtoit que l'occupation de la jeuneſſe Grecque, devient maintenant l'eſtude des hommes faits, & nous ſommes obligez de nous y appliquer en un age, où l'on devroit avoir quelque occupation plus ſerieuſe. C'eſt le fleau de nos derniers ſiecles; plus on ira en avant & plus ce mal augmentera, car il y aura toûjours plus de choſes

à ſçavoir ; Et apres cela, plaignons nous qu'il arrive quelque fois des deluges, ou des embraſemens univerſels, qui aboliſſent la memoire des choſes paſſées, & qui remettent le Monde dans un eſtat ſemblable à ſa premiere jeuneſſe ? Que ſeroit-ce s'il nous falloit eſtudier la langue des Egyptiens ; celle des Medes & des anciens Perſes ; s'il falloit ſçavoir leurs Mœurs, leur Religion, leur Hiſtoire ? car je ſuis ſeur que ſi cela n'eſtoit aboli, on le voudroit ſçavoir. L'Ignorance de toutes ces choſes n'eſt pas un ſi grand mal-heur qu'on pourroit s'imaginer ; mais il nous faut arracher de force,

ce que nous ne pourrions laiſſer eſchapper ſi nous l'avions une fois poſſedé. Il n'y a donc pas de doute, que ſi les Sciences s'enſeignoient dans noſtre langue, les difficultez dont elles ſont heriſſées, deviendroient le joüet de noſtre enfance, & nous laiſſeroient plus de temps libre, pour l'employer au ſervice de noſtre Patrie, ou pour perfectionner ces meſmes Sciences, qui demeurent toûjours deffectueuſes & incertaines. Nous en avons un exemple qui n'eſt que trop veritable dans la Medecine, que j'eſtime la plus noble, la plus utile, & la plus neceſſaire de toutes les Sciences.

apres la Theologie. Car encore que ſon objet ſoit tout ſenſible, & en quelque façon expoſé aux yeux, il ſemble neantmoins, que depuis le ſiecle d'Hipocrate, c'eſt à dire depuis deux mille ans & plus, elle n'ait fait aucun progres notable, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la maniere d'eſtudier de ceux qui s'appliquent à cette profeſſion Illuſtre. Car tandis qu'ils s'occupent à meubler leur memoire, de Latin, de Grec, & quelque fois meſme d'Arabe, & qu'ils s'embaraſſent du ſoin de ſe conſerver ces connoiſſances, il faut neceſſairement qu'ils ayent moins de temps à donner, à obſerver

les

les maladies, & à conſiderer les proprietez infinies des herbes & des mineraux, & les differentes manieres de les preparer pour en faire des remedes ; puiſqu'enfin, tous ces ſoins ſe prennent ſur un meſme fonds, je veux dire, ſur le temps de noſtre vie, qui eſt aſſeurement tres borné ; de ſorte que ſi la Medecine a paru ſi vaſte à ce divin Vieillard, qu'encore qu'il l'euſt appriſe dans ſa propre langue, il ne laiſſe pas de nous dire, que l'Art eſt trop long & la vie trop courte, que ſera-ce, ſi ce court eſpace eſt encore partagé entre tant d'autres occupations eſtrangeres? Et qu'arrivera-t'il

de là, ſinon que le Medecin qui s'eſt ſi long-temps attaché aux langues, devient ordinairement un grand parleur, & un mediocre gueriſſeur. Il arrive encore un autre inconvenient, c'eſt que ceux qui ont eſté eſlevez de cette maniere, dans la fleur de la Jeuneſſe, qui eſt le bon temps pour apprendre, ne ſe trouvant plus enſuitte cette vivacité d'eſprit, ni peut-eſtre aſſez de loiſir, pour eſtudier la Nature en elle-meſme, & pour dévoiler le reſte de ſes ſecrets, ils s'obſtinent à ne vouloir pas voir plus clair que les Anciens, & ſe font une loy de ſuivre aveuglément ces

grands hommes, qui ont veritablement commencé la Medecine, mais qui ne l'ont pas achevée; Et c'eſt de là que naiſſent les plaintes des Peuples, qui meurent tous les jours ſans ſecours, tandis que les villes regorgent de Medecins. Mais il faut dire la verité, il y entre un peu d'intereſt & de cabale. On veut cacher certaines choſes, qui ne ſeroient peut-eſtre pas regardées avec aſſez de reſpect, ſi elles eſtoient divulguées; car tout ce qu'on n'entend pas bien, paroiſt toûjours plus digne d'admiration, ſelon la remarque de Demetrius de Phalere; de là vient, dit-il, que «

„ toutes les Religions s'expli-
„ quent par des façons de par-
„ ler obscures & allegoriques,
„ pour donner plus d'eſton-
„ nement & de frayeur au Peu-
„ ple, qui ſe trouve comme
„ envelopé dans les tenebres
„ & dans la nuit. On ſe veut
donc payer par ce ſecret, de
ſes travaux & de ſes veilles,
& on ne ſe met gueres en
peine de reformer l'abus,
parce que le proffit de cette
reforme ne regarde point les
reformateurs, & n'a pour
but que la commodité pu-
blique, dont la plus-part des
particuliers ne ſe ſoucient
gueres. Et certes je n'ay pas
aſſez de vanité pour croire
que mes penſées ni que mes

xhortations, ayent déja produit quelque fruit ; Mais je ſçay bien, que le Roy vient de fonder une chaire de profeſſeur, pour enſeigner publiquement la Juris-prudence en François, & que le choix de ſa Majeſté pour cette charge, eſt tombé ſur M de Launay celebre Avocat en Parlement, qui apres s'eſtre ſignalé avec honneur dans le Palais, par une erudition conſommée, & par une fidelité inviolable, ne pouvoit recevoir une plus noble recompenſe de ſes travaux, que d'eſtre preferé à tant d'autres, pour commencer un eſtabliſſement ſi glorieux & ſi utile à l'Eſtat. Cepen-

dant, ce deſſein n'eſt point ſi nouveau ni ſi extraordinaire, que M le Chancelier de l'Hoſpital n'euſt des-ja taſché de le faire reuſſir, en propoſant de fonder dans Paris des colleges François, pour y enſeigner toutes les ſciences en noſtre langue; & apres luy le Cardinal du Perron, avoit auſſi tenté la meſme choſe. Mais l'accompliſſement de cette penſée, eſtoit reſervé à ce Monarque, a qui la France eſt des-ja redevable de tant de nouvelles Grandeurs. Pourveu donc que nos Adverſaires, en diſant qu'on n'enſeigne point les ſciences en François, ne veulent point

inferer de là que la langue Françoiſe eſt incapable de les enſeigner, je les eſcouteray ſans peine ; Pourveu qu'en diſant que nous n'avons point de Cicerons ni de Virgiles, on ne veuille point inferer que la France n'en peut avoir, je ne m'en tourmenteray gueres ; Mais quand ils voudront tirer des concluſions de cette nature, comme aſſeurement c'eſt leur deſſein, on doit s'oppoſer autant qu'il eſt poſſible, à l'eſtabliſſement d'une doctrine ſi contraire a la verité, & à l'honneur du nom François. Et l'on peut juger, ſi c'eſt rendre un ſervice leger à l'Eſtat, que de travailler à

l'avancement de l'Eloquence Françoiſe, puiſque Ciceron ne craint point de dire, que celuy qui avoit contribué à la perfection de l'Eloquence Romaine, avoit acquis plus de gloire à la Republique que certains Generaux d'Armée qui avoient obtenu l'honneur du Triomphe, pour avoir pris deux ou trois chaſteaux ſur les Ennemis. Enfin s'il a eſté ſi avantageux à la ville de Rome, d'avoir porté quelques grands Perſonnages, dont les ouvrages, ſont tous les jours entre nos mains; Si la gloire de l'Eſprit & de l'Eloquence de quelques particuliers ſe reſpand avec tant

Cicero de clar. orat.

d'eſclat, ſur tout le reſte d'une Nation, Quelle injure ne font point à noſtre Patrie, ceux qui s'oppoſent autant qu'il eſt en leur pouvoir, qu'elle n'ait des enfans auſſi illuſtres, en regardant cette pretention comme impoſſible? Car l'impoſſibilité reconnuë, non ſeulement abaiſſe le courage, mais fait perdre la volonté. Le premier pas à la Victoire c'eſt de croire qu'on la pourra remporter. En douter c'eſt eſtre à moitié vaincu, en deſeſperer c'eſt l'eſtre tout-à-fait. Il ne faut ni trop craindre, ni trop meſpriſer ſes rivaux; mais s'il falloit choiſir entre ces deux extremitez, il y a

Perperiri id nolunt q. d ſe aſſequi poſſe diffidunt. *Cicero orator.*

plus à eſperer quand on les meſpriſe que quand on les redoute. Je ne croiray donc point que cette reſiſtance que j'ay à conſentir aux ſentimens des deffenſeurs de la langue Latine, doive paſſer pour l'opiniaſtreté d'un homme qui s'ayme trop, & qui n'entend pas en quoy conſiſte la veritable gloire de ſa Patrie, puiſque je ſuis fort aſſeuré qu'on ne doit point regarder avec indifference une opinion ſi dangereuſe; & qu'apres tout, il y a de la laſcheté, à demeurer d'accord qu'on a moins d'eſprit que les autres, quand cela n'eſt pas veritable.

CHAPITRE XV.

Si la langue Latine convient mieux au deſſein pour lequel on eſleve l'Arc de Triomphe que la langue Francoiſe ; Et Quel eſt le veritable deſſein de tous les monumens d'honneur eſlevez en Public à la gloire des grands Perſonnages.

APres nous eſtre juſtifiez de l'accuſation de nos Adverſaires, qui traittent d'Ignorance ou d'Amour propre noſtre zele pour la Patrie, il faut reſpondre à leurs autres objections. Ils diſent premierement, que „ l'amour de la Patrie n'o-

Neo charitas patriæ exigit ut omnia ſcribamus & loquamur gallice, ſed id demum recta ratio poſtulat ut ad propoſitum finem cuicui modi ſermo ſit, convenientiſſime ſcribamus & loquamur. *ora. de Mun. Pub. lat. Inſ. p. 22.*

„ blige pas toûjours de par-
„ ler & d'eſcrire en noſtre
„ langue ; mais que la droi-
„ te Raiſon veut que nous
„ nous ſervions de quelque
„ langue que ce ſoit, la plus
„ convenable à la fin que
„ nous nous ſommes propo-
ſée. Cette derniere maxime qui peut eſtre regardée comme un de leurs principes, eſt difficile à entendre, & plus difficile encore à ajuſter à leur deſſein, puiſque nous en devons tirer un de nos plus forts arguments pour les combattre. La droite Raiſon veut, diſent ils, que nous eſcrivions & que nous parlions, la langue telle qu'elle ſoit, qui convient le mieux

à la fin que nous nous ſommes propoſée ; Or le moyen de s'imaginer que les François, agiſſant entr'eux, diſtinguent certaines affaires, qui doivent eſtre traittées en langues differentes. Jamais homme s'eſt-il imaginé, que pour deffendre l'Innocence accuſée, ou pour obtenir le pardon d'un crime, où pour inſinuer quelque reſolution importante, il luy fuſt plus avantageux de ſe ſervir d'une langue que de l'autre. Le Grec a eſté appellé la langue des Graces & des Muſes, y a t'il un homme en France, qui voulant eſcrire quelque douceur à une Dame, s'aviſe de luy eſcrire en Grec,

par la raiſon que cette Langue eſt fort propre à dire des douceurs ? L'Hebreu eſt la langue Sainte, c'eſt elle qui nous a revelé les premieres veritez, & la promeſſe du Meſſie ; où trouve-t-on des Predicateurs Catholiques, qui preſchent en Hebreu, à cauſe que cette langue convient fort bien à la Religion? N'exaggerons point la choſe davantage, il eſt inconcevable qu'on ſe ſerve des langues, ſelon qu'elles conviennent le mieux à noſtre deſſein, comme ſi elles ne convenoient pas toutes egalement à quelque deſſein qu'on ait, pourveu qu'elles ſoient entenduës de ceux à qui l'on

parle. C'eſt la ſeule choſe à quoy il faut prendre garde. Il eſt donc abſurde de debiter comme une regle d'uſage en toutes ſortes d'occaſions, que la droite Raiſon veut que nous nous ſervions de quelque langue que ce ſoit qui convient le mieux à la fin que nous nous ſommes propoſée. Car cela eſt impraticable ; nous ne ſommes point admis à ce choix ; c'eſt un cas imaginaire qui ne peut jamais arriver. Il eſt bien vray que ſi un homme ſçavoit toutes les langues de l'Univers, & qu'il euſt à negocier avec differens peuples, ſans doute il choiſiroit en parlant à chacun

d'eux, c'elle qui luy ayderoit à s'en faire entendre ; mais ce meſme homme n'auroit point ce choix à faire dans ſa Patrie, pour parler avec ſes concitoyens. Il ne s'aviſera jamais de dire, je gagneray pluſtoſt mon proces, ſi je fais mes eſcritures en Turc, en Perſan, ou en Ethiopien ; au contraire il doit penſer qu'il n'y a point d'affaire, où il ne reuſſiſſe plus mal avec ces langues eſtrangeres, qu'avec celle qui luy eſt naturelle, parce que bien loin de perſuader il ne ſeroit pas entendu. On n'a donc jamais mis en queſtion, de quelle langue on ſe doit ſervir dans ſa Patrie ; la choſe

choſe eſt determinée par un uſage conſtant, qui fait qu'on n'en cherche point d'autre que la ſienne, entre perſonnes d'un meſme Pays. Diſons maintenant ; La France eſt cenſée faire l'inſcription de l'Arc de Triomphe. C'eſt là qu'elle doit declarer à tous les François, qu'elle a eſlevé ce monument glorieux, aux vertus de ſon Prince ; Elle n'adreſſe point ſa voix ni aux Italiens, ni aux Eſpagnols, ni aux Allemans ni à toutes les nations du Nort ; Elle parle premierement & directement à nos Peuples, qu'elle pretend engager a une amour plus tendre, à une obeiſſance plus prompte

envers ce grand Monarque, en leur proposant continuellement l'image de ses vertus. Comment donc peut-on comprendre, qu'elle fasse ce raisonnement. La droite Raison veut que je me serve dans cette Inscription, de la langue qui cõviendra le mieux à mon dessein. Car le moyen qu'elle en doute ? Le moyen qu'en parlant à ses Enfans, elle ne sente pas qu'elle se doit servir de la langue qu'elle leur a apprise, puisqu'ils l'entendent tous, & que le plus grand nombre d'entr'eux n'en entend point d'autre ? A plus forte raison, comment pourroit elle adjouster; Or le Latin convient

mieux à ce deſſein que ma propre langue. Quel ſortilege pourroit faſciner ſi puiſſamment ſon imagination que de la faire tomber dans une fauſſeté ſi manifeſte. Enfin, comment pourroit elle tirer une concluſion veritable, de deux premiſſes dont l'une eſt fondée ſur un cas imaginaire, & l'autre eſt viſiblement fauſſe. Parce moyen, nous voyons que le Principe allegué par nos Adverſaires, nous doit eſtre plus avantageux qu'à eux meſmes, quand ils diſent. Que l'on doit choiſir pour cette inſcription, la langue qui convient le mieux à noſtre deſſein ; Car en faiſant voir qu'el eſt le

Atqui ſic ſtatuo linguam Latinã, inſcribendo monumento eſſe idoneam præ gallica. *Orat. de mon. pag. 12.*

deſſein que l'on a en eſlevant l'Arc de Triomphe, on en tirera une concluſion toute contraire à la leur. Et c'eſt icy que je voudrois appeller à la bonne foy des Deffenſeurs de la Latinité, contre l'artifice dont ils ſe ſont ſervis, en diſſimulant tout ce que j'ay dit, touchant le deſſein de ce grand ouvrage, dans mon premier diſcours, où j'ay ſi clairement eſtabli les raiſons pour leſquelles on a eſlevé ces monumens d'honneur dans les Republiques les mieux policées, & l'obligation où l'on a eſté d'en mettre les inſcriptions en langue vulgaire; Car cela nous diſpenſeroit de rebattre

les meſmes voyes. Mais puiſqu'ils ont evité ſi ſoigneuſement d'en approcher, & qu'ils ont pris une autre route, pour ne pas rencontrer en leur chemin cet obſtacle qu'ils ſçavoient bien ne pouvoir pas ſurmonter, il faut ſe reſoudre à repreſenter icy en peu de mots ce raiſonnement qui eſt la baze de noſtre opinion. Si les Republiques ont dreſſé des ſtatues à la gloire des grands Perſonnages, elles ne peuvent pas l'avoir fait par un motif plus noble que celuy d'honorer la vertu. Il faudroit avoir à diſcourir avec les Yroquois & les Hurons, pour ſe mettre en peine de

leur prouver ce principe. Encore ne puis je croire qu'ils refuſaſſent de s'y rendre, quand ils l'auroient bien compris. Ils font aſſez voir qu'ils ne manqueroient pas de reſpect pour toutes les Vertus, s'ils en connoiſſoient d'autre que la Vaillance ; Car n'eſt elle pas honorée parmi eux ? n'accordent-ils pas de certains privileges aux braves de leur nation ? & s'ils ne leur eſlevent point de Statues ni d'Arcs de Triomphe, au moins leur font-ils une plus groſſe part du butin ; au moins leurs donnent-ils à choiſir la plus belle habitation dans les Pays d'où ils chaſſent leurs Ennemis. Mais com-

me les recompenſes publiques de la vertu, ſervent d'aiguillon aux autres hommes, & leur tiennent lieu d'une ſecrette exhortation, par l'eſperance qu'ils conçoivent d'en obtenir de ſemblables par les meſmes voyes; Il eſt certain qu'en accordant ces marques memorables de la reconnoiſſance de l'Eſtat, on a en veuë autre choſe que de recompenſer ſimplement un vertueux. On ſonge encore à l'inſtruction des autres, & à l'Exemple. C'eſt pour cela qu'Ariſtote met les Eloges qu'on prononce en public à la gloire des grands hommes, & les Statues qu'on

leur eſleve, au rang des choſes qui exhortent & qui honorent tout enſemble & qu'il appelle pour ce ſujet τὰ προτρεπτικὰ τοῖς παισὶ καὶ τιμώντα Et ſi l'autorité de ce Philoſophe n'eſt ſuffiſante pour confirmer cette verité, qu'on liſe ces trois Inſcriptions que la Republique d'Athenes fit mettre en public à l'honneur de ſes Generaux d'armée, qui avoient battu les ennemis aupres du fleuve Strymon, & que l'Orateur Æſchines rapporte tout entieres dans ſon diſcours contre Cteſiphon; Car la ſeconde dit expreſſement qu'on leur rendoit cet honneur afin d'exciter la Poſterité à imiter leur vertu.

Rh. th. lib. 1. c. 9.

Voici

Voici l'Inſcription meſme.

Ηγεμόνεσι δ' μαθὼν Αθηναῖοι
τάνδε δῶκαν
Αντ' εὐεργεσίης καὶ μεγάλης
Αρετῆς
Μᾶλλόν τις τε καὶ ἀ' ἰδὼν ἐ ἐπεσο-
μθέων ἐθελήσῃ
Αμφὶ ξωοῖσι, τραάγμασι μόχ-
θον ἔχειν.

Ce que le François a rendu preſque mot pour mot

Le Peuple Athenien offre à ſes Capitaines,
Ce monument d'honneur pour prix de leurs travaux,
Afin que nos Neveux de leur glo're rivaux
Brûlent d'un zele égal pour la grandeur d'Athenes.

C'eſt ce que remarque encore admirablement Denys d'Halicarnaſſe, au ſujet de l'Oraiſon funebre que fit Pericles, à l'honneur de ceux qui eſtoient morts au ſervice de la Republique dans la premiere année de la guerre du Peloponeſe. L'Auteur dit-il meſle deux differens deſſeins enſemble, la loüange des morts, & l'exhortation aux vivans; Car il n'a pas plus deſſein de loüer les uns que d'exhorter les autres. ὁ γὰρ μᾶλλον τοὺς τεθνεῶτας ἢ τοὺς ζῶντας ὑπὲρ τοῦ πολέμου παρακαλεῖ? Nos Adverſaires retranchent des monumens publics le principal de ces deſſeins; Ils n'enviſagent que la

loüange, Ils ne ſongent point à l'exhortation ; la Loüange eſt Juſte, mais l'Exhortation eſt la plus utile à l'Eſtat. Comme il n'y a rien auſſi de ſi glorieux dans ces monumens publics que les inſcriptions, qui font connoiſtre le ſujet qu'on a eu de les eſlever & qui conſervent le nom de celuy à qui on les a eſlevez, on na preſque jamais manqué d'y en mettre. *Plin. lib. 4. c. 4.* C'eſt ce qui a fait dire à Pline, Qu'auſſitoſt qu'on a commancé a dreſſer des Statues, « on a commencé auſſi à y « mettre des Inſcriptions, qui « contiennent les Eloges de « ceux qu'elles repreſentent. « Quand on conſidere donc »

qu'il y a quelque avantage à eſperer pour la Republique de ces Statues & de ces Inſcriptions honorables, peut-on s'imaginer qu'elle en cherche d'autre que le ſien propre ? Par exemple diroit-on que quand Rome accordoit ces honneurs à ceux qui les avoient meritez, elle euſt d'autre deſſein que d'exciter ſes Citoyens aux belles actions ? Sans doute c'eſtoit pour elle ſeulle qu'elle travailloit. Et partant elle n'y devoit pas employer une autre langue que la ſienne, puiſqu'elle ne cherchoit qu'à faire tourner ſur ſes propres Enfans, le profit de ces grands Exemples. Ce qui ſe di

de la Republique Romaine, conclut egalemẽt pour toutes les autres & fait voir que les inſcriptions de ces monumens illuſtres, doivent eſtre par tout en langue Vulgaire; parce que ce ſont monumens d'Inſtruction, & que le ſoin de chaque Republique ſe renferme principalement en elle meſme. Faiſons maintenant l'application de toutes ces maximes à l'Arc de Triomphe, puiſqu'il eſt fait dans le meſme eſprit, de procurer les avantages de l'Eſtat, en honnorant le Monarque. Il y a peu de perſonnes veritablement à qui il puiſſe donner de l'emulation par l'eſpoir d'une ſemblable gloire; Mais

on ne peut pas dire auſſi qu'il ni en ait point du tout. Ce magnanime Dauphin, que le Ciel a fait naiſtre pour marcher ſur les traces de Loüis le Grand, eſt celuy qui doit s'animer à cette veüe, & qui ſentira toute la force de cet exemple. Les Roys & leurs Enfans ſont des perſonnes fatales, ſur qui roule la proſperité ou le malheur des Royaumes, & on ne peut trop achepter les moyens pour faire entrer dans ces grandes ames, des reſolutions qui tendent au bien Public. Il faut avoüer pourtant que ſi ce pompeux Edifice n'avoit point d'autre objet que d'allumer l'emula-

tion dans le cœur de ce jeune Prince, il ne ſeroit point neceſſaire que l'Inſcription en fuſt Françoiſe, parce que la grandeur de ſon eſprit luy a rendu les langues de l'Antiquité auſſi familieres que la ſienne. Mais il y a encore d'autres effets à eſperer de ce ſuperbe Trophée. C'eſt qu'eſtant un teſmoignage public de la vertu du Prince, il doit eſtre un motif perpetuel à ſes ſujets de l'aymer & de luy obeïr avec une ardeur inviolable. Et certes comme de toutes les choſes du monde il n'y en a point qui paroiſſe plus difficile, ni qui ſoit plus merveilleuſe, que de voir un nombre

infini d'hommes qui naiſſent tous pourveus de la meſme Raiſon & de la meſme Liberté naturelle, ſe ſoumettre par un mouvement de cette meſme Raiſon, & par un noble effet de leur Liberté, à un Roy legitime ; auſſi faut-il avoüer que rien ne doit eſtre negligé de tout ce qui peut entretenir dans le cœur des Peuples, cette ſoumiſſion ſalutaire, dont les bons effets retombent autant ſur eux que ſur le Souverain, puiſqu'alors l'Eſtat en eſt plus redoutable au dé-hors plus tranquille au dedans, & qu'il n'y à point de Citoyen qui n'ait ſa part dans cette felicité publique. Comme

donc rien ne peut contribuer davantage à l'eſtabliſſement d'une ſi heureuſe diſpoſition, que le recit des vertus du Prince, il eſt manifeſte que c'eſt detourner en quelque façon ce bonheur, que d'expoſer ſes loüanges en une langue qui n'eſt pas entenduë de tous ſes ſujets, parce qu'il n'eſt pas queſtion qu'il ne ſoit aymé & obey que de ceux qui auront la connoiſſance de cette langue choiſie, mais de tous en general. Ainſi les grands avantages qu'il y-a à eſperer pour les Peuples, du reſpect que leur imprime la Majeſté de ces Eloges legitimes, ſont cauſes que la Religion

Chreſtienne qui condamne ſi ſeverement toutes les actions d'Orgueïl, ne s'oppoſe point à ces hommages publics que l'on rend à la vertu des Souverains, parce que Dieu veut que le Roy ſoit honoré. *Regem honorificate* dit le Prince des Apoſtres. Sans cela toute cette Magnificence ne ſeroit qu'un appareil de Vanité, qu'on auroit de la peine à excuſer. C'eſt là donc la fin veritable de ce monument glorieux, que la France eſleve à ſon Monarque. Apres quoy, ne faut-il pas que la cauſe de nos Adverſaires ſoit en mauvais termes, s'ils ne peuvent s'accommoder d'un principe

ſi noble & ſi juſte, & s'ils ſont obligez de dire, que toute cette deſpenſe ne ſe fait que pour la Pompe & pour l'Oſtentation, ce qui ſeroit juſtement le moyen de le rendre condemnable. *Proceritas ſtructuræ ad pompam proſpectumque, & quandam quaſi oſtentationem, quæritur* Sur cette penſée ils adjouſtent, Que le but des Heros en faiſant de grandes actions eſt d'obtenir de ſemblables monumens, afin qu'apres leur mort, ils ne periſſent

Orat. de Mon. pub. Lat. Inſ. p. 41.

Id equidem credi eſt Heroibus, qui ſe cumque ad magna præſtida monumenti cupiditate dici ſinunt

ut non modo cum abierint e vivis ne abeant ex hominum memoria, ſed etiam tum cum vivunt, ibi ubicumque non adſunt præſentia corporis, adſint fama & predicatione virtutis. Quod ſane fruſtra ſperent illi ſi minus multæ gentes, rerum geſtarum teſtes litteras per leguntatque intelligunt, ſin autem quam affectant cum immortali & infinite diffuſo numine ſimilitudinem, ſic aſſequentur, ut perennitates temporum omnium, perpetuitate laudis, Et immenſitates omnium locorum dilatatione nominis adæquent. ibid. p. 41.

„ point dans la memoire des
„ hommes, & que durant
„ leur vie meſme le bruit de
„ leur vertu les rende preſens
„ en tous lieux. Ce qu'ils
„ eſpereroient en vain, ſi les
„ Inſcriptions qui contien-
„ nent le recit de leurs ex-
„ ploits, n'eſtoient pas en-
„ tendues de toutes les Na-
„ tions ; mais que cela eſtant,
„ ils parviennent à cette reſ-
„ ſemblance qu'ils affectent
„ avec l'eſtre Divin, immor-
„ tel, & infini, & ſont en
„ eſtat d'egaler la durée de
„ tous les Siecles, par la per-
„ petuité de leurs loüanges,
„ & de remplir l'immenſité
„ de tous les lieux, par l'eſten-
„ duë de leur gloire. En verité

je ne ſçay pas ſi nos Adverſaires pretendent approuver dans des ames Heroïques une conduite ſi pleine de Preſomption & d'Impieté tout enſemble, pour fonder la neceſſité de compoſer leurs Eloges en une autre langue que la noſtre; Mais ils ne me perſuaderont jamais, qu'un veritable Heros, ne ſe porte aux grands exploits, que pour entendre retentir ſes loüanges de toutes parts, & pour ſe faire offrir de l'Encens. Quand Hercule a purgé la Terre de Monſtres, il avoit quelque objet plus noble devant les yeux que cette legere fumée, Et s'ils s'eſt rencontré des

eſprits aſſez vains, pour n'embraſſer que ce nuage, je me donneray bien de garde de mettre en ce nombre un Prince auſſi ſolidement vertueux que Loüis le Grand. Je ne croiray jamais encore, que ces anciennes Republiques qui eſtoient ſi ſages, n'euſſent ordonné ces Statues & ces Colomnes roſtrales que pour flatter l'orgueil de quelques-uns de leurs citoyens, & que les honneurs publics ne fuſſent que des inſtrumens de vaine-gloire. Nos Adverſaires auront aſſurement de la peine à ſouſtenir ce Syſteme de vanité devant des eſprits raiſonnables. Cependant je ne leur impoſe

point, ce ſont leurs penſées fidelement expliquées, & ſuivant leſquelles il faudroit dire, Que cet Orgueil, que cette Pompe, que cette vaine Oſtentation qui a eſté ridicule aux yeux des ſages Payens, & qui n'eſt pas moins qu'un crime parmi les Chreſtiens, ſeroit la fin de ce monument illuſtre de Loüis le Grand; Que c'eſt l'Eſprit qui regne dans ſon Arc de Triomphe. Non celane peut eſtre; Et je ne les encroiray point quand ils prononcent avec tant de hardieſſe. * Voila quelle eſt la fin de tous ces Eloges & de tous ces Monumens publics. Voila ce

* En ſi remde - qua agitur re- de ſapio en ædi- toces que om- ne Elo- giorum monu- mentor- rúque genus dirigi- tur. Id quod tribuit ſemideis ſuperſtitioſa an- tiquitas, quod eō- tulit Cæ- ſaribus & impe- ratori- bus ſuis Roma, quod Ludovi- co Ma- gno lu patæ & triumphalis arcus In- ſcriptio- nes da- bunt. *Orat. de Mon. Publ. Inſ. p. 41.*

„ que la ſuperſtieuſe Antiqui-
„ té a donné aux demy
„ Dieux, Rome à ſes Cæſars,
„ & à ſes Empereurs, & ce
„ que les Inſcriptions du
„ Louvre & de l'Arc de
„ Triomphe donneront à
„ Loüis le Grand, Pourveu,
„ adjouſtent-ils, que Ceux
„ qui auront la glorieuſe
„ commiſſion de compoſer
„ ces Inſcriptions, ne s'op-
„ poſent point à ce grand
„ effet, par un amour mal en-
„ tendu de leur langue na-
„ turelle. Ce ſont là les in-
conveniens où ils ſe jettent à teſte baiſſée, pour conclure que l'Inſcription de l'Arc

Quod conſequemur ſine dubio, niſi præpoſtero vernaculi ſermonis amore obſiſtant, quibus per hoc orificium ut riuſque vel alterutriuſque monumenti Inſcribendi nego ſum committetur. *ibid.*

de

de Triomphe ne doit point eſtre en langue Françoiſe, mais en langue Latine. Ils diront donc ce qu'ils voudront, mais une opinion ne peut eſtre bonne, quand elle ne ſe peut deffendre que par de mauvais raiſonnemens. Car enfin, Dieu nous preſerve de confondre, comme ils font, les honneurs que la France rend au Roy tres Chreſtien avec ceux qui faiſoient donner les noms de ſuperſtitieuſe & d'idolatre à l'Antiquité. Donnons nous bien de garde de les confondre avec ces flateries impies, que la laſcheté Romaine avoit inventées pour quelques-uns de ſes Empereurs,

Quãd elle les appelloit Dieux, & que publiquement on faiſoit profeſſion d'eſtre ſoumis à leur Divinité *Devoti numini, Majeſtatique eorum.* Quand on leur dedioit des Temples, qu'on leur eſlevoit des Autels, qu'on leur aſſignoit des Preſtres, qu'on leur ordonnoit des ſacrifices, & qu'on faiſoit quelques fois des prieres publiques, pour demander le beau temps & la ſanté, à ces Dieux imaginaires dans le moment meſme qu'ils trembloient la Fievre dans leur lit, ou qu'ils gemiſſoient ſous les douleurs de la Graueſle & de la Goutte. Noſtre zele n'eſt pas moins ardent, quoy qu'il ſoit plus

raiſonnable. Les honneurs que nous rendons à noſtre grand Prince, quoy que toûjours au deſſous de noſtre devoir & de nos penſées, ne concourent point avec les honneurs Divins. L'Eloge que nous preparons à ſa vertu, ne l'aſſiera point tout vivant au rang des Immortels, & quand nous nous y ſervirions de la langue Latine, ce ne ſera pas pour retomber dans l'Idolatrie. Les idées des Chreſtiens ſont plus chaſtes & plus pures, Et nous ſommes bien eſloignez de croire qu'il ſoit du nombre de ces Princes, qui affectent quelque reſſemblance avec l'Eſtre infini & immortel.

A Dieu ne plaiſe que nous diſions jamais ſerieuſement ni qu'il pretende egaler la durée de tous les ſiecles par la perpetuité de ſes loüanges, ou remplir l'immenſité de tous les lieux par l'eſtenduë de ſa gloire; parce que cela n'appartient qu'à Dieu ſeul; Et ſi en cette occaſion l'employ de la langue Latine n'a pour fondement que cette vanité criminelle, tant s'en faut que ce ſoit une raiſon pour l'admettre, que c'en eſt une indubitable pour l'exclure.

Cependant c'eſt là le principe que nos Adverſaires veulent ſubſtituer à la place de toutes ces raiſons d'honneur

& d'utilité publique que nous avons alleguées, pour fin de l'Arc de Triomphe. Et comme ils enviſagent ce grand Edifice de deux manieres, & par la Magnificence & par la Solidité, ils veulent que la Magnificence nous faſſe connoiſtre qu'il n'eſt que pour la Pompe & l'Oſtentation; & que la Solidité ſoit une marque qu'il ne regarde que la Poſterité & l'Eternité; ce qui leur donne lieu de conclure qu'il faut une langue Immortelle pour joindre à un corps Immortel, & par conſequent qu'il ſe faut ſervir de la langue Latine à qui ils donnent cette qualité glorieuſe. Ce

ſont la les deux principaux chefs de leurs diſcours ; ils ont raiſonné ſur ces nouvelles Idées ; Mais en agiſſant de la ſorte, ils n'ont ni deſtruit mon opinion ni eſtably la leur. Ils n'ont point deſtruit mon opinion puiſqu'ils n'ont point renverſé les fondemens qui la ſouſtiennent ; Ils nont point eſtabli la leur parce que ces deux principes ne ſont point vrays dans l'application qu'ils en font. Ainſi nous avoüerons avec eux qu'un monument auſſi ſolide que l'Arc de Triomphe regarde la Poſterité ; Nous leur avoüerons que ſa Magnificence ſera l'objet de la Renommée

dans toutes les parties de la terre ; mais quand ils abuſent de ces Maximes, & qu'ils en tirent de fauſſes conſequences, ils nous permettront bien de n'eſtre plus de leurs avis.

Chapitre XVI.

Que tous les Monumens d'Honneur dediez à la gloire des Grands Princes ne regardent point la Poſterité ſeulement.

SI nous diſions que l'Arc de Triomphe n'eſt point eſlevé pour la Poſterité, nous avancerions une propoſition abſurde, & incroyable. Car à quoy bon y employer des pierres d'une grandeur extraordinaire, ſi l'on n'avoit eſgard qu'au ſiecle preſent. En ce cas là il ſe faudroit contenter du modele de Plaſtre qui pourroit durer autant que tous les hommes qui ſont

ſont vivans. Cette ſolidité du baſtiment laiſſe donc à juger qu'on travaille pour le Siecle à venir. Mais nos Adverſaires veulent qu'on n'ait point d'autre veuë que celle là ; & Nous, Nous pretendons qu'on regarde auſſi le Siecle preſent. Si le Marbre & le Bronze qui compoſent cet Edifice magnifique ſont capables de le conſerver à l'infini c'eſt un effet de leur nature ; mais cela ne doit pas renfermer le motif de cet ouvrage dans la ſeule conſideration de ſa durée. Cependant parce que ce rapport à l'avenir a beaucoup d'eſclat & qu'il s'y meſle quelque penſée d'Immortalité

dont le nom eſt toûjours agreable, cette Idée a flatté les eſprits ſuperbes & leur a fait ayſement conclure que le tout n'eſt que pour la Poſterité. Hé quoy donc, veulent-ils priver du plaiſir de cette gloire le Prince meſme qui l'obtient? S'imaginent-ils que cela ne ſoit fait pour luy que lors qu'il n'en jouira plus? Se ſoucient-ils ſi peu que ſa vertu attire dez apreſent ſur ſa Perſonne ſacrée toutes les benedictions qu'elle merite. Ne faiſons point de ſcrupule de le redire toutes les fois que l'occaſion s'en preſentera. On eſleve ce Monument, affin que le Peuple touché des vertus

de ſon Prince, augmente s'il ſe peut, ſon amour & ſon obeiſſance envers luy, & que le Prince touché de ce zele, conſacre encor plus volontiers ſes ſoins & les precieux momens de ſa vie au bon-heur de ſon Peuple, & que dans cette mutuelle correſpondance de la veneration du Peuple envers le Prince, & de la tendreſſe du Prince envers le Peuple, l'Eſtat ſoit heureux & floriſſant. Voila le premier & le veritable deſſein de ce magnifique Trophée. Que la Poſterité apres cela l'admire; Que nos Neveux s'entretiennent à cet aſpect, des exploits miraculeux de ce

grand Monarque ; Cela ne peut pas manquer ; Mais c'eſt s'abuſer que de reduire là uniquement le deſſein de cet ouvrage. Que nos Adverſaires ne pretendent donc point ſe prevaloir d'un mot „ de Ciceron, qui dit qu'un „ ſemblable Monument eſt „ un edifice pour l'Eternité, „ que ceſt un Autel dedié à „ la Vertu. *Extructio ad memoriam æternitatis, ara virtutis*, en diſant que c'eſt un Autel dedié a la Vertu, il nous veut faire comprendre qu'il eſt pour le vertueux meſme, avant que d'eſtre pour l'Eternité! Car il n'y a pas d'apparence qu'on ne contaſt pour rien le Heros

à qui cet Autel ſeroit dedié, tandis qu'on ne ſe propoſeroit point d'autre fin, que les curieuſes ſpeculations d'un Siecle qui n'eſt pas encore. C'eſt donc la durée de ces ſortes d'Edifices qui a contribué à l'erreur, & qui a donné ſujet de dire qu'ils ſont plus pour la Poſterité que pour le Siecle preſent. En effet, contant le Siecle preſent pour la durée de la vie de tous les hommes vivans, ce qui ne peut pas aller plus loin de cent ans, & appellant Poſterité tout ce qui viendra apres, il eſt certain qu'un Baſtiment auſſi ſolide que celuy là, s'eſtendra ſi avant dans les ſiecles à venir,

que ces premiers cent ans ne ſont preſque rien, à comparaiſon de pluſieurs milliers d'années qu'il doit durer. Et ainſi, il eſt vray de dire en ce ſens, que ce Monument eſt plus pour la Poſterité que pour le Siecle preſent. Mais ce n'eſt pas à dire pour cela que la fin premiere de cet Edifice ne regarde que la Poſterité. Ainſi les maiſons durent plus long-tems que ceux qui les font baſtir, & qui n'ont point eu neantmoins d'autre intention en les baſtiſſant que de ſe loger commodement. Ainſi les arbres durent plus long temps que celuy qui les plante, quoy que ſon premier deſſein

ait eſté de ſe plaire à ſoy-meſme, & de rendre ſes jardins plus agreables. Ainſi les villes qui font des deſpenſes immenſes, pour dreſſer le lit des Rivieres ou pour en ſouſtenir le cours, Qui ouvrent de nouveaux Canaux pour la communication d'une Province à l'autre, Qui abbattent des Montagnes, Qui baſtiſſent des Fortereſſes, ont premierement egard à l'utilité preſente. C'eſt ce qui fait agir ceux qui ſe chargent de ces grands travaux, & qui les conduiſent le plus promptement qu'ils peuvent à leur perfection, pour en avoir pluſtoſt la jouiſſance. Ils ſçavent bien que la Poſterité

en joüira auſſi ; Mais il eſt certain que le Peuple qui y donne ſa ſueur & ſes ſoins, Qui ſe cottiſe pour en voir pluſtoſt l'accompliſſement, regarde ſon utilité propre avant que de penſer à celle de la Poſterité. Et il eſt bien raiſonnable que ceux qui en ont la peine, en reçoivent les premiers la recompenſe, & ſoient les premiers conſiderez dans l'intention de l'ouvrage. Il ne faut donc point juger differemment de ce magnifique Trophée dont nous parlons. Les avantages que l'Eſtat preſent en peut retirer, de la maniere que nous avons dite, ſont les veritables fruits de ce

baſtiment & les premiers dans la penſée de ceux qui l'eſlevent ; Mais parce que ſa durée s'eſtendra bien avant dans la Poſterité, on prend ayſément le change, & on regarde comme le principal ce qui n'eſt que l'acceſſoire.

CHAPITRE XVII.

Que la langue Françoiſe eſt preſentement Immortelle.

CEpendant ne peut-on pas nous objecter, Qu'inutilement nous conteſtons de ce qui eſt le premier ou le ſecond dans l'intention de ce deſſein, qu'il ſuffit que nous demeurions d'accord, que la Poſterité doit en joüir apres nous ; Que c'eſt ce qu'on appelle eſtre deſtiné à l'Immortalité, & que ſoit qu'on regarde cette Immortalité comme le premier motif de cet Edifice, ſoit qu'on ne luy donne que la

ſeconde place, toûjours ne pouvons-nous pas nous deffendre d'avoüer, que puiſqu'il doit eſtre Immortel en quelque ſens que ce ſoit, il doit eſtre accompagné d'une Inſcription Immortelle, afin qu'il ne ſe faſſe point un meſlange monſtrueux, d'une langue periſſable avec des materiaux incorruptibles. Et c'eſt ſur ce ſujet que nos Adverſaires triomphent, & qu'ils font l'Apotheoſe de la langue Latine. Car que ne diſent-ils point de cette Immortalité pretendüe quand ils la comparent aux variations continuelles des langues vivantes, & à cette honteuſe dependance de

Accedat oportet anima corpori æterna æterno perenni incorrupta durabili: numquid inter mortua *orat. de Mon. & c. p. 17.*

l'Uſage qui les gourmande & les tyranniſe. C'eſt la raiſon pour laquelle ils veulent exclure toutes les langues Vivantes de ces ouvrages illuſtres, & qu'ils ſouſtiennent qu'elles n'ont droit d'y paroiſtre, que quand elles ſont parvenues a une Incorruptibilité glorieuſe, en ceſſant d'eſtre d'uſage dans le monde, & en devenant immortelles par leur Mort. „ Alors diſent ils, Elles joüiſſent „ d'une ſeconde vie dans „ les livres où elles ont eſté „ employées; Alors elles ſont „ comme dans le Ciel, bienheureuſes & immortelles. „ Elles ne craignent plus la „ viciſſitude du Temps, ni

Porro duriſſimæ hujus ſervitutis jugum excutere linguæ non poſſunt, niſi in familiari colloquio celebrari de ſitæ & ſi ita loqui fas eſt, mortuæ *Ibid* p. 22.

le changement de l'Opinion, « ni la Tyrannie de l'Uſage. « Alors ſi on les employe ſur « les Monumens, elles ſur- « monteront par leur durée la « ſolidité des Marbres, & ſi « les edifices periſſent, elles « ſurvivront à leur ruine. ô « Deſtin des Langues & de la « parole ! ô condition inega- « le ! vous vivez langue Fran- « çoiſe, mais vous n'avez « pas encore un eſtat aſſeuré ; « La langue Latine eſt mor- « te, mais elle eſt invaria- « ble. Ce ſont les paroles meſmes de nos Adverſaires. Mais laiſſons revenir l'eſprit

Mutabilitatis fato illo ſuo fundæ alio beatiore ævo in chartis ſcilicet ſemper victuris per fruuntur tunc enim ſic tanquâ in cælo ſunt tũo beatæ & immortales, Inclinationes temporum, converſionesque opinionum ac uſus tyrannidem non reformidant, tunc monumentis ſi prefigantur vincent diuturnitate ſua duritiem marmorum, ipſis ut fit, ſi quando mors ſaxis advenerit, ſuperſtites futuræ. O fatum linguarum & ſermonis ! ô conditionem diſparem ! Vivis quidem lingua Popularis noſtra, ſed nondum tibi conſtas ; Vixit Latina, ſed conſtitit *Ibid p.* 23.

de ce grand mouvement, & conſiderons de ſens froid les conſequences qu'on en doit tirer. A ce conte là, il faudra attendre à employer la langue Françoiſe dans les Inſcriptions, juſqu'a ce qu'elle ait ceſſé d'eſtre d'uſage dans le monde & qu'elle ſoit morte. Voyons donc ſi nous pouvons nous accommoder de cette penſée. Suivons la juſqu'a la pratique. Il y a quatre cens-ans du moins que la langue Françoiſe a commencé d'eſtre à peu pres ce qu'elle eſt. Suppoſons qu'elle n'en dure pas davantage à l'avenir. Je dis ſuppoſons le ; car elle a lieu de ſe promettre une plus

longue durée. Selon cette maxime il faudra commencer dans quatre cens ans à mettre ſur les Monumens publics des inſcriptions en langue Françoiſe. Dans quatre cens ans ? Que veut dire cela ? Le moyen qu'un Peuple raiſonnable puiſſe prendre une reſolution de cette nature, & s'impoſer la neceſſité de laiſſer eſcouler un ſilong eſpace de temps, afin de commencer à employer ſa langue Naturelle lorſqu'elle ne ſera plus d'uſage dans le mõde. Sur l'exemple de quels Peuples appuyeront-ils une conduite ſi bizarre, car ni les Grecs ni les Romains ni les Hebreux n'ont point attẽdu a

employer leur langue dans les Inſcriptions publiques, juſqu'à ce qu'elles fuſſent hors d'uſage. Au contraire ils les employoient parce qu'elles eſtoient d'uſage. C'eſt ce qui les engageoit à s'en ſervir. Sur le principe de nos Adverſaires je concluray donc, qu'il faut maintenant faire les Inſcriptions publiques dans la langue des Anciens Gaulois parce qu'elle eſt morte. Mais on me dira qu'elle eſt ignorée, & on me dira vray. auſſi eſt-ce le moyen de faire que la noſtre le ſera à l'avenir, que de ne la vouloir point eſcrire. Car ſi on ne la trouve pas bonne pour les

Monu

Monumens publics, & qu'elle en ſoit bannie par un jugement ſolemnel, il n'y a point de particulier qui la vueille deſormais employer dans ſes ouvrages. Chacun eſtant naturellement amoureux de ce qu'il fait, perſonne ne voudra confier ſes penſées à une langue incertaine, variable, & que l'on aura publiquement degradée. Tout le monde voudra uſer de la meſme precaution pour ſes ouvrages que celle dont on uſera pour les Inſcriptions. Chacun voudra attendre à employer la langue Françoiſe dans ſes eſcrits juſqu'à ce qu'elle ſoit morte dans l'uſage, & quand

elle ſera morte dans l'uſage, ne ſe trouvant point d'eſcrits precedens, elle ſera totalement ignorée. Ainſi ce que nos Adverſaires avancent ſi aſſeurément, Que les langues vivantes ſeront propres à eſtre employées dans les Inſcriptions publiques, lors qu'elles ſeront mortes, eſt une penſée qui s'embaraſſe elle meſme. C'eſt ainſi qu'une propoſition, inſouſtenable ſe gliſſe inſenſiblement ſous le manteau des paroles eloquentes, & c'eſt le prejudice qu'on fait à l'orateur de le deſpoüiller de ces faux brillants qui nous eſgarent en nous eſbloüiſſant. Mais les Deffenſeurs de la

langue Latine, ne manqueront pas de me dire que c'eſt une malicieuſe exaggeration que je fais. Qu'ils n'entendent pas que l'on ceſſe d'eſcrire en François, Qu'ils approuvent fort la compoſition des bons livres qui ſe font tous les jours en cette langue; Que ce ſera dans ces livres qu'on ira la chercher lors qu'elle aura ceſſé d'eſtre en uſage dans le monde; Que c'eſt par leur moyen qu'elle ſe ſauvera de l'Oubli; Que ce ſera là qu'on apprendra à faire des Inſcriptions immortelles pour les Monumens publics que noſtre Poſterité eſlevera. Qu'alors l'uſage de cette langue ne ſera plus

changeant. Que ce ſera joüer a jeu ſeur. Tout cela peut eſtre dit, je n'en doute point; Mais ſi l'on avoüe que les ouvrages d'eſprit qui ont eſté compoſez dans la langue Françoiſe la conſerveront lors qu'elle aura ceſſé d'eſtre d'uſage dans le monde, la voila donc aſſurée des à preſent de l'Immortalité, puiſque nous avons entre les mains ces ouvrages qui la luy doivent procurer. Quand donc nos Adverſaires diſent que la langue Latine eſt immortelle apres ſa mort, ils diſent vray; Mais ils ne m'empeſcheront pas de dire en meſme temps, que ce n'eſt pas ſa mort qui a produit ſon Im-

mortalité. Elle eſt immortelle, parce qu'elle a eſté eſcrite dans des livres qui ſubſiſtent encore. Il eſt donc indifferent à une langue pour eſtre immortelle, qu'elle viue, ou qu'elle ne vive plus, pourveu qu'elle ſoit eſcrite dans des ouurages qui puiſſent ſubſiſter. Or comme on ne peut pas nier que la langue Françoiſe, n'ait eſté eſcrite dans des ouvrages qui ſubſiſteront à l'avenir, il s'enſuit qu'elle eſt des à preſent immortelle, au ſens meſme que l'eſt la Latine. Et ce n'eſt point une prerogative qui luy ſoit particuliere. Toutes les autres langues Illuſtres qui ſont vivantes ont le meſme avantage.

Chapitre XVIII.

Que la langue Françoiſe eſt preſentement fixe au meſme ſens que l'eſt la Romaine.

MAis quelque deffenſeur de la Latinité me pourra dire, je comprens bien que la langue Françoiſe eſt immortelle, de la maniere que vous l'expliquez; mais il faut que vous demeuriez d'accord, qu'elle n'eſt pas fixe, & qu'elle à ce deffaut qui la rend tres inferieure à la Latine. Je ne ſçaurois m'empeſcher, je l'avoue, d'avoir quelque deffiance de ce que reſpondent nos

Adver

Adverſaires, & j'ay toûjours peur qu'il n'y ait de l'equivoque. Nous avons veu qu'ils ont penſé nous tromper ſur la qualité d'immortelle qu'ils refuſoient à la langue Françoiſe, & qui toutefois ne luy appartient pas moins qu'à la Latine. Je doute qu'il n'en ſoit de meſme du nom de Fixe, où elle a peut-eſtre autant de droit de pretendre que le Latin. Voyons ſi mon ſoubçon eſt veritable par l'eſtat de la langue Romaine.

Cette langue a eſté d'uſage dans le monde plus de mille ans. Dans ce long eſpace elle a eſté non ſeulement parlée, mais eſcrite. Si

elle n'avoit eſté que parlée, elle ſeroit abiſmée dans l'oubli comme l'ancienne Langue des Gaulois, des Eſpagnols, & de toutes les nations de l'Univers, dont il ne nous reſte rien d'eſcrit. C'eſt donc ce qui a eſté eſcrit dans la langue Latine, qui nous la conſervée; c'eſt par la qu'elle ſubſiſte & qu'elle eſt fixe. On à eſcrit dans la langue Latine en divers ſiecles. Nous avons quelques veſtiges de ce qu'elle eſtoit à ſon commencement dans les loix des Douze Tables. Nous voyons ſes progrez dans les eſcrits d'Ennius & des autres auteurs contemporains. Nous voyons ſa

ſplendeur & ſa gloire dans ceux de Cæſar & de Ciceron. Nous voyons ſon declin ſous le regne de Severe & de ſes enfans. Enfin languiſſante & decrepite, elle ſe traiſna dans le monde, juſqu'à ce qu'elle euſt eſté corrompuë entierement par le commerce des Barbares, qui ruinerent l'Empire Romain. En des eſtats ſi differens elle n'eſtoit pas fixe dans la bouche du Peuple où elle changeoit inceſſamment, mais elle l'eſtoit dans les eſcrits où elle ne changeoit plus. Ainſi les loix des Douze Tables avoient fixé la langue Latine dez ce temps-là, non pas dans la bouche du

Peuple, mais dans ce fameux recueil de Juriſprudence. Ainſi les ouvrages D'Andronicus & de Pacuvius, avoient fixé la langue Latine de leur ſiecle. Les excellentes hiſtoires de Salluſte, de Cæſar, de Tirelive ; les Poemes de Virgile & d'Horace, avoient fixé la langue Latine de la meſme maniere, & non pas dans la bouche du Peuple, comme nous avons des-ja dit. Elle n'a donc jamais eſté fixe dans la bouche de ceux qui l'ont parlée & qui la parlent encore. Ainſi l'on peut imiter le Latin des Douze Tables, & Seneque nous apprend que de ſon temps, quelques uns tomboient dans

cette affectation. *Multi ex aliena ſæculo petunt verba; Duodecim tabulas loquuntur.* Ainſi l'on peut parler comme Nævius, comme Plaute. Ainſi Famianus Strada a fait des vers par plaiſir, dans le ſtyle de Lucrece, de Virgile, d'Ovide, de Lucain, de Stace, de Claudian; Ainſi l'on peut imiter Sidonius Apollinaris & Caſſiodore. Quiconque voudra meſme, pourra deſcendre juſqu'à Corippus & Marbodeus. Voila comment il faut entendre que la langue Latine eſt fixe, & il en eſt à peu pres de cette langue illuſtre, comme d'un homme qui a eu une longue vie, & de qui on a eſté

Senec. Epiſt. 114.

ſoigneux de faire des portraits de temps en temps. Dans les uns vous voyez la ſimplicité de l'Enfance ; dans les autres les agrémens de l'Adoleſcéce, la nobleſſe de la Virilité, la vigueur de lâge de Conſiſtance, l'infirmité de la Vieilléſſe, & le dernier abbatement de la Caducité. Tous ces portraits ſont des images fixes de l'eſtat d'une perſonne qui eſtoit ſubjette a toutes ces alterations. Il en eſt de meſme de la langue Latine. Tous les livres des anciens auteurs que nous avons, ſont les peintures des differens eſtats de cette langue fameuſe, & quand on dit que la langue Latine

eſt fixe, ce n'eſt que de des peintures qui ſont dans les livres que cela ſe doit entendre & non pas du langage populaire à l'eſgard duquel on ne peut jamais dire qu'il ait eſté fixe. Quand vous me dites donc que la langue Latine eſt fixe, je vous demanderay à l'eſgard de quel temps vous la regardez. Car ſi vous l'enviſagez toute entiere, je veux dire dans toute l'eſtenduë de ſa durée, elle vous paroiſtra tres changeante. Il faut donc que vous vous determiniez à un certain temps & à de certains auteurs pour la regarder comme fixe. Ne liſez que Ciceron, ne liſez que Virgile,

la langue vous paroiſtra neceſſairement immuable, parce qu'elle ne changera pas dans ces livres. Liſez en meſme temps les auteurs qui les ont precedez, & ceux qui les ont ſuivis, elle ne vous paroiſtra plus de meſme. Cette immutabilité n'eſt à propremét parler que dans nos yeux & dans noſtre eſprit. Ainſi quand vous n'avez qu'un ſeul portrait d'un homme, vous le voyez toûjours de meſme; Si vous en avez pluſieurs faits en des temps differens, vous remarquerez les changemens que les années ont apporté à ſon viſage. Appliquons maintenant ces meſmes idées à la langue Françoiſe. N'eſt il

pas vray de dire que cette langue eſt fixe dans les ouvrages des auteurs qui l'ont employée, encore qu'elle ne le ſoit pas dans la bouche du Peuple, & dans l'uſage qui ſera toûjours ſujet au changement. Le begayement de ſon enfance eſt au dela du ſiecle de Saint Loüis. Elle a commancé à parler raiſonnablement, depuis Saint Loüis juſqu'à Loüis Onzieſme. Elle s'eſt fortifiée & ennoblie depuis ce temps la juſques ſous le regne des derniers Valois; Elle a aquis ſa plus haute perfection ſous Loüis le Juſte, & Loüis le Grand; En tous ces temps-là, il reſte des

Images fixes d'elle meſme dans les eſcrits de tous les auteurs qui l'ont employée. Si nos deſcendans veulent parler noſtre vieux François, il faudra qu'ils en cherchent les modeles dans les Poëſies de Thibaut Roy de Navarre, & dans nos vieux Romanciers. S'ils en veulent un moins antique, ils imiteront Alain Chartier, Froiſſart, Philippes de Commines; S'ils veulent parler François dans ſa derniere pureté, il faudra qu'ils eſtudient le ſtyle & la diction des auteurs les plus polis du ſiecle preſent. La langue qu'ils trouveront dans tous ces livres, ſera regardée d'eux comme une

langue fixe, & qui a eſté telle dés le moment qu'elle a eſté eſcrite quelque changement qu'il ſoit ſurvenu à celle qui s'eſt parlée. Ainſi, qu'on ne liſe que l'hiſtoire Romaine de Coeffeteau, ou que les Poëſies de Mal-herbe, la langue Françoiſe paroiſtra immuable, parce qu'elle ſera toûjours la meſme dans ces livres. Au contraire, que l'on compare Coeffeteau avec Amyot, Ronſard avec Malherbe, la langue paroiſtra changeante, parce qu'on la verra en differens eſtats. Ainſi cette immutabilité ne depend que de la maniere dont nous regardons l'objet. Qu'on ne faſſe donc point ſonner ſi

haut cette qualité de fixe qu'on attribue à la langue Latine & qu'on refuſe à la Françoiſe puiſqu'il eſt vray de dire que l'une l'eſt autant que l'autre dans le meſme ſens. La langue Latine eſt fixe conſiderée dans les eſcrits qui ont eſté compoſez en Latin; La langue Françoiſe eſt fixe, conſiderée dans les eſcrits qui ont eſté compoſez en François. Le François n'eſt pas fixe dans la bouche du Peuple; En cela il eſt comme le Latin qui ne l'a jamais eſté. Cependant quand on dit que le Latin eſt fixe, cette propoſition s'entend du Latin compris dans les livres,

& quand on dit que le François n'eſt pas fixe, cette propoſition s'entend du François qui eſt dans la bouche du Peuple. Ainſi c'eſt faire comparaiſon de choſes de diverſes natures. On oppoſe le Latin des Livres au François qui ſe parle, Mais ſi l'on oppoſe le Latin des livres au François des livres, alors on trouvera qu'ils ſont tous deux également fixes.

CHAPITRE XIX.

Que la langue Françoiſe eſt dans ſon eſtat de Perfection ce qui eſt amplement prouvé dans les chapitres ſuivans juſqu'au 32.

MAintenant on ira plus outre ; On dira que de tous les eſtats differens de la langue Latine, il y en a un qui eſt univerſellement reconnu pour le plus parfait de tous, & que rien ne le peut preſentement dépoſſeder de ce rang glorieux qu'il occupe. Tellement que ſi l'on employe ce ſtyle excellent dans l'inſcription de l'Arc de Triomphe, on eſt

aſſeuré d'eſcrire dans la maniere la plus parfaite de la langue Latine, ce qui n'eſt pas dans la Françoiſe. Car nous ne ſommes pas aſſeurez que ſon eſtat preſent ſoit le plus parfait de tous, puiſque nous ne ſçavons pas ſi elle ne ſe perfectionnera point à l'avenir, & s'il ne viendra point un temps où elle ſoit plus pure & plus elegante. Il ſemble meſme que nos Adverſaires en ſoient deſia tout perſuadez, quand ils ne la regardent que comme une langue de fard & de fleurettes, & qu'ils veulent bien nous laiſſer croire, que nos deſcendans qui ſeront plus délicats que nous, s'en dégouteront.

En verité je ne puis aſſez m'eſtonner que des gens qui ſe diſent touchez de la beauté de noſtre langue, puiſſent en juger de la ſorte. Encore ſi le fondement de ce mauvais augure eſtoit veritable, il faudroit l'endurer avec patience, & dire ſeulement qu'ils ne ſont pas ſi fort de nos amis qu'ils s'efforcent de le paroiſtre ; Mais quand ce qu'ils diſent, n'eſt point fondé ſur la verité, c'eſt moins un reproche qu'une calomnie. En effet, jamais langue a t'elle eſté plus ennemie du fard & des fleurettes que l'eſt preſentement la langue Françoiſe? Elle ne les peut ſouffrir avec quelque addreſſe qu'on

Ecquis vero mihi auctor ſat locuples ſpondeat de poſteris etiam aliquanto quam ipſi ſumus delicatioribus: Probaturi ſint nec ne pigmata & floſculos hodiernæ locutionis fallor, aut repudiabunt. *Orat. de Mun. p. 26.*

Populari quidem linguæ tribuo tantum & ſi ſuperis placet pluſquã quantũ tribui uſus Academicorum velit. *Ibid. p. 19.*

ſes

les luy preſente Le moindre jeu de paroles la choque. Les equivoques affectées luy ſont inſupportables. Elle ne ſouffriroit point qu'on diſt comme Ouide,

Cur ego non dicam Furia te Furiam.

Ou comme cet autre. *Amari jucundum eſt ſi curetur ne quid inſit amari.* Elle n'approuveroit pas meſme dans Ciceron le jeu des mots *arator* & *orator*, ni ſon *jus verrinum*, ni cette froide raillerie ſur les noms propres de *Verres* & de *Sacerdos*. Elle n'eſt que trop ſevere, Elle n'eſt que trop chaſtiée, & nos Eſcrivains s'en plaignent tous les jours, dans les difficultez qui naiſſent de

ſa grande exactitude. C'eſt une langue toute naturelle, toute de bon ſens, & le moins qu'on pourroit penſer de ceux qui diroient ſerieuſement qu'elle ſe plaiſt trop au fard & aux fleurettes, c'eſt qu'ils n'auroient pas voulu ſe donner la peine de la connoiſtre aſſez, pour en juger comme il faut. En effet, c'eſt une injuſtice dont je me ſuis des ja plaint, & dont je me plaindray toûjours. La plus part de ceux qui decident le plus hardiment ſur cette conteſtation, n'ont entendu qu'une des parties; ils ont appris le Latin avec eſtude & l'admirent, ils n'ont preſque jamais fait de reflexion ſur le

François & le meſpriſent. C'eſt ce qui leur donne occaſion, de nous faire tous les jours tant de fauſſes objections dans la comparaiſon des deux Langues; tantoſt ſur la prononciation de la Françoiſe, qui ne leur repreſente point, diſent-ils, la Majeſté ni la Douceur de la Latine; tantoſt ſur quelques endroits de nos eſcrivains du dernier Siecle, qu'ils choiſiſſent malicieuſement pour nous en faire honte; tantoſt ſur la foibleſſe de nos expreſſions, quand nous voulons nous meſler de rendre les penſées des auteurs Latins; tantoſt ſur le peu d'harmonie de noſtre Poëſie & de noſtre

Proſe, dans leſquelles ils ne veulent reconnoiſtre ni pieds, ni meſures, ni nombres Oratoires; tantoſt ſur la futilité de quelques livres François, qui ſe publient tous les jours, au grand prejudice des bonnes lettres; tantoſt ſur la ſimplicité de la conſtruction Françoiſe, qui ne prend jamais la liberté de renverſer l'ordre des mots, pour donner a ſes Periodes une plus agreable cadence & ainſi du reſte. Il le faut avoüer, nos Adverſaires ſont ingenieux à chercher des moyens pour nous nuire; mais ils ne nous font pas tant de mal qu'ils ont de mauvaiſe volonté. La plus part des traits qu'ils nous

lancent, ſont ſans force, ou retournent contre eux meſmes. Je veux bien cependant n'en eſtre pas creu à ma parole & faire voir que ce que je dis, eſt veritable. Mais je l'entreprendrois inutilement, ſi l'on ne veut bien auſſi m'écouter avec un eſprit non ſeulement des-intereſſé, mais encore tres-intelligent ; Et ſur cela il me prend envie de me ſervir des termes de Denys d'Halicarnaſſe, qui ayant à traiter de ſemblables matieres, declare d'abord que ce ſont eſpeces de ſecrets où le menu Peuple ne ſçauroit penetrer. C'eſt pourquoy, adjouſte t'il, il ne faut pas m'accuſer de vanité, ſi j'appelle

Dionyſ. Hal. de Thucyd. orat.

„ icy ſeulement, ceux qui ſont
„ initiez aux myſteres de l'Elo-
„ quence, & ſi je fais fermer
„ la porte aux Profanes. Car
„ les meilleures choſes paſſent
„ pour ridicules aux Ignorans,
„ & il n'y a pas lieu de s'e-
„ ſtonner, ſi ils n'eſtiment
„ point ce qu'ils ne connoiſ-
„ ſent pas. C'eſt donc avec cet-
te precaution, que nous taſ-
cherons de nous deffendre
du meſpris des auteurs
Latins modernes, & de fai-
re voir, comme je l'eſpere,
que nous avons plus de ſu-
jet d'eſtre contens de nos
advantages domeſtiques que
ces ſçavans ne ſe l'imaginent,
& que la plus part des Fran-
çois meſmes ne le penſent.

CHAPITRE XX.

Que la Prononciation faſtueuſe des Latins modernes, nous impoſe tous les jours, Et qu'on ne prononce plus aujourd'huy la langue Latine comme les Anciens.

EXaminons premierement ce qu'on peut reſpondre à nos Adverſaires touchant la prononciation de l'une & de l'autre langue. On voit bien que l'harmonie temperée de la langue Françoiſe, qui tient je ne ſçay quoy de ces doux accords qui charment dans les concerts de Luths & de Violes, ne les touche point

x des ſons eclatans de la
e Latine, qui ſemble
urs accordée au ſon des
ıpettes & des Timbales.
ecitent un vers de Virgi-
une periode de Ciceron,
declament avec une in-
n de voix ſouſtenuë &
tueuſe, & s'ils liſent quel-
ɔel endroit de noſtre
e, ils affecteront une
ɔnciation negligée & dé-
ınte. Tout le monde
ce qu'un Comedien
Demoſthene, à l'occa-
d'un vers d'Euripide, à
faiſoit perdre la moi-
ſa grace, en ne le pro-
ant pas comme il falloit.
une eſpece de chant
le diſcours, dit Ciceron,

&

& plus agreable meſme que celuy de la Muſique ; mais c'eſt un chant d'autant plus difficile, qu'il ne ſe note point & qu'il faut rencontrer de ſoy meſme. De là vient que les plus beaux ouvrages ne paroiſſent rien, quand on ne donne point le ton neceſſaire aux paroles ; quand on s'arreſte où il ne faut pas, & qu'on laiſſe tomber ſa voix à la fin de chaque periode, dans une fade monotonie. Et il eſt d'autant plus difficile d'eviter cette mauvaiſe prononciation, que les Maiſtres n'enſeignent point la bonne, & que cela vient ordinairement de la Nature & de la juſteſſe de l'oreille. Et

Qui enim Cantus moderatæ orationis pronunciatione dulcior invenirí poteſt *Cic. de orat. l.* 2.

on ne doit pas conclure, par ce qu'un homme lira mal noſtre langue, qu'elle eſt moins belle à prononcer que la Latine. Il eſt vray que celle cy paroiſt fort agreable dans la bouche des François; mais en cela meſme, on a juſte ſujet de ſe deffier de leur façon de la prononcer, puiſqu'on ny ſent plus cette rudeſſe, dont les Anciens meſmes ſe plaignoient. Les Romains d'aujourd'huy qui ſont les depoſitaires de la tradition de leurs Anceſtres, ſans conter que la Nature qui a cõſervé la meſme face du païs, doit avoir conſervé encore quelque reſſemblance dans les organes de la voix; Les

Romains dis-je & tous les Italiens en general, prononcent le Latin d'une maniere fort differente de la noſtre. Il en eſt de meſme des Eſpagnols & des Allemands. Les Anglois ont encore une prononciation plus bizarre, & nous eſprouvons tous les jours, que le Latin ne nous paroiſt plus ſi agreable, quand chacun de ces Peuples y a meſlé le ſon & l'articulation attachez à leur prononciation naturelle. Qui n'a point oüy dire le conte que l'on fait de Scaliger, à qui un Eſcoſſois ayant fait un compliment en langue Latine prononcée à ſa mode, il luy reſpondit plaiſamment qu'il

n'entendoit pas l'Eſcoſſois. Et cela monſtre que nous ne pouvons tirer aucun prejugé en faveur de la langue Latine ſur la douceur de ſa prononciation, puis qu'elle eſt conteſtée parmi toutes les nations de l'Europe, Et qu'apres tout, chacune de ces prononciations eſt ſi differente de l'ancienne, ſelon le ſentiment des Critiques les plus celebres, que Scioppius ne craint point de dire, „Que ſi Ciceron revenoit au „monde, il n'entendroit point „le Latin dans la bouche des „François, des Eſpagnols, des

Itaque pro exploratiſſimo habeo, ſi Cicero hodie in terris exiſtat & non modo Gallos, Germanos aut Hiſpanos, ſed illum ipſum florem illibatum, Italiæ Hetruſcæ dico Sirenam, Ioannem Ciampolum, Latine loquentem audiat, fore ut ne unum quidem verbum ſatis percipiat ficut neque noſtrum quemquam declamante Ciceronе pluſquam ſi Arabice peroraret Intellecturum arbitror. *Scioppius Inſtit. gram. lat.*

Allemands ni des Italiens« meſmes, & que tous ces Peu-« ples pareillement ne l'enten-« droient non plus que s'il leur« parloit Arabe. Et de vray « nous ne prononçons plus la conſone C devant les voyelles E & I comme les Anciens ; Car ils la prononçoient toûjours rudement, & de la meſme maniere que dans la premiere ſyllabe du mot *Caput*, de façon qu'on eſcrivoit indifferemment, *Pulcher*, & *Pulcer*, parce que cette Eſcriture ne changeoit point la prononciation. *Nec aliter* dit Voſſius *pronunciabant C in dicis & dices quam in dico & dicam*, tellement que le nom de *Ciceron*, où les deux

C. ont preſentement le meſme ſon à nos oreilles, que s'ils eſtoient accompagnez de deux cedilles, ſe prononçoit autres-fois comme s'il eſtoit eſcrit *Kikeron.* Et „ quand il n'y auroit point dau- „ tre difference entre la pronon- „ ciation moderne & celle des „ Anciens que cette lettre ſeu- „ lement, il n'en faudroit pas „ davantage, dit Scioppius, „ pour empeſcher que nous ne „ puſſions avoir aucun com- „ merce avec eux dans leur „ langue. Il en eſt de meſme du T devant l'I Car il pretend que les Romains n'avoient point ce T adouci, & tel que nous le faiſons ſentir dans les mots *portion*,

option, *intention*; mais qu'ils le prononçoient toûjours rudement, comme nous faiſons dans ces mots *queſtion*, *digeſtion*, *baſtion*, & que dans le mot *luſtitia* le ſecond T ſe prononçoit comme le premier. Et c'eſt ce qui donne ſujet à ce Critique de nous traiter de ridicules, veu que par noſtre maniere de prononcer, quand nous diſons le mot Latin *Intentio*, On ne ſçait ſi l'on veut dire *Intentio* ou *Intenſio* dont les ſignifications ſont fort differentes. Quoy qu'il en ſoit, il n'y a pas lieu d'aſſeurer, que noſtre langue ſoit moins agreable à prononcer que la Latine, puiſque nous n'avons

jamais oüy prononcer celle cy ; Et j'aymerois autant qu'on me fouſtint, que le vin de Saint Laurent, n'eſt point ſi agreable à boire que le vin de Falerne fait ſous le conſulat d'Opimius; Car comme la langue ne peut pas juger des ſaveurs qu'elle n'a point gouſtées, de meſme l'oreille ne peut pas juger des ſons qu'elle n'a point entendus.

CHAPITRE XXI.

Que la prononciation de la langue Françoiſe, eſt plus belle que l'ancienne prononciation de la Latine a raiſonner ſur les principes des anciens auteurs Grecs qui ont traité de ces matieres.

CEpendant nos Adverſaires tirent trop de vanité de cette harmonie pretenduë de la langue Latine, & nous l'objectent trop ſouvent, pour n'entreprendre pas de deſtruire un peu plus ſolidement une objection ſi ſpecieuſe, & ſur laquelle on n'eſt pas toûjours preparé pour reſpondre. Cette ma-

tiere aſſeurement eſt tres obſcure, puiſqu'il s'agit, comme nous venons de dire, d'un ſon evanoüi, & je ne ſçay meſme, ſi la choſe eſtant plus claire, un François en pourroit equitablement juger. Car l'accoutumance à ſa langue naturelle; à cette langue dans laquelle chacun de nous a eſté nourri; au ſon de laquelle nos oreilles ſont faites, & par qui toutes les puiſſances de noſtre ame ſe remuent avec tant de facilité; Je ne ſçay, dis-je, ſi cette accoutumance ne nous impoſe point, & ne nous y fait point trouver plus d'agrément & de douceur, qu'il n'y en a. D'ailleurs,

cet air de nouveauté qui nous touche ſi agreablement à l'aſpect de tout ce qui nous vient des pays eſloignez ; qui fait que nous regardons avec plus de plaiſir un vilain Singe qu'un beau Chien, & que nous acheptons plus cher les ridicules peintures de la Chine qu'un beau payſage de Flandres ; cet amour dis-je des choſes non communes, ne nous impoſe t'il point dans la comparaiſon que nous devons faire de noſtre langue avec la Latine ? puiſque, comme dit Ariſtote, il en prend à tous les hommes à l'égard de l'Elocution, comme à l'égard des Eſtrangers qu'ils conſiderent avec plus

Arist. Rhet. l. 3. c. 2.

„ d'attention que leurs con-
„ citoyens avec qui ils ſont
„ tous les jours. Ainſi il eſt
également à craindre, que
nous ne donnions trop, ou a
l'amour des choſes domeſti-
ques, ou à la complaiſance
pour les choſes de dehors.
Cependant puiſqu'il n'y a
perſonne qui ſoit en un eſtat
libre, & que nous avons tous
un pays & une langue ma-
ternelle, où trouverons nous
ce juge des-intereſsé de la
douceur du ſon des langues?
Tous les hommes aſſeure-
ment ont eſté eſlevez dans
un certain Idiome ; mais il
y en a qui par la force du
raiſonnement, ſe ſont mis au
deſſus des opinions commu-

nes, & qui ont les premiers démeſlé certaines beautez de la parole, que le vulgaire ne remarque pas. Perſonne ne peut nier (du moins nos Adverſaires ne le nieront pas) que de tous les Peuples du monde, les Atheniens n'ayent eſté ceux qui ont pris le plus de plaiſir a cultiver & à embellir leur langue. Auſſi ne leur diſpute t'on point, qu'elle n'ait eſté tres eloquente, tres ſçavante, & tres polie. Ils avoient l'oreille fine, delicate, ſuperbe, & puiſqu'ils eſtoient gens a refuſer le ſecours qu'un Ambaſſadeur venoit leur offrir dans un grand beſoin de l'Eſtat, parce qu'il avoit mal

prononcé un de leur mots, on peut asseurer qu'ils n'estoient que trop scrupuleux sur ce point. Cela faisoit que les levres des Atheniens estoient pourveuës de charmes infinis & inimitables, & que ceux qui pouvoient contester avec eux pour la force du raisonnement, estoient obligez de leur ceder pour la douceur de la prononciation.

„ Qu'on prenne le plus docte
de Orat. Lib. 3. „ des Asiatiques & le plus
„ ignorant des Atheniens, dit
„ Ciceron, celuy cy plaira
„ davantage par son accent,
„ & s'il ne parle pas avec tant
„ de justesse, il parlera du
„ moins avec plus de grace. Il leur a pris fantaisie

l'examiner quelques-fois, quels mots ſont les plus agreables à prononcer, & ce qu'ils en ont dit, n'a point encore trouvé de contradicteur. Quand donc nous ſouſtiendrons la douceur de la prononciation Françoiſe, par les regles que les Atheniens nous ont données, qui pourra appeller d'une ſentence renduë par des Juges ſi intelligens, & ſi peu ſoubçonnez d'avoir eu envie de nous favoriſer? Celuy de qui nous tirerons ces notions, eſt un autheur conſommé dans ces matieres, & qui a eſcrit un livre fameux, où il examine à fonds tout ce qui regarde l'Elocution. Demetrius de Phalere

D'ailleurs c'eſtoit un homme du premier rang, qui avoit eu part au gouvernement ſouverain, & a qui l'on dit meſme qu'on avoit eſlevé juſqu'a 360. Statues. Quand donc il recherche les cauſes des agrémens du diſcours, & qu'il parle de la beauté des mots qui en eſt un, il dit que cette beauté depend, ou de la Signification, ou du Son. De la Signification, comme quand on dit d'une belle perſonne, qu'elle a un teint fleury, un teint de Roſes; Les images gracieuſes que ces mots portent avec eux nous les rendent agreables, quand meſme ils ſeroient rudes à prononcer; Car

Car quelle que ſoit la pro- "
nonciation d'un mot, adjou- "
te t'il, elle ne fera jamais "
que l'Amour prenne l'idée "
d'un Geant ou d'une Furie, "
ni que ce qui s'appelle Rire "
& ſe Rejoüir, ait l'air de la "
Triſteſſe & des Larmes. "

A l'eſgard du Son ou de la prononciatiõ il nous propoſe trois ſortes de mots, dont la prononciation eſt fort douce.

La premiere eſt de ceux où il y a beaucoup de voyelles; & il nous en donne pour exemple le mot *Aïas*, qui eſt le nom de ce Heros ſi fameux dans la guerre de Troye; Car comme les voyelles donnent tout le ſon aux mots, il ſemble

que plus il y en a, plus *ils* flatent l'oreille. Ainſi il nous fait remarquer qu'Homere a toûjours mieux aimé dire *Ielios*, pour ſignifier le Soleil, que *Ilios* qui ſignifie la meſme choſe ; Et *Oreon* pour ſignifier des montagnes que *Oron*, qui a la meſme ſignification, parce qu'il y a plus de voyelles dans les uns que dans les autres.

La ſeconde eſpece eſt de ceux où il ſe trouve pluſieurs L, Car il pretend que la rencontre des L a je ne ſçay quoy de ſonore, Et il en donne pour exemple le mot de *Calliſtrate*, Et Denys d'Halicarnaſſe a qui quelques-uns donnent cet ouvrage que la

plus grande partie des Critiques attribuë à Demetrius de Phalere appelle auſſi la lettre L la plus douce de toutes les liquides, ἡμιφώνων γλυκύτατον.

La troiſieſme eſpece comprend ceux qui ſont terminez en N, où en qui cette lettre ſe trouve dans le corps du mot. Il nous en donne pour exemple le mot *Ennoon*. Et il remarque que le ſon de cette lettre eſt ſi agreable que les Atheniens en adjouſtoient une a la fin de certains mots qui naturellement n'en devoient point avoir, & qu'ainſi ils diſoient, *Socratin* & *Dimoſthenin*, quoy qu'on deuſt dire ſimplement, *Socrati* & *Dimoſtheni*.

Or de ces obſervations on peut tirer pluſieurs conſequences à l'avantage de *la* langue Françoiſe. Et pour commancer par la premiere, il eſt certain qu'elle eſt abondante en voyelles ; la plus part de nos mots eſtant terminez par deux ou trois voyelles, comme *la Vie, la Joye, l'Oüye* ; outre ceux dans le milieu deſquels il s'en rencontre pluſieurs comme *Priere, lueur, nuage, pieté.* Ainſi a l'eſgard de ce premier point on ne peut pas diſconvenir de la douceur de noſtre langue, puiſque les voyelles y ſont reſpandues ſi abondamment, & qu'elle en a meſme une plus que la Latine,

je veux dire cet E Feminin, dont le ſon eſt preſque incomprehenſible aux Eſtrangers, ce qui luy donne une harmonie toute ſinguliere, comme nous dirons tantoſt.

A l'eſgard de la ſeconde obſervation touchant la lettre L, tout le monde eſt capable d'obſerver qu'il y a une infinité de mots François où cette agreable conſonne ſe ſe rencontre, ſoit dans le milieu, ſoit à la fin, comme, *conſoler, aller, fidelle, eternelle*; Car nous n'avons gueres de terminaiſon qui ſe preſente plus ſouvent, ſans parler encore de nos Articles, *le*, *la*, *les*, & de nos Pronoms, *Il*, *luy*, *celuy*, *elle*, *celle*, qui reviennent

inceſſamment dans le diſcours.

Il en eſt de meſme de la rencontre des N ſoit à la fin du mot, où elle eſtoit ſi agreable aux oreilles des Atheniens, comme *Dauphin*, *divin*, *enfantin*, *action*, *Religion*, *Ocean*, *artiſan*, *bien*, *rien*, *lien*; ſoit dans le corps du mot, comme dans ces verbes, *paſſionner*, *ambitionner*, *donner*, *mixtionner*, & autres ſemblables; de façon qu'il n'y a point de conſonnes plus frequentes dans la langue Françoiſe, que les L & les N. Et de là on peut tirer une conſequence pour noſtre langue contre la Latine, touchant les mots que les Latins

prononçoient en O, & où les François ont adjouſté une N à la mode des Atheniens. Par exemple, les Latins diſoient *Ambitio*, *Queſtio*, *Actio*, Et les François diſent *Ambition*, *Queſtion*, *Action*; Car ſelon la regle de Demetrius, cette prononciation eſt plus douce que celle des Latins, a cauſe de cette N finale. Ce qui nous laiſſe à conjecturer, que les Grecs ne ſe moquoient pas mal des Romains, quand ils oſtoient cette lettre ſi douce & ſi ſonore, des noms propres, & qu'au lieu de dire, *Platon*, *Zenon*, *Polemon*, *Straton*, comme les Grecs, ils diſoient *Plato*, *Zeno*, *Polemo*, *Strato*. *Quia* dit Quintilien

Latinum quod O & N literis finiretur non reperiebant. Tellement que les François ont ramené le ſon naturel de ces noms propres Grecs, & rendu pareillement plus agreable la prononciation des autres noms ſubſtantifs. D'ailleurs les Romains ſe ſont naturellement portez vers une autre terminaiſon tres rude, je veux dire celle en *um* qui reſſemble au mugiſſement d'un bœuf; d'où vient que les Latins meſmes appelloient la lettre M la lettre mugiſſante; Et cette terminaiſon leur eſt ſi ordinaire qu'on ne trouvera pas cinquante mots de ſuitte, qu'il ny en ait dix terminez en *um*.

Ainſi

Ainſi, fuyant le bon, & prenant le mauvais, il ne faut pas demander l'effet que cela devoit produire dans la prononciation Romaine. Auſſi la langue Grecque, qui evitoit les ſons deſagreables, n'avoit pas un ſeul mot terminé en M, & la langue Françoiſe qui imite de fort pres la douceur de la langue Attique, n'en a point non plus. Car quoy qu'on eſcrive ces mots *Faim Daim Thim Alum Nom* avec une M finale pour garder l'Etymologie, neantmoins dans la prononciation ces M finales ſonnent comme des N & on lit ces mots, comme s'ils eſtoient eſcrits *Fain, Dain, Thin, Alun,*

Quid quod pleraque nos illa quaſi mugientem litteram cludimus M. qua nullum Græce verbum cadit. *Quintil. l. 12. cap. 10.*

Non tant la langue Françoiſe eſt ennemie de toute ſorte de dureté.

Nous pouvons encore prouver qu'elle eſt incomparablement plus douce que la Romaine par une autre raiſon ; C'eſt à ſçavoir, que dans la langue Latine toutes les voyelles ſonnent fortement, ce qui rend la prononciation trop egale & trop ſouſtenuë ; Mais noſtre E Feminin, qui n'a qu'un ſon foible, & qui revient tres ſouvent, rompt agreablement cette egalité & rend l'harmonie de la langue Françoiſe plus variée & plus douce. En effet il y a autre choſe à conſiderer dans les ſons que la

durée du temps. Qui dit ſyllabe longue ou breve, ne regarde que la durée du temps; mais parmi les Latins, une voyelle breve ne ſonne pas à l'oreille d'une autre maniere qu'une voyelle longue, & quand je lis ce demy vers des Georgiques,

Et pingues unguine ceras

L'oreille eſt touchée du meſme ſon, par l'E qui finit le mot *unguine*, & par celuy qui commance le mot *ceras*, quoy que l'un ſoit long & l'autre bref; Ce qui fait voir que ce n'eſt pas la Nature qui fait cette diſtinction mais la ſeule opinion des hommes qui l'a ainſi eſtabli. *Quod non ſit natura, ſed quodam* Cicer. rat.

inſtituto. Il n'en eſt pas de meſme de noſtre E Feminin ou muet ; car il a cela de particulier, qu'eſtant bref, il a auſſi un ſon qui touche moins l'oreille que les autres voyelles. Il ne s'appuye pas ſur la ſyllabe, il gliſſe legerement deſſus, & imite à peu pres dans le ſon de la parole, ce que font les Muſiciens dans les concerts d'inſtrumens, quand apres avoir touché fortement les cordes du Luth, ils affoibliſſent le ſon tout d'un coup, & font qu'il ſemble que l'harmonie s'eſloigne. Ainſi apres que la voix a poſé fortement ſur toutes les autres voyelles, il ſemble qu'elle s'adouciſſe, qu'elle s'enfuye,

qu'elle ſe perde agreablement, quand il ſurvient de ces E Feminins. Et comme il eſt vray de dire que la moitié des mots de noſtre langue, ſont terminez par cette voyelle breve, & qu'elle ſe meſle encore dans le corps du mot, il en reſulte un meſlange ſi parfait, des ſyllabes longues & breves, que le nombre des unes n'excede preſque pas le nombre des autres. C'eſt ce qui fait l'harmonie merveilleuſe de la langue Françoiſe & pour parler à la mode des Grecs c'eſt ce qui fait l'égalité du Rythme ou du mouvement ; Car quand il y a trop de ſyllabes breves, le diſcours ſe precipite; & quand

le nombre des longues eſt exceſſif, il marche avec trop de lenteur; de ſorte que l'égalité du mouvement, ne ſe trouve jamais, que dans une juſte diſpenſation des longues & des breves; Ce qui ſe rencontre par excellence dans la langue Françoiſe, par le moyen de cet E Feminin, qui n'eſt point une breve imaginaire, comme la plus part de celles des Latins chez qui le ſon de la voyelle longue & de la breve eſtoit le meſme; mais une voyelle naturellement breve, & par la durée, & par le ſon, de maniere que l'oreille ne s'y peut jamais abuſer. C'eſt de cet E bref, que noſtre Poëſie tire

la difference de ſes vers Maſculins & Feminins, les premiers ayant toûjours la derniere ſyllabe longue, & terminée par quelqu'une des autres voyelles ou conſones, & les autres l'ayant toûjours breve, c'eſt à dire toûjours terminée par l'E Feminin, ſans que cette voyelle ſi ſouvent repetée dans noſtre diſcours, y introduiſe une parité de ſon deſagreable. Et certes c'eſt une des merveilles de cet E Feminin, que ſe joignant à mille ſyllabes differentes, il conſerve par tout le ſon naturel qu'il a, & qu'il conſerve encore plus fort le ſon de la voyelle à qui il

ſe joint ; de ſorte que de cet E bref, & de la voyelle qui ſe fait ſentir dans la ſyllabe precedente, il ſe fait un ſon nouveau, compoſé des deux, & qui n'eſt ni l'un ni l'autre. Ainſi quand je prononce le mot, *Amante*, l'E Feminin qui forme la derniere ſyllabe, reçoit une forte impreſſion du ſon de la ſyllabe *mant*, de façon que cet E paſſant bruſquement, mais ſenſiblement pourtant, l'oreille reçoit le ſon des deux & n'eſt touchée de celuy de l'E Feminin, qu'autant qu'il faut pour diſtinguer ce mot du maſculin *Amant* ; & quand j'adjouſte un mot terminé encore par

un E Feminin comme ſi, je dis *Amante Malheureuſe* ces deux E Feminins, ne font point ſentir une parité de ſon, parce qu'ils s'abſorbent tous deux dans les ſyllabes precedentes qui ont des ſons tres differens. Ainſi on ne pourroit ſouffrir dans le Latin pluſieurs mots de ſuitte, tous terminez par les meſmes voyelles, au lieu qu'un vers François, ou tous les mots ſont terminez en E Feminin, n'eſt point dégouſtant, comme celuy cy,

Ie pardonne Infidelle à voſtre ingratitude.

Car l'oreille ne s'adviſe pas que tous ces mots ſont terminez par une meſme

voyelle, parce que le ſon principal eſt celuy des voyelles precedentes ; Et comme il y a une diverſité tres grande de voyelles, de diphtongues, & de conſones, qui forment les dernieres ſyllabes où ſe joint cet E Feminin, Auſſi n'y a t'il rien de ſi diverſifié que cette reſſemblance, ni rien de ſi reſſemblant que cette varieté. Et c'eſt ce qui produit tant d'agrément & tant d'elegance, qu'on peut dire de l'Elocution Françoiſe, ce qu'Homere diſoit de celle de Neſtor,

Ex ore Neſtoris dixit dulciore melle proſluere ſermonem. Quintil. lib. 12. c. 10.

„ Quelle couloit avec plus „ de douceur que le miel.

C'eſt cette douceur & cette flexibilité de l'E. feminin qui

fait encore, que l'aſſemblage de pluſieurs monoſyllabes, n'eſt point deſagreable en François, au lieu qu'il eſt inſupportable dans le Latin. Car toutes les ſyllabes Latines, ayant un Son fort, & ſouſtenu, la voix ne ſçauroit prononcer pluſieurs monoſyllabes de ſuite qu'en ſautillant; Mais en François, il y a certains monoſyllabes terminez par cet E Feminin, leſquels s'entremeſlant dans le diſcours, empeſchent le choc importun de ces ſyllabes ſeparées; teſmoin ce vers de Malherbe ſi coulant,

Et moy je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

Parce que ces deux mono-

Monoſyllaba ſi plura ſint, male continuabuntur, quia neceſſe eſt compoſitio multis conciſa ſubſultet. *Quintil. l. 9. c. 4.*

ſyllabes, *je*, *ne*, qui ſe trouvent dans le premier & dans le ſecond hemiſtiche, amoliſſent la conſtruction, & la lient de telleſorte, que l'oreille ne diſtingue pas, ſi ce ſont pluſieurs mots d'une ſyllabe, ou pluſieurs ſyllabes d'un mot ſeul; comme la veuë ne diſtingue pas dans un excellent ouvrage de marqueterie, ſi c'eſt un nombre infini de petites pierres jointes l'une à l'autre, ou ſi ce n'eſt qu'une grande pierre de diverſes couleurs.

Quam lepide lexeis compoſta? ut teſſerulæ omnes
Arte pavimento, atque emblemate vermiculato.

La rencontre frequente des

voyelles dans la langue Françoiſe, eſt auſſi une des cauſes qui rend ſa prononciation plus douce que celle des Latins, ſi l'on en veut juger encore ſur les maximes de Demetrius. Car il dit expreſſement que lors qu'un mot finit par une voyelle, & qu'il eſt ſuivi d'un autre qui commence pareillement par une voyelle, la prononciation en eſt plus ſonore, quand on fait ſentir les deux voyelles, que quand on en perd une; Comme en ces quatre mots Grecs *ta nea cala eſtin*, il pretend que la prononciation eſt plus belle quand on en fait ſept ſyllabes, que lors qu'on en ſupprime

une, & qu'on dit *ta nea cai' estin*. C'eſt pourquoy, il blaſme Iſocrate, d'avoir evité cette rencòntre des voyelles, a cauſe que la conſtruction en devient en quelque façon plus ſourde, par la pette de ce ſon agreable qui reſulte de l'attouchement des voyelles. Les Latins ont eſté privez de cette douceur; Car quand un mot finiſſoit par une voyelle, & que le ſuivant commençoit par une autre, ils avoient accoutumé de n'en prononcer qu'une, & l'autre reſtoit cõfonduë dans celle la. C'eſt ce qui s'obſervoit avec beaucoup d'exactitude, & Ciceron a remarqué qu'Ennius

ne s'eſtoit donné qu'une ſeule fois, la licence d'en uſer autrement, quand il eſcrit.

Scipio Invicte

Quod quidem dit Ciceron, *Latina lingua ſic obſervat, ut nemo tam ruſticus ſit, quin vocales nolit conjungere.* Ce que Victorius explique en ces termes, Ciceron nous aſſeure icy, que les Latins craignoient tellement de tomber dans cette faute, qu'il n'y en avoit point de ſi negligent dans l'arrangement des paroles, qui ne blaſmaſt cette rencontre des voyelles & qui ne l'evitaſt, quand il pouvoit. C'eſt ce que dit encore Turnebe en ſon livre 8. cap. 3. Quand une voyelle tomboit

Affirmat Latinos homines tantopere metuere culpam illam, ut nemo tam negligens rudiſque ſit, in componendis verbis, qui concurſum vocalium non dimicet, & cui poteſt non fugiat, videatur. *Victor. lect. l. 12. c. 17.*

Cum enim vocalis vocalē excipiebat, in pronunciando, altera ſupprimebatur. *Turneb. adverſ. lib. 8. c. 3.*

» ſur une autre voyelle, on
» en ſupprimoit une en pro-
» nonçant. C'eſt pourquoy, ad-
» jouſte t'il, quand les Romains
» vouloient dire ces mots *ego*
» *omni officio*, ils prononçoient
» *eg' omn' officio*, & ce vers
» de Virgile *multum ille & ter-*
» *ris* ſe devoit prononcer *mul-*
» *t' Ill' & terris* ? ce qui aſſeu-
» rement eſt fort rude.

La langue Françoiſe au contraire a retenu la douceur de la prononciation Grecque, en faiſant ſonner les deux voyelles qui ſe rencontrent; Ainſi elle dit, *on loüera eternellement la bonté ineffable de Dieu & la charité ardente & infatigable des premiers Chreſtiens qui a eſté admirée de leurs*

ennemis

enzemis meſmes. La rencontre qui ſe fait de ces voyelles entre la fin d'un mot & le commencement de l'autre, introduit quelque harmonie dans le diſcours, qui n'y ſeroit point, ſi une conſone ſuccedoit toûjours a une voyelle. Ainſi il eſt plus agreable de dire *ce Roy à qui toute la France doit ſa grandeur*, que de dire *ce Roy de qui toute la France tient ſa grandeu'*. Parce que la diphtongue rencontrant la voyelle, on eſt obligé de ſouſtenir la voix apres le mot de *Roy*, & de marquer un petit repos, qui deſtache les mots, & donne plus de majeſté au diſcours; au lieu que de l'autre maniere, la

voix ne trouvant rien qui l'arreſte coule plus viſte veritablement, mais le diſcours en eſt moins harmonieux ; Car comme dit Demetrius, quiconque oſte la rencontre des voyelles, oſte toute la Muſique du diſcours. Et il ne faut point traiter de minucies les reflexions de ce grand homme ; Car ceux qui entendent l'Art de chanter, ſçavent combien un repos preſque imperceptible, un demy-ſoupir fait a propos, donne de grace au chant, & que ce ſont ordinairement les coups de Maiſtre.

ὥσπερ ὁ ἐξαίρων τὴν σύγκρασιν τῶν φωνηέντων· ἡ γὰρ ἁλλὰ καὶ μὲ λος ἀπαγορεύει ἐξαίρειν τὴν λογικὴν μέθοδον. Demet. Phal.

Ce n'eſt pas que la langue Françoiſe ne ſupprime auſſi quelque fois une voyelle,

comme quand elle dit *ma chere ame*, *belle inſenſible*, car ces mots *ma chere ame*, ne font que quatre Syllabes, au lieu qu'elles en feroient cinq ſi l'E Feminin qui eſt dans la derniere ſyllabe de *chere*, ſe ſouſtenoit contre la premiere du mot *ame*; Mais rien n'eſt plus doux que cette ſuppreſſion ou Synalœphe, parce que ce ſon foible & leger de l'E Feminin, ſemble chercher à ſe perdre dans un autre plus fort qui ſe preſente, & qui le vient couvrir ſi agreablement, que l'oreille ne ſe plaint de rien, parce quelle n'a preſque rien perdu, au lieu que cette Synalœphe ou ſuppreſſion, a

toûjours je ne ſçay quoy de choquant parmi les Latins, parce que la force du Son de leurs voyelles, fait qu'on n'en peut abolir aucune, ſans violence, & ſans que l'oreille ne ſemble demander ce qu'on luy a oſté. Ainſi quand on prononcera ces mots, *ego omni officio*, comme s'ils eſtoient eſcrits *eg' omn' officio*, il faudroit avoir le ſens bien obtus, pour ne s'appercevoir pas, que la ſuppreſſion de ces deux voyelles O & I n'a garde d'avoir la douceur de la noſtre, qui ſe fait toûjours par cet E muet, hormis dans l'article Feminin, dont l'A ſe perd auſſi dans les premieres voyelles des

mots Subſtantifs à qui il ſe joint, comme en ceux cy, *l'imprudence, l'injuſtice, l'incertitude*, & autres ſemblables, mais il y a peu de ces exemples.

Or ſi la rencontre des voyelles rend la prononciation de la langue Françoiſe fort douce, la maniere dont elle evite la rencontre des conſones ne contribuë pas moins à ſa beauté, parce que cette rencontre produit ordinairement un bruit deſagreable à l'oreille. Cependant il eſt tres mal ayſé, ou pluſtoſt impoſſible, dans quelque langue que ce ſoit, d'eviter le choc des conſones, & de faire toûjours qu'un mot qui finit par une conſone,

ſoit ſuivi d'un autre qui commence par une voyelle, ou du moins par une liquide, qui rende la rencontre moins dure. Mais la langue Françoiſe eſt admirable en ce point car ceux qui la ſçavent bien parler, la prononcent de telle ſorte, que l'oreille n'entend preſque jamais de ces ſons aſpres qui naiſſent de la colliſion des lettres ſourdes, & il ſemble que ce ſoit un meſlange perpetuel de voyelles & de conſones. Ainſi ſuppoſons qu'il faille prononcer ces paroles. *On ne ſcauroit trop ſeuerement punir ce grand coupable*, Celuy qui prononce bien, ne fait point ſonner ni le T du troiſieme

mot, ni le P du quatriéme, ni le T du cinquiéme, ni l'R du ſixiéme, ni le D du huictiéme & prononce comme s'il eſtoit eſcrit *On ne ſcauroi tro ſeveremen puni ce gran coupable.* pratiquant en cela le celebre precepte de Ciceron quand il dit *Nolo exprimi literas putidius.* Je ne veux pas " qu'en prononçant on faſſe " ſonner toutes les lettres, avec " une affectation dégouſtan- " te. Ce n'eſt pas qu'il faille ortografier de la ſorte, comme quelques uns l'ont pretendu tres mal a propos, pour peindre la parole, diſent ils. Car puiſque la Peinture qui repreſente les corps, ne peut pas peindre le mouve-

ment des corps, il ne faut pas pretendre auſſi que l'eſcriture qui peint en quelque façon le corps de la voix, en doive peindre le mouvement; Car la prononciation eſt le mouvement de la voix. Du reſte nos Adverſaires n'oſeroient ſe moquer de cette ſuppreſſion des conſones finales, dans la prononciation Françoiſe, puiſqu'elle a eſté ſi familiere aux Romains, dont ils n'auroient garde de ſe „ mocquer. La Couſtume la „ emporté, dit Ciceron, il a eſté „ permis de faillir pour plaire. Ainſi ils ont dit *Pomeridianas quadrigas* pour *poſt meridianas* & *belligerare pomeridiem* pour *poſt meridiem* me *Hercule* pour *Mehercules*. Et *ſerenu fuit*, & *dignu*

Impetratum eſt a conſuetudine ut peccare ſuavitatis cauſa liceret. orat.

dignus loco, pour *ſerenus fuit & dignus loco.* Ils l'ont meſme eſcrit de la ſorte ;

Verſibus quos olim Fauni, vateſque canebant.

Ainſi ils ont dit *multimodis & tectifractis* pour *multis modis & tectis fractis* & mille autres. Le plaiſir de l'oreille a autoriſé toutes ces irregularitez. Je ne parleray point maintenant des autres adouciſſemens que la langue Françoiſe a introduits, pour la prononciation des Conſones C, G, T, devant les Voyelles E & I, parce qu'il en a deſia eſté parlé.

Nous pouvons donc ſouſtenir en conſequence de tout ce que nous avons dit cy-

deſſus, que la pluſpart de nos mots ſont incomparablement plus doux a prononcer, que ceux des Latins d'où ils ſont venus. Ainſi le mot *Eau*, eſt plus doux que *Aqua*; *Loy* que *Lex*; *Roy*, que *Rex*; *Nuit*, que *Nox*, à cauſe de cette conſone X que Ciceron appelle *litera vastior*. *Legion*, eſt plus doux que *Legio*, qu'ils prononçoient *Leghio*, comme la remarqué Scioppius; *Foy*, que *Fides*, *Ciél*, que *Cœlum* qu'il diſoient *Kœlum*. *doux* que *dulcis* qu'ils diſoient *doulkis*. *Noir* que *Nigrum*; *Oeil* que *Oculus*; *Sœur*, que *Soror*; *Feu*, que *Focus*; & mille autres. Ainſi le mot de *Vin* eſt d'une plus agreable pronon-

ciation que le mot *Vinum*, parce que le François a le ſon de l'I & de l'N joints enſemble, qui ſont ſi agreables ſelon Demetrius; & qu'au contraire le Latin tombe ſur cette lettre mugiſſante, dont Quintilien meſme eſtoit ſi mal ſatisfait. Ainſi le mot *Raiſin*, eſt plus agreable que le mot *Racemus*, qu'ils prononçoient *RaKemous*, Car à la place de ce C qui eſt ſi rude dans le Latin, nous avons la plus douce de toutes les lettres qui eſt le Z, car cette S ſe prononce comme un Z dans tous les mots François, ou elle eſt entre deux Voyelles; comme *baiſer*, *friſer*, *poëſie*, *deſir*, *loiſir*, *diſons*, *faiſons*,

ce qui donne une douceur admirable à tous ces mots là dont le nombre eſt infini dans noſtre langue; Car partout où le Z ſe rencontre, l'Elocution en devient plus riante, comme dit Quintilien, *velut hilarior protinus renidet oratio* Il nous reſte donc aſſez de lumiere touchant l'ancienne Prononciation de la langue Latine, tant par les remarques des Anciens, que par les conjectures des plus celebres Critiques de noſtre temps, pour juger qu'elle eſtoit incomparablement plus dure que la prononciation de la langue Françoiſe.

l. 12. cap. 10.

Nous pouvons adjouſter encore, une derniere conſidera-

tion, fondée ſur l'aveu meſme des Romains & dire ; Les Romains qui ont autres fois entendu prononcer leur langue, ont avoüé que le ſon en eſtoit fort rude ; Et quiconque lira le dixieſme chapitre du dernier livre de Quintilien, en demeurera aſſez perſuadé, pour n'avoir pas beſoin d'autre preuve.

Les François qui entendent aujourd'huy prononcer leur langue, ſentent que le ſon en eſt tres-doux.

Que reſte t'il à conclure du jugement de ces deux Nations ſur la prononciation de leur propre langue, ſinon que la Françoiſe eſt plus douce que la Romaine, & que

la rudeſſe de celle-cy devoit eſtre bien grande, puiſque l'accouſtumance n'avoit pû par la longueur du temps, l'addoucir aux oreilles de ceux la meſmes qui la parloient naturellement ? Et de tout cela nous pouvons conjecturer que ſi le Latin a maintenant beaucoup de douceur dans la bouche des François, c'eſt aſſeurement parce qu'ils luy communiquent la prononciation de leur langue, & qu'en le prononçant autrement que les Anciens, ils le dépoüillent de ſa dur té.

Chapitre XXII.

Que nos Poëtes François du dernier Siecle nont rien de ſi licencieux ni de ſi groſſier qu'Ennius.

MAis nos Adverſaires veulent bien ſe tromper eux meſmes, & il leur ſuffit pour nous condamner, que le ſon de la langue Latine leur paroiſſe charmant par le changement qu'ils y apportent, & en luy communiquant une prononciation qui luy eſt eſtrangere. Auſſi bien n'eſt ce pas là la ſeule injuſtice qu'ils nous font. Si parmi nos Eſcrivains du dernier Siecle, il s'en trouve

quelqu'un à qui il ſoit echappé des expreſſions vicieuſes, ou qui ſe ſoit donné quelque liberté temeraire, ils ne manqueront jamais de nous les objecter, & de les oppoſer meſme aux plus beaux endroits de la Latinité la plus delicate & la plus chaſtiée. Je ne veux point juſtifier les fautes de nos Predeceſſeurs, mais je ne pretends pas qu'on s'imagine que les Latins en ayent eſté exempts. Nos Adverſaires le trouveront mauvais ſi ils veulent, mais on peut les advertir que parmi les reſtes du fumier d'Ennius, il ſe trouve mille choſes non moins choquantes, & des licences dont il n'y a point

d'exemple parmi nous. Le mot *Cœlum* eſt il trop long d'une ſyllabe pour faire le vers, Ennius en retranchera la moitié & dira *Cœl*,

Divum Domus altitonum Cœl.

Le mot de *gaudium*, l'incommode-t-il par la meſme raiſon il dira *gau*,

Replet te lætificum gau.

Peut eſtre que Martial s'eſtoit voulu moquer de cette ridicule mutilation des mots, quand il dit que par cet expedient, un homme qui s'appelloit *Furius*, pourroit eſtre appellé *Fur*,

Tu ſi Furius ante dictus eſſes, *Martial. lib. 6. ep. 17.*
Fur iſta ratione dicereris

Et nous apprenons d'Ariſtote, qu'Euclide blaſmoit *Ariſtot. Poet.*

Homere pour la meſme raiſon, diſant qu'il n'eſtoit pas mal-ayſé de faire des vers, quand on allonge ou accourcit les mots à ſa fantaiſie. Il eſt vray qu'Ariſtote n'eſt pas en tout de l'avis d'Euclide ; mais toûjours cela fait-il voir, que la temerité de ces Anciens Poëtes, qui n'excite plus que des applaudiſſemens, n'eſtoit pas univerſellement approuvée de leur temps, & que le moins que nous puiſſions dire à l'avantage de noſtre Poëſie, c'eſt qu'elle a trouvé le moyen de ſe paſſer de ce libertinage.

En d'autres rencontres Ennius a t'il beſoin d'allonger les mots, il dira

Metieo Fuſetieo.

Donnant à des mots Latins, la terminaiſon du Dialecte Jonique, ce que Quintilien met au rang des Barbariſmes, quoy qu'il diſe qu'on le peut deffendre *Iure Poetico.* Quintil. l. 1. c. 9.

En deſcrivant un combat, veut-il exprimer qu'un Soldat a eu la teſte caſſée d'un coup de pierre, & ne pouvant pas faire ſon vers en diſant, *Saxo comminuit Cerebrum*, il coupera ce dernier mot en deux, & dira,

Saxo Cere, comminuit, brum,

Et cette impertinence ne manquera pas d'admirateurs dans noſtre Siecle, qui ſouſtiendra que c'eſt une belle

figure de diction; Et que pour marquer que la teſte de ce Soldat avoit eſté caſſée en deux, le Poëte avoit coupé le mot de *Cerebrum* en deux.

Hieron. i. columna. *oſtendere voluit in duas partes ſaxo caput diſciſſum fuiſſe.*

Où trouveront-ils encore un vers plus ridicule que celuy-cy

O Tite, tute Tati, tibi tanta tyranne tuliſti:

Et ce

Quidquam quiſquam cuiquam quod conveniat neget;

Qui ſont tous deux rapportez par l'Auteur de la Rhetorique à Herennius? Enfin s'ils veulent bien pardonner à ce Poëte Latin d'avoir fait le mot de *Taratantara* pour repreſenter le ſon de la trompette.

At tuba terribili ſonitu taratantara dixit,

Pourquoy ſe ſcandaliſeront-t'ils de la hardieſſe de du Bartas qui pour imiter le galop du cheval a dit,

Le champ plat bat abbat.

Car l'un vaut bien l'autre; Et je ne trouve pas que ce François ait plus mal rencontré qu'Homere, qui pour exprimer la courſe des Mulets qu'on menoit au mont Ida, affin d'en rapporter du bois pour les funerailles de Patrocle fait ce vers,

πολλὰ δ' ἄναυλα κάπηλα παρῳχήκει δὲ δόκιμα τ' ἦλθον.

Car ces mots *ananta caranta paranta* ſemblent affectez en cet endroit pour imiter le bruit que ces ſortes d'animaux font avec les pieds, en galopant.

CHAPITRE XXIII.

Des Traductions Françoiſes

D'Autres fois nos Adverſaires nous veulent-ils convaincre de la foibleſſe de noſtre langue, à comparaiſon de la Latine, ils ne manquent jamais de nous produire quelque bel endroit des Auteurs Latins les plus celebres, & de nous inviter par une eſpece de deffi, de le rendre en François avec la meſme elegance ; Car il ſemble qu'on ne puiſſe pas refuſer de prononcer en faveur de la langue, qui ſortira victorieuſe de cette eſpreuve.

Cependant il n'y a rien de plus captieux qu'une pareille propoſition, & la tromperie en eſt d'autant plus dangereuſe, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en deffendre. On ne ſe repreſente pas que c'eſt nous appeller à un combat dont les conditions ne ſont pas egales. Car l'Auteur Latin a travaillé dans la liberté de ſon genie, au lieu que le François eſt obligé de s'aſſujettir à une expreſſion eſtrangere, & qui ne convient pas quelque fois à ſa langue. Et vouloir apres cela que l'un ſoit egal en beauté à l'autre, c'eſt vouloir qu'un homme qui a les fers aux pieds, danſe avec une

une auſſi agreable diſpoſition, que celuy a qui on a donné des eſcarpins. Il y a de certaines fineſſes de langue qui ne peuvent jamais paſſer de l'une en l'autre. Le Latin de Virgile *Vt vidi, ut perii*, n'eſt pas de meſme force ni de meſme grace que le Grec de Theocrite ὡς ἔϊδον, ὡς ἐμάνλαν. Et au contraire le Grec de Plutarque ἦλθον, εἶδον, ἐνίκησα, eſt au deſſous du Latin de Cæſar *Veni, vidi, vici*. Il y a dans toutes les langues de ces beautez incommunicables, & les Latins n'ont point d'avantage ſur nous en ce point là, puiſque la langue Françoiſe a mille façons de parler ſingulieres, que la

Latine ne pourroit jamais rendre avec une pareille grace ; Car c'eſt une regle generale que dans les endroits fort elegans, le Traducteur eſt toûjours au deſſous de l'Original. D'ailleurs ſi noſtre langue ne peut pas en toutes fortes de rencontres ſuivre la Latine, ce n'eſt pas toûjours la faute du Copiſte, c'eſt quelque fois la faute de l'Original. Qu'on preſente à un François a traduire cet endroit de la ſeconde Catilinaire, que Victorius cite comme un exemple d'un beau mouvement d'Eloquence, *Victor. in 1. lib. Rhet. Ariſt.*

Iacet ille nunc proſtratus, Quirites, & ſe perculſum atque abjectum eſſe ſentit, & retorquet oculos

profecto ſæpe ad hanc urbem, quam ex ſuis faucibus ereptam eſſe luget. Quæ quidem lætari mihi videtur, quod tantam peſtem evomuerit, foraſque projecerit. Qu'on preſente, dis-je, à un François cet endroit à traduire il y eſchoüera indubitablement; ſur tout, s'il s'engage à garder les meſmes figures. Noſtre langue ne pourroit pas dire *que Catilina eſt au deſeſpoir de ce qu'on luy arrache de la gorge la Ville de Rome.* Une Metaphore, ſi outreé & qui doit eſtre miſe au rang de celles qu'Ariſtote blaſme, ὃ δ' ἄγαν σφόδρα καὶ ποιητικόν, ne convient point au genie François, qui ayme à ſuivre de plus pres la nature. Cepen-

dant il y a encore dans la ſuitte quelque choſe de moins ſupportable ; Car à conſiderer cette periode entiere il s'y trouve deux Idées qui ne ſçauroient ſubſiſter enſemble. Dans le premier membre, c'eſt Catilina qui a avalé à demy la Ville de Rome, & à qui on l'arrache de la gorge; Et dans le ſecond, c'eſt la Ville de Rome qui a vomi Catilina ; Il faut l'avoüer il y a de la confuſion dans ces images, & il n'y a pas moyen de comprendre, que la choſe meſme que nous avons avalée, nous vomiſſe. Ainſi il ne faudroit pas accuſer le Traducteur de manquer d'induſtrie, ſi cela ne ſe

rendoit pas bien en François ; Il s'en faudroit prendre à l'Auteur original, qui n'a pas penſé auſſi juſte que nous le ſouhaiterions. Mais il ne faut pas s'eſtonner ſi nous trouvons de ces fautes dans ces grands Auteurs qui nous ont enſeigné les regles de l'Eloquence, parce que les ouvrages des Arts, comme dit Ariſtote, dependent auſſi de la bonne fortune & qu'il eſt plus ayſé de ſçavoir ce qu'on cherche que de le trouver. Ce ſont donc de ſemblables endroits, qui font toûjours paroiſtre une traduction impertinente ou infidelle ; Elle ne manque jamais de paroiſtre impertinente,

quand elle eſt exacte. Et quand elle n'eſt pas exacte, on l'appel e infidele & licencieuſe. Parce moyen on a toûjours occaſion de nous reprendre, parce qu'on ne veut pas nous pardonner les fautes de l'Original, ni nous laiſſer la liberté de les rectifier. Enfin ſi l'on ny trouve rien de ſemblable, on ſe retranchera à dire que le Latin eſt toûjours meilleur, ſans en alleguer de raiſon. C'eſt là le dernier rempart de nos opiniaſtres, & où il eſt impoſſible de les forcer. Ciceron avoit eſprouvé la meſme injuſtice. Il avoit traduit les deux fameuſes oraiſons d'Eſchine & de Demoſthene,

d'une maniere digne de luy, en s'attachant plus aux penſées qu'aux paroles. Il s'en applaudit luy meſme, & les propoſe pour regle à ceux qui voudront imiter les Orateurs Attiques. Avec tout cela, les Romains ne les pouvoient gouſter. Les uns diſoient, Pourquoy lirai je ces oraiſons pluſtoſt que les Grecques ? Les autres le menageoient encore moins, & ſouſtenoient toûjours que le Grec eſtoit incomparablement meilleur. Nous n'avons plus ces excellentes verſions pour en juger ; mais je ſuis ſeur que les deffenſeurs de la Latinité, ſuppoſeront ſans peine, que

De optimo genere oratorum.

ce chagrin des ennemis de Ciceron eſtoit déraiſonnable ; Car ils croiront volontiers qu'une imagination auſſi feconde & auſſi fleurie que la ſienne, n'avoit pas manqué de trouver pluſieurs expreſſions egales & meſme preferables aux Grecques. Nous ne les prierons point d'avoir auſſi bonne opinion de nos François ; mais nous avons droit au moins de leur demander, qu'ils ne meſpriſent pas ce que noſtre langue peut faire du coſté de la traduction, qu'apres avoir bien conſideré ce qu'elle a deſja fait de plus beau en ce genre. Je dis ce qu'elle a fait de plus beau ; Car il ne faut

faut point ſe regler ſur ces miſerables verſions, qui reprochent toûjours à leurs Auteurs qu'ils ſont ignorants en deux langues, mais ſur celles qui ont eſté achevées par des gens qui font voir en traduiſant un ouvrage, qu'ils eſtoient capables de le produire. Auſſi bien il y a long-temps que noſtre langue a acquis de la reputation par ce genre d'Eſcrire, & les ennemis du nom François, moins injuſtes que nos Adverſaires, l'en ont loüée; car nous liſons dans les Apophtegmes D'Alfonſe Roy D'Arragon, recueillis par André de Palerme, & augmentés par le Pape Pie ſe-

cond, que ce Prince eſtimoit extremement une verſion Françoiſe du livre de Saint Auguſtin de la Cité de Dieu, & que quelque fois il en alleguoit des paſſages ; Ce qui eſt d'autant plus conſiderable, que ce Monarque eſtoit un des plus ſçavans hommes de ſon Siecle, & fort grand Ennemi de la France. Pourveu donc que la beauté d'un diſcours ſoit fondée ſur l'excellence du ſens, & non point ſur quelques rencontres de mots, il eſt certain que les expreſſions Françoiſes, ſi on ſe donne la peine de les chercher, iront *du* pair avec les Latines quelque belles, quelque magnifiques

qu'elles ſoient. Que nos Adverſaires ne nous reprochent donc point qu'il faut quelquefois pluſieurs mots François pour expliquer un mot Latin. Ne faiſoit-on pas la meſme objection aux Romains à l'eſgard du Grec, & ne l'avoüent-ils pas eux meſmes ? Cependant cela n'a point empeſché que les Romains n'ayent égalé l'Eloquence Grecque ; & ſurpaſſé meſme ſi nous en voulons croire nos Adverſaires. Ainſi quand il ſe preſenteroit quelques mots Latins, que le François ne pourroit pas rendre en un ſeul mot, ne ſeroit-il pas ridicule de pretendre que ce ſoit en nous

une marque d'infériorité ? Car quand on compare les expreſſions de deux langues differentes, il ne faut pas conter les paroles mais les peſer. *Non annumerare verba ſed appendere* dit Ciceron. Il eſt plus impertinent encore de nous objecter qu'un vers Latin Heroïque ne ſe peut jamais rendre en un grand vers François; puiſque l'experience nous fait quelque fois voir le contraire. Mais quand nous ne le pourriõs pas ſeroit-ce une grande merveille que de ne pouvoir comprendre autant de ſens en douze ſyllabes que les Latins en peuvent comprendre en dix-ſept ? Car nos plus grands

Cic. de opt. gen. or.

vers ne peuvent avoir que douze ſyllabes, & les vers Latins Hexametres en peuvent avoir juſqu'a dixſept, tellement que deux grands vers Latins peuvent comprendre trente quatre ſyllabes, & trois grands vers François n'en comprennent que trente ſix. Ceux donc qui nous accuſent de ne pouvoir rendre les vers Latins, vers pour vers, ne prennent pas garde, que d'un coſté ils ſont tres iniques, & que de l'autre ils nous donnent un fort argument pour la brieveté de noſtre langue quand cela arrive, puiſqu'alors nous diſons avec moins de ſyllabes ce que les Latins diſent

avec un plus grand nombre. Mais ne conte-t-on pour rien cete admirable qualité de la langue Françoiſe, qui poſſedant par excellence, la Clarté & la Netteté, qui ſont les perfections du diſcours, ne peut entreprendre une traduction ſans faire l'office de commentaire ? C'eſt ce que dit tres veritablement un des derniers traducteurs François des Epiſtres de Saint Paul, au ſujet des endroits difficiles & obſcurs qui ſe rencon-
„ trent dans l'original. On
„ eſpere, dit-il, que cette
„ traduction ne ſera pas inuti-
„ le pour remedier à cette
„ obſcurité, parceque noſtre
„ langue eſtant tres claire

d'elle meſme & ne pou- "
vant pas ſoufftir des expreſ- "
ſions ſuſpenduës & incer- "
taines, on n'a pû traduire "
Saint Paul ſans l'eſclaircir "
en meſme temps. C'eſt cet- "
te Clarté inſeparable de la langue Françoiſe qui fait qu'il eſt beaucoup plus difficile de traduire les Auteurs Grecs en François qu'en Latin. Car dans les lieux difficiles, j'ay obſervé, que les Traducteurs Latins ſe ſervent d'un artifice qui leur reuſſit admirablement, aupres de la plus part du monde; car ils ſe contentent de rendre mot pour mot & comme la phraſe Latine ſe croiſe auſſi bien que la Grecque, ils font

un jargon qu'eux meſme ne pourroient pas déchiffrer, & non ſeulement ils laiſſent l'original dans l'obſcurité qu'ils y trouvent, mais ils y en adjouſtent une nouvelle, parce que les mots Latins n'ont pas toûjours la meſme idée que les Grecs. Et afin qu'on voye que je ne ſuis pas le premier qui ay fait cette remarque, on peut lire ce que dit Robortellus dans ſes explications ſur la Poëtique d'Ariſtote, à l'occaſion d'un endroit que Laurent Valle avoit traduit de cette maniere. Si vous conſiderez cette verſion de Laurent Valle, elle vous ſemblera fort bonne; mais vous n'en

Si conſideres hanc Vallæ verſionem ea quidem optima eſt, ſed ex qua non facile poſſis elicere ſenſum ſecutus eſt enim verba Græca, Credo, quod ei videretur lubricus, locus, neque perſpiceret certam ſententiam. *Robortellus in Poet. Ariſt.*

ſçauriez tirer de ſens, car « il a ſuivi le Grec mot à mot « parce que le lieu luy paroiſ- « ſoit difficille, & qu'il n'en « comprenoit pas la penſée. « Et tous ceux qui ſont verſez dans la lecture des Auteurs Grecs ſçavent bien que ce que je dis eſt veritable. Il n'en eſt pas de meſme quand on traduit en François; il faut que ce que l'on dit ſoit toûjours intelligible, que tout ſoit plein & s'entreſuive. Le Traducteur Latin ſe contente le plus ſouvent de vous faire voir le Pays du haut d'une montagne eſloignée, d'où vous remarquez confuſément les Villes & les Chaſteaux; L'autre vous

approche de plus prés ; Il vous fait diſtinguer juſqu'aux bourgades, & aux ſimples cabanes, il vous mene ſur les lieux s'il faut ainſi dire, & vous y conduit par un ſentier ſemé de Roſes ; Il a pris ſur luy toute la fatigue du chemin, il ne vous laiſſe que le plaiſir du voyage.

CHAPITRE XXIV.

De l'Harmonie de la langue Françoiſe, où il eſt traité de nos Nombres Oratoires ; De noſtre Poëſie ; Des Pieds dont nos Vers ſont compoſez, Et De nos Rimes.

SI noſtre langue eſt donc agreable, juſques dans la contrainte de la traduction; Si dans l'Eſclavage meſme elle conſerve un air noble, & facile, que ne doit-on point en eſperer lors qu'elle eſt dans ſa liberté naturelle, & qu'elle ſe joint à un eſprit delicat & ſublime. Certes c'eſt avoir trop mauvaiſe opinion de noſtre jugement que

de ſe figurer que nous ne connoiſtrons jamais ſes avantages & que nous n'oſerons jamais dire ce que nous eſprouvons. Quoy donc, tandis que je me ſentiray tranſporter par la force de nos Orateurs ; Que je ne pourray reſiſter à tous les mouvemens qu'ils me voudront inſpirer ; Tandis que je ſeray touché de toutes les manieres dont les maiſtres de l'Art m'ont averti qu'on devoit l'eſtre quand l'Eloquence eſt dans ſa perfection, faudra-t'il que je m'imagine que cela n'eſt rien au prix des Orateurs Romains qui n'ont pû faire davantage, & qui ne l'ont pas mieux fait, à en juger

par les ouvrages qui nous en reſtent ? Pourquoy veut-on que je croye qu'il y à moins d'Harmonie dans noſtre langue que dans la Latine puiſque celle-cy ne peut avoir eu d'autre effet que de plaire aux oreilles, & que les noſtres ſont tous les jours charmées du ſon & de l'arrengement de nos paroles ? Eſt-ce parceque nous ne diſons plus que nos periodes finiſſent par un Pæon, ou par un Dichorée, qui ont eſté les cadences favorites d'Ariſtote & de Ciceron ? Eſt ce parce que nous ne meſurons plus nos vers par Iambes, par Trochées, par Spondées, par Dactyles, par Anapæſtes,

par Cretiques, par Moloſſes, & par toutes les autres meſures Poëtiques dont les Latins ſe ſont ſervis, & qu'on nous dit avoir produit les merveilles de la Poëſie Ancienne. Je ſçay bien que nos Adverſaires ne manquent pas de faire valoir comme il faut ces mots extraordinaires, ſurtout quand ils raiſonnent avec des gens, qui n'en comprenant point la ſignification ſe figurent qu'il y a quelques myſteres cachez ſous ces termes, & que noſtre langue qui n'en a point l'uſage, n'a garde d'avoir les meſmes avantages que ces langues anciennes à qui ils eſtoient familiers. C'eſt ce qu'a fait

depuis peu un fort ſçavant Holandois, Grand Zelateur de la Latinité mais furieuſement emporté contre la Langue Françoiſe, dans un livre intitulé, *de Poëmatum Cantu & viribus Rythmi* Imprimé à Oxfort en 1673, & où il n'a point voulu ſe nommer, quoy que ſon nom ſoit illuſtre dans la republique des belles lettres, tant par ſon propre merite, que par celuy de ſon Pere, qui a eſté un des ornemens de ſa Patrie & de ſon Siecle. Car que ne dit il point de noſtre Poëſie, parce qu'elle ne roule plus ſur ces meſures de la langue Grecque & de la Latine? Il conclud auſſi-toſt, que nos

Nec deſtuuram literatâ poſteritatem, quæ miretur noſtra hæc ætate, culta ſane ſi cũ nonnullis quæ præceſſe reconſeratur ſæculis. adeo ignotas fuiſſe Poëmatum leges ut placuerint carmina ſine pedibus, ſine membris ſine rythmo quæ nihilo magis cantum admittant quam quælibet incõdita & omnibus numeris deſtituta. Oratio De Poët. p. 156.

vers ne conviennent point à la Muſique, & quoy que l'experience ſoit contre luy, il ne laiſſe pas de decider auſſi hardiment que ſi ce qu'il ſoutient eſtoit veritable. La „ ſçavante Poſterité, dit-il, „ s'eſtonnera que de noſtre „ ſiecle on ait ſi fort ignoré „ les loix de la Poëſie, que „ d'avoir pris plaiſir à des „ vers qui n'ont point de „ Pieds, point de Membres, „ point de Nombres, & qui „ ne ſont non plus propres „ au chant, que toute ſorte „ de diſcours ordinaire. Je ne ſçay ſi la ſçavante Poſterité verra ſon livre; Mais je ſçay bien que ſi elle doit s'eſtonner de quelque choſe ſur ce ſujet

ſujet, ce ſera de ce qu'il ait eſté ſi mal informé de l'eſtat de noſtre langue, pour dire que nos vers n'ont point de Pieds, que nos diſcours n'ont point de Nombres, & que noſtre Poëſie n'eſt point propre au chant. Il eſt vray que les meſures Poëtiques dont les Grecs & les Latins ſe ſont ſervis ont eſté tres fameuſes dans le monde. Mais comme ce ne ſeroit pas une raiſon pour prouver que l'Or & l'Argent que nous avons entre les mains, ſont moins bons que ceux des Anciens, parce que nous ne contons plus comme eux par Drachmes, par Mines, ni par Talens, de meſme ce ſeroit

Hodie-na Poëmata numero non admittunt *lib. 3. c. 4.*

une mauvaiſe raiſon pour prouver que noſtre Poëſie eſt moins nombreuſe & moins agreable que la leur, parce que nous n'aſſemblons plus nos ſyllabes dans nos vers, par Dactyles, par Moloſſes, par Cretiques, par Anapæſtes. Et de fait, tous ces noms qu'on eſtale tous les jours avec tant de faſte, ne ſignifient autre choſe que les differens aſſemblages des ſyllabes longues où breves, auſquels on avoit donné le nom de Pieds; Car comme les pieds ſervent aux animaux à marcher, de meſme les ſyllabes & les mots qui en ſont compoſez, aydent en quelque façon aux vers à fournir leur caden-

ce. Delà vient que nous diſons encore tous les jours d'un vers bien tourné, *Ce vers marche bien*, parce qu'effectivement on ſent un certain progrés qui a de la reſſemblance avec une marche reglée, à meſure que le vers s'approche de ſa fin. Chaque pied donc parmi les Anciens, n'eſtoit jamais moindre de deux ſyllabes, ny plus grand que de trois. Quand il ſe rencontroit quatre où cinq ſyllabes accouplées enſemble, ce n'eſtoit plus un pied ſimple, mais un pied compoſé de pluſieurs. *Quic quid ſupra tres ſyllabas habet id ex plurimis eſt pedibus*; dit Quintilien. Or dans l'accouplement de deux

Quint. l. 9. cap. 4.

ſyllabes, il falloit neceſſairement où qu'elles fuſſent egales en valeur, où que l'une fuſt le double de l'autre. Egales en valeur comme quand elles eſtoient toutes deux longues, & c'eſt ce qu'on appelloit Spondée; où toutes deux breves, & c'eſt ce qu'ils appelloient Pyrrhique; où que l'une fuſt le double de l'autre, comme quand la premiere eſt longue & la ſeconde breve, & c'eſt ce qu'ils appelloient Trochée ou Chorée; ou quand la premiere eſt breve & la ſeconde longue, & c'eſt ce qu'ils appelloient Iambe. Dans les pieds de trois ſyllabes quelque fois elles eſtoient

toutes trois breves, & c'eſt ce qu'ils appelloient Tribraque ; quelque fois toutes trois longues, & c'eſt ce qu'ils appelloient Moloſſe ; quelque fois la premiere valoit toute ſeule autant que les deux autres, comme quand elle eſtoit longue & les autres breves, & c'eſt ce qu'ils appelloient Dactyle ; au contraire quelque fois les deux premieres ne valoient pas plus que la derniere, comme quand les deux premieres eſtoient breves & la derniere longue, & c'eſt ce qu'ils appelloient Anapæſte, & ainſi des autres ; tout cela roulant ſur la regle generale, qu'une ſyllabe longue en

valoit deux breves. Voilà l'idée ſur laquelle ont eſté formées toutes les meſures de la Poëſie des Grecs & des Latins. *Ils* ont conſideré dans la compoſition de leurs vers la valeur des ſyllabes, & non pas la multiplicité. Ainſi lors que dans un de leurs vers heroïques, il ſe rencontroit cinq Dactyles, il pouvoit avoir juſqu'a dix-ſept ſyllabes & quand il s'y rencontroit cinq Spondées il n'en avoit que treize, & eſtoient neantmoins egaux entreux.

La Poëſie Françoiſe ne reçoit plus ces meſures, parce qu'elle a pris une route differente. Elle a conſideré la

multiplicité des ſyllabes, & non pas leur valeur. Ainſi noſtre vers Heroïque de terminaiſon maſculine, eſt toûjours de douze ſyllabes, & celuy de terminaiſon feminine, eſt toûjours de treize, ſans avoir eſgard combien il y en à de longues où de breves ; Et cette façon de meſurer les vers par ſyllabes, n'eſt point ſi nouvelle, que les Anciens Grecs n'en ayent parlé ; juſques-là que quelques uns d'entr'eux, ont eſtimé qu'elle eſt plus naturelle que l'autre. Nous liſons que l'Orateur Ephorus, qui eſtoit un des plus celebres diſciples d'Iſocrate, eſtoit de cette opinion, & qu'il ſe

moquoit de ceux qui ſouſtenoient qu'un Dactyle qui a trois ſyllabes, fuſt eſgal à un Spondée qui n'en a que deux, pretendant que les pieds ſe devoient conter par ſyllabes & non pas par la ualeur des ſyllabes. *Syllabis enim metiendos pedes non intervallis.* Il nous reſte donc des veſtiges parmi les Anciens, de ces deux manieres de conter les pieds des vers; l'une par l'accouplement des ſyllabes, l'autre par ſyllabes ſimples. La premiere a prevalu parmi eux, la ſeconde nous eſt tombée en partage; Et apres cela eſt ce bien raiſonner, que de dire que nos vers n'ont point de pieds? Car

Cicer. Orat.

car ſans examiner laquelle de ces deux manieres eſt la meilleure, il eſt certain qu'en ſuivant l'une des deux, nous pouvons dire avec verité, que nos Vers ont des pieds, d'une maniere connuë des Anciens meſmes. Nous avons donc retenu dans noſtre Verſification cette Meſure ſyllabique, à laquelle nous avons joint les aſſonances des dernieres ſyllabes, que nous appellons Rimes. Ainſi le Vers François n'eſt autre choſe, qu'un petit diſcours, compoſé d'un certain nombre de pieds ou de ſyllabes, dont les dernieres ont un meſme ſon. Cette derniere ſyllabe du Vers que les Latins ont negligée, eſt un

des fondemens de noſtre Verſification; C'eſt d'elle que nous tirons la difference de nos Vers maſculins & feminins, Les premiers ayant toûjours la derniere ſyllabe longue, & les autres l'ayant toûjours breve, c'eſt à dire toûjours terminée par noſtre E feminin. Ces Terminaiſons ou Rimes, doivent toûjours eſtre accouplées, parce qu'elles ne produiſent leur effet que par cet accouplement; ſoit qu'elles ſe touchent de proche en proche, ce que nous appellons Rimes plates, ſoit qu'elles ſoient coupées l'une par l'autre, ce que nous appellons Rimes croiſées. Il eſt vray que comme les Arts ne

ſe perfectionnent pas tout d'un coup, la Poëſie Françoiſe a eſté aſſez long-temps qu'elle ſouffroit de ſuitte pluſieurs Vers maſculins ou feminins; Mais depuis que l'Oreille a gouſté l'harmonie de ce meſlange, on s'en eſt fait une loy indiſpenſable, & nos Poëtes ne manquent plus d'obſerver ce repos alternatif, ſur les dernieres ſyllabes, tantoſt longues tantoſt breves. Les Latins au contraire, ont tenu pour indifferent, que la derniere ſyllabe fuſt longue ou breve, dans leurs Vers, & dans leurs Periodes; Ainſi ces deux langues n'ayant pas travaillé ſur les meſmes principes, ce qui eſt

beauté dans l'une, ne l'eſt pas dans l'autre. Par exemple, il n'y a rien de plus dégouſtant dans la Poëſie Latine, que les Vers qui riment enſemble, & c'eſt la Rime qui fait la beauté des Vers François; Et au contraire les mots qui riment enſemble à la fin des membres d'une periode, & que les Grecs appellent *Omoioteleutes*, font quelquefois élegance dans la Proſe Latine, & réüſſiſſent toûjours tres-mal dans la Proſe Françoiſe. Si l'on demande maintenant quel eſt le meilleur gouſt, c'eſt ce qui ne ſe peut déterminer. L'Eloquence a plus d'une route, & nous voyons ſouvent dans la Na-

ture, que deux choſes d'un meſme genre peuvent eſtre tres-diſſemblables, & ne laiſſer pas de meriter qu'on les eſtime également. Auſſi-bien, ne faut-il pas s'imaginer que ce ſoit par choix, & aprés de longues déliberations, que ces Langues ayent receu des formes ſi differentes ; Chacune a ſuivy la diſpoſition naturelle où elle s'eſt rencontrée, & l'Oreille qui juge abſolument des ſons, ſe ſentant contente s'y eſt arreſtée. C'eſt ce ſentiment exquis de l'Oreille, qui a trouvé la Verſification, & tous les autres agrémens du diſcours. Le Vers dit Ceceron, n'eſt point un ou-

« Neque enim ipſe verſus ratione eſt cognitus, ſed Natura atque ſenſu. *Cic. Orat.*

„ vrage du Raiſonnement,
„ mais une découverte de la
„ Nature, qui nous a enſei-
„ gné, qu'une certaine quan-
„ tité de paroles refermées
„ ſous quelques Meſures é-
„ toit agreable. Et Quin-
Quintil. lib. c. 4. „ tilien? Perſonne ne peut
„ douter, dit-il, que la Ver-
„ ſification n'ait eſté jet-
„ tée d'abord au hazard, &
„ qu'elle ne ſe ſoit formée
„ enſuitte par le jugement de
„ l'Oreille, & par l'obſerva-
„ tion de certains eſpaces é-
„ gaux aprés quoy l'on a
„ trouvé les Pieds. Et ce que
ces Auteurs diſent de la Poë-
ſie Latine ou de la Grecque, ſe
doit auſſi entendre de la Poë-
ſie Françoiſe; Il ne luy faut

poinct attribuer d'autre origine que le jugement de l'Oreille, & l'obſervation de certaines choſes qui ont agréé. C'eſt ſur ce meſme fondement que ſont eſtablies les Meſures de la belle Proſe que l'on appelle autrement le Nombre Oratoire ; Car comme l'on avoit remarqué, que les Vers plaiſent extrémement, & qu'il n'y en a point d'autre raiſon apparente, ſinon que ce ſont des paroles ajuſtées à de certaines Meſures, les Orateurs crurent auſſi, que leurs diſcours ſeroient plus agreables, s'ils les reduiſoient ſous quelques Meſures, ſans neantmoins garder toûjours les

Ut igitur Poëtica & verſus inventus eſt terminatione autium ; obſervatione prudentium, ſic in oratione animadverſum eſt multo illud quidem ſerius, ſed eadem natura admonente eſſe quoſdam certos curſus concluſionesque verborum. *Cicer. Orat.*

meſmes comme les Poëtes. Ils ſuivirent un chemin qui paroiſt plus aiſé en ce qu'il paroiſt plus libre, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultez; Car il faut un grand jugement pour faire que cette varieté ne tienne point du libertinage, ny que cette exactitude ne marque point point de contrainte. On a donc obſervé dans le diſcours Oratoire des intervales reglez, qui comprennent un certain nombre de paroles, & ce ſont ces eſpaces que les Grecs ont *appel*lez Periodes, & que Ciceron euſt bien voulu nommer autrement pour *ne* ſe point ſervir du mot Grec.

Tantoſt il les appelle *Ambitus verborum*; *Circuitus verborum*; *Orationis converſiones*; *Comprehenſio*, *complexio*, *orbis verborum*, *continuatio*, *circumſcriptio*, *circumſcripta*, & comme pas un de tous ces mots n'a pû s'établir, le Grec a paſſé directement dans noſtre langue, & s'eſt rendu ſi familier, qu'il n'a plus beſoin d'explication; Car il n'y a perſonne qui ne comprenne d'abord, qu'une Periode eſt une certaine quantité de paroles jointes enſemble, qui forment un ſens achevé; Et que le diſcours de quelque eſtenduë qu'il ſoit, n'eſt qu'un amas de pluſieurs Periodes. En effet un diſcours entier ne

ſe pouvant pas prononcer tout d'une haleine, on a eſté obligé de s'arreſter par intervalles, pour ſuppléer à la foibleſſe des poulmons & de la voix. La plus-part meſme des Periodes, ſont compoſées de petites parties, qu'on appelle Membres dela Periode, parce q'uils la diviſent quelque fois en deux, quelque fois en trois, quelque fois en quatre, mais ne doivent pas paſſer cela ; le tout pour la commodité de la prononciation. Ainſi, ce qui s'eſt fait d'abord par neceſſité, s'eſt tourné en ornement. On a cherché quelque regularité dans ces paufes, & l'on ne s'eſt point contenté du

Demetr. Phaler.

repos, s'il n'y avoit de l'agrément & de la délicateſſe. C'eſt ce qu'ont eu en veüe tous ceux qui ont écrit du Nombre oratoire; Car enfin ce Nombre dont on parle tant, n'eſt autre choſe qu'une Diſpoſition harmonieuſe de la Periode, cauſée par la proportion de ſes Membres, & par la juſte diſtribution des ſyllabes Longues & Breves, Graves & Aiguës. C'eſt ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnaſſe, que dans « le diſcours de l'Orateur il « y a de la Muſique, & que « cette Muſique ne differe de « l'autre, que du plus & du « moins. Du reſte quand on a l'Oreille excellente, on ſent

Dionyſ. Halic. « τὲν αὐτὴ ὀρθο-

bien-toſt ce qui eſt neceſſaire pour donner ce mouvement harmonieux à ſes periodes, & l'on ne manque gueres de le trouver; C'eſt pourquoy Craſſus avertiſſoit l'Orateur Romain, de ne ſe point effrayer de ces Meſures & de ces Pieds, qui eſtoient le fondement de „ la juſteſſe des Nombres; Ils „ ſe preſenteront d'eux-meſ- „ mes, dit-il, & viendront „ ſans que vous les appelliez.

Apud Ciceron. lib. 3. de Orat.

Quand donc l'Orateur a acquis cette noble facilité de bien tourner ſes Periodes, & que d'ailleurs ſon diſcours eſt ſouſtenu par la grandeur du ſujet, & par la nouveauté des penſées, il n'y a point de Muſique qui ſoit ſi agrea-

ble à oûir. Ce ſont ces Meſures ou ces Nombres, qui ſont la principale beauté de l'Elocution ; & le Peuple qui ne connoiſt point ces fineſſes du diſcours, ne laiſſe pas d'en ſentir l'effet, par ce que la Nature a mis dans leurs oreilles la puiſſance d'en juger. De là viennent ces applaudiſſemens & ces exclamations de joye, à la fin des Periodes qui tombent heureuſement ; Et au contraire ces riſées ameres, & ces ſifflemens frequens, qu'attire le défaut des Nombres & de la Meſure ; car l'aſſiſtance ne manque gueres de venger ſur le champ l'injure qu'on fait aux oreilles délicates. Pour

eſtablir donc l'excellence des Nombres oratoires dans la Langue Françoiſe, Il ſuffit de dire que l'Oreille en eſt charmée. Il ne faut rien chercher au de là de cette preuve; C'eſt l'Oreille qui a inventé l'Art, c'eſt elle qui en décidera éternellement. Me „ demandez-vous, dit Cicero, d'où viennent les regles du Nombre oratoire, & il répond, du plaiſir de l'Oreille. Quand il ne ſera plus queſtion que de trouver les raiſons pourquoy les Nombres de la langue Françoiſe, plaiſent à l'Oreille on n'en manquera pas. Toutes les choſes agreables ont commencé par eſtre agreables,

Cic. Orat.

l'Art n'a fait que ſuivre l'Experience, & les regles qu'il a établies ne ſont que le reſultat des obſervations que le ſens a faites. Enfin quand nous ne pourrions pas trouver la raiſon du plaiſir que nous recevons à ouïr prononcer nos Vers & noſtre belle Proſe, qu'importe, il ſuffit que le ſens qui doit en eſtre le Juge en ſoit ſatisfait ; Et il y a de l'injuſtice à ne vouloir pas demeurer d'accord de ce qui arrive, parce qu'on n'en peut pas trouver la cauſe. C'eſt donc une erreur de dire, que la langue Françoiſe n'a point de Nombres, puiſque noſtre oreille y en trouve. Je diray plus ;

Notatio Naturæ, & animadverſio peperit artem. *Cic. Orat.*

Iudicat enim ſenſus ; in quo ſi quid eſt quod accidit non cognoſcere, ſi eur id accidat requirere nequeamus. *Cic. Ibid.*

Il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait point, puiſqu'il y en doit avoir dans toutes les Langues, & dans tous les Sons dont les durées marquent quelques intervalles, que l'Oreille peut obſerver

Cicer. Orat. *Numeri ſunt, non modo Oratorum & Poëtarum, verum omnino loquentium, denique etiam ſonantium omnium, quæ metiri auribus poſſumus.* La langue Françoiſe a donc ſes Nombres, non ſeulement comme toutes les Langues en ont; mais comme les Langues nobles & cultivées; c'eſt à dire, des Nombres eſtudiez & recherchez, qui rendent ſon diſcours plus coulant & plus agreable. Et il ne faut point demander,

demander, ſi ces Nombres ſont conformes à ceux qui ont autrefois excité tant d'applaudiſſemens dans Athenes, & dans Rome; c'eſt aſſez qu'ils plaiſent, & le plaiſir qu'ils donnent nous répond de leur excellence. C'eſt pareillement une erreur, que de ſouſtenir que la Rime, qui fait le principal agrément de noſtre Poëſie, ne produit que des ſons inſipides & barbares, puiſque noſtre Oreille eſt un témoin irreprochable, qui dépoſe le contraire. Et quand le meſme Auteut du Livre *de Poëmatum cantu*, nous objecte que nous ne pouvons pas meſmes ſouffrir dans le diſcours, deux ou trois mem-

Barbaris quidem iſtiuſmodi concedi poſſint elegantiæ, aſſuetis patrio ſono, nec quidquam mirantibus, niſi quod tinniat, ſed vero cultis ſæculi noſtri auribus necdum tam inſipidos ſonos diſplicere etiam indignationem poſſit movere. *De Poëmat. Cantu. pag* 17.

Inſoluta, quidem oratione, ſi quis tot ſimiliter cadentia vocabula vellet cumulare, riſu & ſibilo ab omnibus excipiatur, & quidem merito. *De Poëmat. canam. p. 23.*

bres d'une Periode terminez par un meſme ſon, il dit vray, mais la conſequence qu'il en veut tirer au deſavantage de la Rime en general, n'eſt pas veritable; Car ſi les membres de la Periode, qui riment enſemble, ſont reputez vicieux dans le diſcours François, ce n'eſt pas à cauſe que les Rimes ne produiſent que des ſons barbares, mais à cauſe qu'elles donnent à la Proſe un air de Poëſie. Car comme nos Vers ſont tous Rimez dés-lors que deux membres d'une Periode finiſſent par des mots qui riment, il ſemble que ce ſoit des Vers. Or comme il n'y a rien de plus vilain que les Vers dans la Proſe, &

que cette regle nous eſt commune avec les Latins, il s'enſuit que tout ce qui fait que noſtre Proſe reſſemble aux Vers, doit eſtre blaſmable. Ainſi l'averſion que nous avons pour les membres des Periodes qui riment enſemble, ne doit pas faire conclure que les Rimes ſont dégouſtantes, mais doit faire louër l'exactitude de nos Ecrivains, qui condamnent non ſeulement les Vers entiers dans la Proſe, mais meſme ce qui en a l'apparence. Je dis, ce qui en a l'apparence, car la Rime ſeule ne fait pas les Vers parmy nous, comme cet Auteur le ſuppoſe encore quand il dit,

Tollas pſalmodo Rythmos, quæ hodierna Carmina à veteri ſermone diſtinguunt. De Poët. Cant. 29.

„ Que ſi l'on oſte les Rimes „ de nos Vers, ils ne differeront en rien du langage commun; Car outre les Rimes, nos Vers ſont remarquables par la meſure, qui dépend du nombre & de l'arrengement des ſyllabes, tellement que nos grands Vers, qui ſont de 12. à 13. ſyllabes, doivent en avoir toûjours 6. dans la premiere partie, & ſix ou ſept dans la ſeconde, & de plus doivent avoir indiſpenſablement un repos, marqué entre les deux Hemiſtiches. Auſſi cet Auteur ne s'entend pas bien luy-meſme en cet endroit, car aprés avoir dit,

Nequidem intelligas verſus eſſe quos legas ſi ſimiliter finientem auferas c'auſulam. Hæc ſola carmen facit etiam ſi nihil aliud accedat dummodo certus & definitus ſyllabarum præceſſerit numerus. *De Fœm. Cant. p.* 33.

que la Rime ſeule fait le Vers, ſans autre choſe, il ajoûte, pourvû neantmoins qu'elle ſoit precedée d'un nombre de ſyllabes certain & definy; Car ſi ce nombre de ſyllabes certain & definy, eſt neceſſaire à la compoſition du Vers outre la Rime, il n'eſt pas vray de dire que la Rime ſeule faſſe le Vers. Enfin comme il eſt obligé d'avoüer que les Vers Rimez ſont en uſage chez preſque toutes les Nations du Monde, comme parmy les François, les Italiens, les Eſpagnols, les Arabes, les Perſans, les Afri-

Tantò autem conſenſu pleraque gentes iſtos Rythmos amplectuntur, ut reto ferè rbe,

vix ullam Poëſim, aut ulla reperias cantica, quæ non vel iisdem, vel ſimiliter ſonantibus abſolvantur vocabulis; conſi etudinem hanc ſervant non Arabes tantum, & Perſæ, & Afri ſed & Tartari, & Sinenſes, & complures quinque Americæ gentes, ut dubitari vix poſſit quin ipſa natura omnium hanc Poëſeos rationem mortalibus tradiderit *De Poëm. Cantu p.* 25.

cains, les Tartares, les Chinois, les Barbares de l'Amerique, tellement, dit-il, „ qu'on ne peut pas douter, „ que la Nature-meſme n'ait „ inſpiré cette maniere de „ Poëſie aux hommes; comment oſera-t-il nier aprés cela, qu'elle ne ſoit excellente? Car qui peut avoir fait convenir en ce point, tant de Peuples differens, ſi ce n'eſt le plaiſir de l'Oreille, qu'il appelle la Nature, & en quoy conſiſte veritablement la Nature de ces choſes-là? Et par quel autre moyen pourroit-on prouver, que la lumiere eſt agreable, ſi quelqu'un en vouloit douter, ſinon parce qu'elle donne de la joye à

tous les Hommes, & à tous les Animaux, pourvû que l'on en excepte les Taupes & les Chauvefouris? Il ne faut donc point que luy meſme pour énerver la force de cet argument, diſe qu'il eſt inutile d'en appeller à la Nature; parce que les hommes font naturellement bien des ſottiſes, & qu'aprés tout il y a de certains bruits naturels qu'on ne peut écouter qu'avec dégouſt; car j'ay honte que pour ſouſtenir ſa cauſe, il ait recours à de ſi vilains moyens, & que quand il eſt queſtion des plus agreables ſons qui ſortent de

« Ad Naturam provocare frivolum eſt omnino, cum multa homines naturæ faciant inſtinctu, quæ ingeniteri nepota ſunt. Quis denique negaverit ſonos aliquos eſſe ſpurcos & obſcœnos quoſque neme, niſi impurus audire ſuſtineat, cum omnes maxime ſint naturales. *De Peïm. Cant. p.* 16.

la bouche des hommes, il ait l'imagination aſſez depravée pour penſer à ces ſons deshonneſtes, qui ſortent de cette bouche, dont l'Empereur Clodius avoit le plus ſouvent accoûtumé de parler. Il y a donc de la bizarerie pour ne rien dire de pis à n'eſtre pas contant de ce qui eſt du gouſt univerſel, ſans avoir d'autre raiſon à alleguer, ſinon que cela n'eſtoit point ainſi parmy les Grecs, & parmy les Romains. Sur ce pied là il faudroit abandonner toutes les inventions qui leur ont eſté inconnuës, & je laiſſe à penſer combien le genre humain y perdroit, pour deferer à la vaine paſ-

ſion

ſion de ces aveugles adorateurs de l'Antiquité. En un mot, comme nous ſerions ridicules de ne parler pas avec eſtime de la Poëſie Latine, parce qu'elle n'eſt pas riméo comme la noſtre, & qu'elle a d'autres regles, de meſme on n'eſt pas moins ridicule, de parler avec meſpris de la Poëſie Françoiſe parce qu'elle eſt rimée, & qu'elle a d'autres regles que la Latine. Et l'on ne doit non plus s'eſtonner de ce que les Vers François ne vallent rien ſur la meſure des Vers Latins, que de ce que les Vers Latins ne vallent rien ſur la meſure des Vers François ; Et c'eſt ſurquoy les Sçavans du dernier.

ſiecle ne firent pas aſſez de reflexion, quand ils voulurent introduire dans noſtre langue des Vers Hexametres, & Pentametres. Il ne faut donc point ſe laiſſer tellement prevenir à la beauté des Nombres de la langue Latine, que de mépriſer les noſtres, & s'il ſe trouve dans les Periodes de nos Orateurs, des Cadences differentes de celles que les anciens Maiſtres du bien dire nous ont données pour exemple, il ne faut pas les regarder comme des irregularitez, mais comme de nouvelles découvertes.

Nam. Orat. „ Il n'y a point de Nombre, „ dit Ciceron, c'eſt à dire, il „ n'y a point de meſlange de

ſyllabes longues & breves, " qui ne cõvienne au diſcours, " quoy-que l'un ſoit quelque " fois plus à propos que l'au- " tre Et Quintilien; Je m'eſ- " tonne que de ſçavans hom- " mes ayent tellemẽt approu- " vé de certains Nombres, & " blâmé les autres, comme ſi " toutes ſortes de Nõbres ne " ſe pouvoient pas rẽcontrer " dans le diſcours. De là vient " l'incertitude avec laquelle il s'eſt expliqué ſur ce ſujet, Car aprés avoir experimenté que les Periodes ſatisfont égale- mentl'Oreille, par mille cheu- tes differẽtes, il avoüe Qu'il " y a des choſes qu'on ne peut " reduire en Art, & que parfois " il ſe faut abandõner à la Na- "

Miror autem in hac opinione doctiſſimos homines fuiſſe, ut alios pedes ita elegerent alios damnarent quaſi ullus eſſet quem non ſit neceſſe ripm in oratione deprehendi. *Quint.* l. 9. c. 4.

„ture, parce que dans la Na-
„ture il y a un Art caché. Ainſi il remarque bien que le Nombre ſe doit faire principalement ſentir dans le commencement, & dans la fin des Periodes, mais il ne détermine point de qu'elle maniere on les doit commencer ou finir. Car ſi la periode commence par une ſyllabe longue, il dira qu'il eſt avantageux de commencer par une longue ; Commence-t-on par une ſyllabe breve, il dira qu'on peut fort bien commencer par une breve. Veut-on finir par une ſyllabe longue, il dira que la Periode ne peut mieux tomber que ſur une longue ; Se preſente-t-il une breve pour

Optime incipitur à longis recte alias quando à brevibus. Quint. Ibid.

Claudet aptoque è longis firmiſſima eſt, ſed cludent & brevem. Ibid.

la fin, il dira que les breves ferment fort bien la Periode. Cela s'appelle eſcrire en homme qui veut toûjours tomber de bout, & qui ſe precautionne contre ſoy meſme. Tellement qu'aprés s'eſtre bien tourmenté à raiſonner ſur certains Pieds qu'il nous propoſe comme les plus propres à finir les Periodes, il ajoûte, Et je n'ay point alleguées ces exemples pour impoſer la loy, d'employer toûjours les meſmes Pieds, & ne ſe point ſervir des autres. Car pouvoit-il mieux nous donner à entendre qu'on peut fort bien réüſſir ſans rien faire de tout ce qu'il a enſeigné ; Et en cela meſme, il n'a fait que ſuivre

" Nec ego quum præcedentes pedes poſui legem dedi ne alii eſſent. *Quint. lib. 9. c. 4.*

le ſentiment de Ciceron, qui aprés avoir auſſi fort long-temps diſcouru ſur les Nombres dans ſon traité, intitulé l'Orateur, le finit en diſant à Brutus Qu'il pouvoit eſtre " d'un avis, & luy d'un autre, " & quelquefois meſme il " pouvoit n'eſtre pas toûjours " d'un meſme avis. Enfin les " Latins & les François n'ont qu'une meſme matiere pour mettre en œuvre, c'eſt à dire les ſyllabes longues & breves, *Neque enim loqui poſſumus niſi è ſyllabis brevibus ac longis*, dit Quintilien, & partant puiſque nous n'employons qu'une meſme matiere, & que nous produiſons un meſme effet, qui eſt de

Poteſt enim non ſolum aliud mihi ac tibi, ſed mihi ipſi aliud alias videri. Cicer. Orat.

plaire à l'Oreille, il faut que nos adverſaires avoüent bongré malgré qu'ils en ayent, que la forme de noſtre Poëſie & de noſtre Proſe, n'eſt point inferieure à celle des Romains, & que ſans ſuivre le meſme chemin qu'eux, nous arrivons au meſme but. C'eſt ce qu'ils ne ſçauroient nous conteſter, à moins que de nier que l'Oreille ne ſoit agreablement flattée par le Son & par les Nombres de la langue Françoiſe; Mais il n'y a que les ſourds ou ceux qui ne la ſçavent point qui en puiſſent douter, & nous n'entreprenons point de convaincre ces gens-là, puiſque nous n'avons point la vertu de faire

des miracles pour pouvoir en un moment guerir les uns, & inſtruire les autres.

CHAPITRE XXV.

Si les Vers François ſont moins propres au chant que les Vers Latins; Et, De l'extravagant moyen dont on s'eſt ſervy pour rendre noſtre langue ridicule.

APRE'S avoir deſtruit les deux premieres objections de cet Auteur, qui pretend que dans noſtre langue il n'y ait point de Pieds ny de Nombres, il ſeroit bon de voir encore, ſi l'on pourroit lever ſon dernier ſcrupule, quand il dit que nos Vers ne ſont point propres au

chant à comparaiſon des Latins. Il regarde comme une grande imperfection dans noſtre Poëſie, cette ſituation indifferente des ſyllabes longues & breves, dont la ſeule multitude eſt conſiderée dans la compoſition de nos Vers, & il conclud de là, que deux Stances de ſuitte ne peuvent eſtre chantées ſur un meſme chant, parce que les longues & les breves ne ſe rencontrent pas en meſme ſituation d'un Vers à l'autre; Et pour en donner un exemple, il ſe ſert de la verſion Françoiſe de l'Ode d'Horace, qui commence par ce Vers,

Car. l. 4. Od. 13. *Audi vere Lyce Di mea vota Di Audi vere.*

Je ne conteſteray point avec luy ſur l'élegance de cette Verſion ; mais qui nous oblige de demeurer d'accord, que ce changement de ſituation de longues & de breves, ſoit à blaſmer? Puiſqu'au contraire, cela peut eſtre conſideré comme une occaſion au maiſtre de Muſique, d'apporter quelque legere varieté dans le chant du ſecond couplet, & d'éviter par ce moyen la parité, qui en toutes choſes eſt la mere du dégouſt. De là vient que dans tous nos Airs le ſecond couplet eſt eſcouté avec plus de plaiſir que le premier ; car quoy que les

principales cordes ne changent point, & que ce ſoit toûjours le meſme Air, il y a neantmoins des Diminutions, des Ports de voix nouveaux, & mille autre mignardiſes, en quoy conſiſte principalement l'Art de chanter, & qui ont pour fondement cette differente ſituation des longues & des breves. Ne nous imaginons donc point avec cet Auteur, que cela doive eſtre regardé comme un défaut dans nos chanſons, ou bien il faut qu'il avoüe que ce meſme défaut regne dans les Odes d'Horace. Car par exemple dans celle qui commence par ce Vers,

Hor. l. 4. Od. 7. *Diffugere nives redeunt jam gramina campis.*

Il n'y a preſque point de Vers de cette meſure où la ſituation des longues & des breves ne ſoit differente.

Le premier pied dans le premier & le ſecond Vers eſt un Spondée, c'eſt un Dactyle dans le troiſieſme.

Le ſecond pied dans le premier & le ſecond Vers eſt un Dactyle, c'eſt un Spondée dans le troiſieſme.

Le troiſieſme pied au premiers Vers eſt un Dactyle, c'eſt un Spondée au ſecond.

Le quatrieſme pied dans le premier & le ſecond Vers eſt un Spondée, c'eſt un Dactyle dans le troiſieſme.

Je ſçay bien qu'on me dira que cela eſt égal en valeur, parce qu'en Latin, deux breves valent une longue. Mais il faut tout au moins demeurer d'accord, que le maiſtre de Muſique, qui voudroit faire chanter ces Vers ſur un meſme chant, ne le pourroit pas faire, à moins que d'ajuſter les Notes au nombre des ſyllabes lequel n'eſt pas égal dans tous ces Vers ; Car comme diſoit fort bien Ephorus, deux notes longues, qui conviennent à un Spondée, ne conviendront point à un Dactyle qui en demande trois, quoy-que ces trois-là ne valent pas plus que les deux autres. Et noſtre adverſaire

si velimus ut cantus sit elegans & concinnus efficiendum, omnino ut singulæ syllabæ singulis respondeant notis. *De Poem. cant. p. 128.*

même demeure d'accord que le chant ne peut estre parfait, si les Notes ne répondent au nombre des syllabes. Je voudrois bien sçavoir encore comment ces admirateurs de l'exactitude Latine, s'accommodent de la derniere syllabe des Vers, ou de la Periode, qui peut estre indifferemment longue ou breve, *Postrema syllaba brevis an longa sit ne in versu quidem refert*, dit Ciceron; La raison que Quintilien en rend, c'est qu'aprés la fin du Vers ou de la Periode, la voix naturellement fait un repos avant que de recommencer, & que ce petit repos fait qu'une syllabe breve, a autant de tenuë qu'une lon-

Cic. Orat. Quint. l. 9. cap. 4.

gue. Si cette raiſon paroiſt bonne, les autres la pourront défendre ; Mais je n'en ſuis non plus ſatisfait, que Quintilien meſme, qui trouve bien de la difference entre finir par une ſyllabe breve eſtimée longue, comme *incipientem timere*, ou par une ſyllabe veritablement longue, comme *auſus eſt confiteri.* Il y trouve encore un autre inconvenient, c'eſt que quand la ſyllabe eſt naturellement longue, elle vaut neceſſairement plus qu'une longue ordinaire. Car une longue ne vaut que deux Temps, & cette ſyllabe derniere en vaudra trois, en contant ce Temps qui ſuit toûjours la fi-

Quint. ibid.

nale. Et ſur ce fondement, quelques-uns ſouſtenoient que la derniere ſyllabe eſtant longue, elle valoit trois Temps. Il eſt donc aiſé de dire que tel eſt l'uſage de la langue Latine, mais il n'eſt pas aiſé de rendre la raiſon de cet uſage bizarre, qui confond deux choſes, que la Nature a ſi-bien diſtinguées. Que peut-on penſer encore de cette licence, que les Anciens ont priſe, de faire enjamber le ſens d'une Strophe ſur une autre, ce qui paroiſtroit monſtrueux en François. Et ſur cela je leur demanderois volontiers, ſi la Muſique faiſoit une Cadence finale à la fin de chaque Strophe, comment

Quidam longæ ultimæ tria tempora dedérunt. Quint. Ibid.

ment cette Cadence qui marque l'accompliſſement du Chant, & au de là de laquelle il n'y a plus rien à deſirer, pouvoit tomber ſur un ſens imparfait ? Car on ne peut rien imaginer de plus deſagreable, que cette diſcordance entre le Chant & les Paroles, quand il arrive que le Chant finit, & que le ſens des Paroles ne finit pas. Par exemple ſuppoſons qu'on mette en chant cette Ode d'Horace, qui eſt la dixiéme du ſecond Livre.

Rectius vives Licini, neque altum:
Semper urgendo, neque dum procellas

Cautus horreſcis, nimium premendo
Littus iniquum.

Il faut neceſſairement que le chant du premier couplet finiſſe avec le dernier mot de cette premiere Strophe, & que la Cadence finale ſoit ſur le mot *iniquum*; Et alors j'avoüeray que les deux Strophes ſuivantes ſe chanteront aſſez bien, parce que le ſens finit avec le dernier mot de chacune. Mais la quatrieſme ne ſe pourra plus chanter, parce que le ſens ne finit point avec elle, & demande le premier mot de la Strophe ſuivante,

Sperat infeſtis, metuit ſecundis
Alteram ſortem bene preparatum
Pectus; informeis hyemes reducit
Iupiter, Idem
Summouet.

Or il ſeroit ridicule que la Cadence finale tombaſt ſur ce mot *idem*, où le ſens n'eſt point achevé, & l'on pourroit dire en cette rencontre ce que Lucien dit des meſchans danſeurs, que leur pied marque une Cadance quand la Muſique en marque une autre. ἕτερος μὲν ὁ πούς, ἕτερος δὲ ὁ ῥυθμὸς λέγει. Ainſi ce que dit noſtre Auteur moderne, n'eſt

point vray, que toutes les Strophes d'une Ode d'Horace ſe peuvent chanter ſur un meſme chant, *Uno eodemque cantu poſſe abſolvi*, puiſque cela ne peut pas eſtre en celle-cy, ny en pluſieurs autres de pareille nature, qui ſe trouvent dans le meſme Poëte. Ce qui nous laiſſe à juger, que ces Vers eſtoient moins propres à la Muſique que les noſtres; Sans parler encore de certains ſons deſagreables, qui ſont aſſez familiers à la langue Latine, Et tout ce qu'il y a de bons Muſiciens, auroient aſſez de peine à faire bien chanter cette Strophe, que l'on nous apporte pour exemple,

De Poëmat. cant. p. 39.

Audivere Lyce Di mea vota Di,
Audivere.

Car il n'y a gueres d'Oreille qui ne ſe rebute de cette importune ſyllabe, *Di* qui ſe preſente quatre fois en ſi peu d'eſpace ; d'autant plus que Denys d'Halicarnaſſe a obſervé, que la moins agreable de toutes les voyelles c'eſt l'I. Aprés quoy je demanderois volontiers à ce Critique, qui pretend avoir ſi bien penetré le ſecret du chant des Anciens, D'où vient qu'il ſe moque de nos maiſtres de Muſique, qui font appuyer fortement la voix ſur les A, & ſur les O, qui ſe rencon-

rent dans les Paroles qu'ils mettent en chant, & qui placent ordinairement ſur ces deux voyelles, les Roulemens & les grands Paſſages qui donnent tant de graces à leur compoſition; Car il devroit encore avoir appris du meſme Auteur, que la plus agreable de toutes les Voyelles c'eſt l'A, & enſuite l'O. Tellement qu'il devroit approuver le bon gouſt de nos Muſiciens, qui ſe trouve conforme à celuy de l'Antiquité, quand ils deſtinent les plus beaux endroits du chant à ces deux belles Voyelles, au lieu de s'amuſer, comme il fait, à railler ſur la poſture de quelque miſerable chan-

Denys Halicar. de ſuo ſtyl.

tre, dont il s'amuſe à deſcrire les contorſions d'une maniere puerile. Car enfin, c'eſt ne gueres ſçavoir ce que font nos Muſiciens tous les jours, que d'en parler de la ſorte, & de s'imaginer encore, que les François prononcent ſi mal les Paroles miſes en Muſique, qu'ils ſoient obligez de les reciter en voix commune, aprés qu'ils ont finy, & de dire, voilà ce que j'ay chanté.

Quod in Gallorum cantu ſæpe videre eſt, quando peracto cantico hæc nimirum addunt, Quæ cecini hæc ſunt. Il faut demander ſi cela eſt vray, à toute la France, qui depuis douze ans, a vû les repreſentations en Muſique, qui ont paru

Vbi vero longa aliqua vocalis, & præcipue A. vel O. occurrat tum demum cum exultatione buccas inflent, tum vocem in mirificos diſtringant gyros, cum vocis flexionibus ſimul quoque oculos, cervicem, totum denique torquentes corpus. De Poem. Cant p. 35. Ibid. p. 124.

ſur le Theatre de Paris, & où l'on ne perd pas une ſyllabe des paroles que chantent nos Muſiciens. Mais tant de fauſſes imaginations ne doivent point paroiſtre étranges, dans un homme, qui s'eſtant mis en teſte, de rétablir la Muſique ancienne, qu'il eſtime incomparable, & qui aprés avoir fort déclamé contre noſtre maniere de chanter; contre nos Notes blanches, noires, crochuës, doubles crochuës, & plus encore contre celles qu'on appelle des points d'Orgue, & qui valent quelquefois pluſieurs Meſures; comme auſſi contre nos Fugues, nos Tremblemens, nos Roulades, & nos grands

grands Paſſages ; & generalement contre toutes les graces du Chant moderne, n'a point de meilleur expedient à nous propoſer, ſi non, qu'il ne faut conſerver que deux eſpeces de Notes, celles d'un Temps & celles de deux Tẽps, pourveu qu'on y joigne une exacte obſervation du Rythme ou du mouvement, en quoy il fait conſiſter le capital de la Muſique, & pour l'intelligence duquel il pretend que tout bon Muſicien doit apprendre à battre du tambour, & à joüer des caſtagnettes. Il auroit fort obligé les gens qui aiment le Chant, de nous donner un modele de cette excellente Muſique,

Qui muſicæ ſunt ſtudioſi prius quam artem canendi profitẽantur exerceant, ſe ſe in pulſãdis Tympanis Teſtis Crotalis ſimilibuſque inſtrumentis. *De Poëm. Cant.* p. 135. Neminẽ eſſe bonum muſicũ, niſi idẽ quoque bonus ſit rympani otriba. *Ibid.*

dont il veut eſtre le reſtaurateur; car il n'ignore pas que le chemin des exemples eſt beaucoup plus court que celuy des preceptes ; Et s'il ne le peut faire, luy qui a leu tant d'Auteurs qui ont traité de cette matiere, & qui en a remply ſon ouvrage, de qu'elle perſonne devons nous attendre cet eſſay merveilleux, devant qui, pour me ſervir de ſon expreſſion, noſtre Muſique doit s'évanouïr comme les ombres & les nuages au lever du Soleil ? Mais il faut laiſſer à d'autres pouſſer plus loin cette diſpute. J'ajoûteray ſeulement, que je ne puis m'empeſcher d'admirer le moyen extraordinaire dont

De Poëm. Cant. p. 1.9.

le meſme Auteur s'eſt ſervi pour inſpirer le meſpris de noſtre langue, car ne tient-t'il qu'à faire un baragoüin extravagant, pour en tirer contre nous toutes les conſequences qu'on voudra. Il ne luy plaiſt pas qu'on diſe en parlant d'une agreable promenade, *Nous avons veu un bois le plus beau de toute la terre, où eſtant entrez nous nous ſommes aſſis.* Il pretend que cela eſt miſerable à comparaiſon du Latin, qui auroit dit *vidimus lucum terrarum pulcherrimum ingreſſique conſedimus.* Et pour faire comprendre tout ce qui luy déplaiſt dans cette expreſſion Françoiſe, il la transforme en Latin de la ma-

miere ſuivante, *Nos habemus viſum unum lucum, illum plus bellum de tota illa terra, ubi eſſentes intrati, nos nos fumus aſſiſi.* En verité je ne ſçay de qui l'on ſe doit le plus railler, ou du François qui a raiſon de croire qu'il a bien parlé, ou de cet Auteur Latin, qui s'aviſe de nous preſenter noſtre langue ſous une image ſi difforme. Qu'on mette un maſque de Furie à la plus belle femme du monde, ſes Amans meſmes en auront horreur; Et pour moy j'avoüe, que quelque paſſion que j'aye pour noſtre langue, elle me paroiſt deteſtable dans ce Latin monſtrueux. Voudroit-il qu'on traduiſit en François

quelque bel endroit de Ciceron avec une ſemblable extravagance. Par exemple prenons celuy-cy ſur lequel on s'eſt déja joüé. *Quem enim noſtrum ille moriens apud Mantineam Epaminondas non cum quadam miſeratione delectat?* qu'on traduiſe, *Quel car de nous ce mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compaſſion delecte t'il point?* Et qu'on allegue ſerieuſement ce jargon pour ridiculiſer la langue Latine, dans l'eſprit de ceux à qui elle eſt inconnuë. Ne ſera-t'il pas le premier à s'eſcrier que de ſemblables objections ne meritent que la Berne pour reſponſe? Je ne m'amuſeray donc point à remarquer que

le pronom relatif *illum* ne peut pas repreſenter noſtre article, le, *Illum plus bellum le plus beau*, non plus que dans un autre exemple feint qu'il allegue encore, *I'ay receu les Lettres d'Antoine. Ego habeo acceptum illas Literas de Antonio*, ou *illas* eſt pris pour l'article, les, ce qui eſtant contre le ſens du pronom Latin, ne peut pas manquer de faire une expreſſion barbare. Ainſi la plus aſſeurée conſequence qu'on puiſſe tirer de là, c'eſt qu'il faut que l'acharnement de nos adverſaires ſoit bien grand, puiſque l'envie de nous nuire eſt plus forte en eux que la crainte de ſe rendre ridicules.

On nous objecte encore, comme un grand défaut, de ce que tous les Noms François n'ont qu'une meſme terminaiſon pour tous les Cas, ce qui marque dit-on une extrême pauvreté à noſtre Langue. Outre qu'il peut naiſtre de grandes obſcuritez, de ce qu'on peut ignorer, ſi un Nom eſt au Nominatif ou au Genitif. Il eſt vray que nos Noms ne changent point par la terminaiſon, ſi ce n'eſt du ſingulier au pluriel; mais ils changent par l'Article qui fait diſtinctement la difference de tous les Cas, & ce changement d'Article à la teſte du Nom, opere le meſme effet, que la difference de la terminaiſon

dans le Latin & dans le Grec; Ce qui eſt commun à noſtre Langue & à la langue Hebraïque. Et cela fait voir que les Articles ne ſont point ſuperflus en François, puiſqu'ils marquent l'inflexion. Ils ſeroient bien pluſtoſt ſuperflus dans la langue Grecque, puiſque l'inflexion eſt marquée par la terminaiſon ſans l'Article. De plus; Eſt-ce que la langue Latine n'eſt pas ſujette à cette parité de terminaiſons, dans des Cas divers? Car dans les Noms neutres, il n'y a point de difference entre le Nominatif & l'Accuſatif, tant au ſingulier qu'au pluriel. Les Noms de la cinquieſme déclinaiſon ont pareillement une

meſme terminaiſon, pour le Nominatif ſingulier, pour le Nominatif pluriel, & pour l'Accuſatif pluriel ; Par exemple le mot *Dies* ſert à tous ces trois cas. D'autres ont la meſme reſſemblance entre le Datif & l'Ablatif ; D'autres entre le Nominatif & le Genitif, comme *viridis*, *levis*, car je ne puis eſtre aſſeuré de leur cas, qu'en voyant le nom auquel ils ſe joignent, *viridis herba*, *viridis herbæ*. Il n'y a que le ſubſtantif *herbæ*, qui me fait connoiſtre le Cas de l'adjectif *viridis*. C'eſt bien pis quand ces ſortes d'adjectifs ſont joints à des noms ſubſtantifs de la meſme déclinaiſon, comme *viridis pellis*, *levis*

follis, car alors ces deux mots peuvent eſtre Genitifs & Nominatifs. Et ces équivoques n'arrivent jamais en François par le moyen de nos articles, qui font toûjours, & plus ſeurement la diſtinction des Cas du Nom, que le changement de terminaiſon parmy les Latins, puiſque ſouvent la terminaiſon de leurs Noms ne change pas. Nous aurions donc quelque avantage ſur les Latins en ce point, ſi nos Adverſaires ne pretendoient que les Articles ſont des imperfections dans noſtre Langue. Mais nous avons déja reſpondu ailleurs à leurs objections touchant nos Articles, & c'eſt ce que me diſpen-

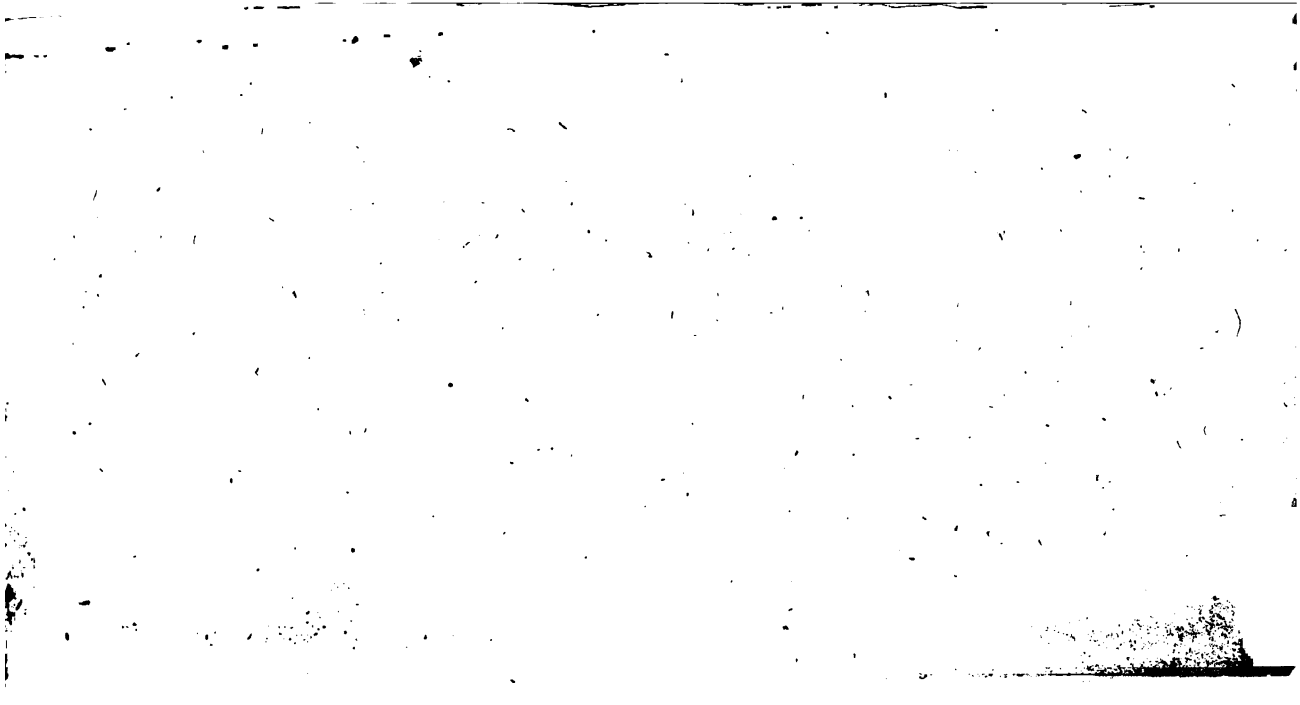
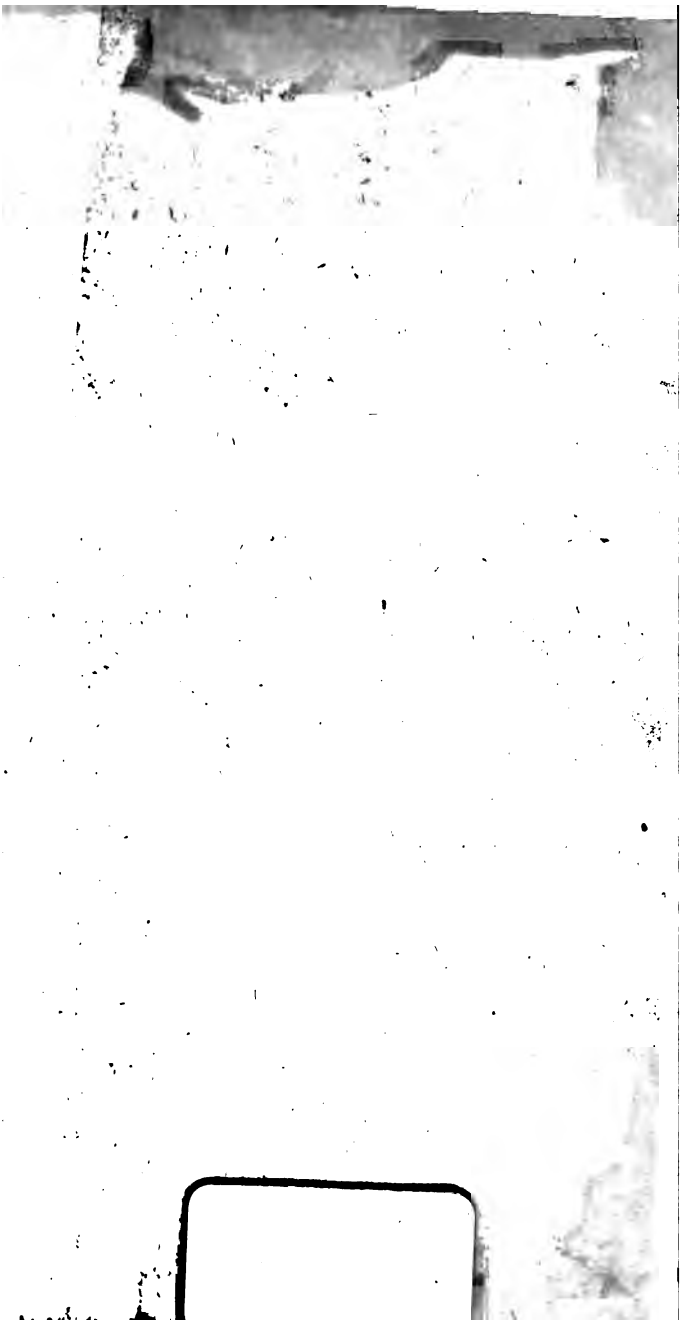
ſera de le repeter icy. J'ajoûteray ſeulement, que puiſque tous les mots d'une Langue ne peuvent eſtres loüez ny blaſmez, que par la ſignification ou par le ſon, comme dit Ariſtote, il faut ſi l'on condamne nos Articles, que ce ſoit, ou en qualité d'Articles, ce qui regarde la ſignification ou en qualité de Monoſyllabes ce qui regarde le ſon. Or ni l'un ni l'autre ne peut eſtre; Ce ne peut pas eſtre en qualité d'Articles, & à cauſe de leur ſignification, car la langue Grecque a de ſemblables Articles, & cependant la langue Romaine a toûjours abbaiſſé ſes faiſſeaux devant elle, & l'Adverſaire

meſme que nous venons d
cõbattre l'avoüe. Ce ne peu
pas eſtre encore en qualité d
Monoſyllabes, puiſque tou
les Articles des Grecs le ſont
& que l'élegance meſme d
cette Langue vient en parti
de quantité d'autres Mono
ſyllabes, qui ſe gliſſent dan
le diſcours, & qu'ils appellen
pour ce ſujet particules exple
tives, c'eſt à dire, qui rendent
le diſcours plus plein, plus
rond, plus accomply. Com-
me μὲν, δὲ, δὴ, ῥα, γε, τε, νυ,
θην, αν &c. dont la repetition
frequente non ſeulement ne
chagrinoit point les oreilles
Grecques, mais meſme leur
donnoit du plaiſir.

Il n'y a donc point de rai-

on de décrier nos Articles, ſi-
non parce que nos Adverſai-
es n'en trouvent point dans
e Latin, & que ce qui n'eſt
oint dans le Latin ne peut
ſtre bon ; Ce qui eſt ridicule
penſer. Mais on ne nous ef-
oure pas aſſez favorable-
ent pour faire toutes ces re-
exions. *Oppreſſi ſumus opinio-*
ibus non modo vulgi verum
iam hominum leviter erudito-
um. Il y a meſme des gens
ui ſe ſentant convaincus de
es veritez dans le fond du
œur, défendent à leur bou-
che d'y conſentir, & forcent
leur lévres à dire le contraire.
La tyrannie de la Préoccupa-
tion va juſques-là ; par tout
où elle regne il n'y a plus de

Cic. 3. de Orat.

liberté. Quand on rencont
de ces aveuglemens volo
taires, il n'y a point d'aut
party à prendre que le file
ce. Laiſſons-là cette Préoc
cupation, qui ne comb
qu'en furieuſe, & qui ne
veut pas rendre quand elle e
vaincuë; Et ne nous faſcho
point de ce que le merite
noſtre Langue n'eſt poi
connu de ceux qui ſe fo
une loy de l'ignorer, & q
veulent bien eſtre Eſtrange
dans leur propre Patrie.

Fin du premier volume.